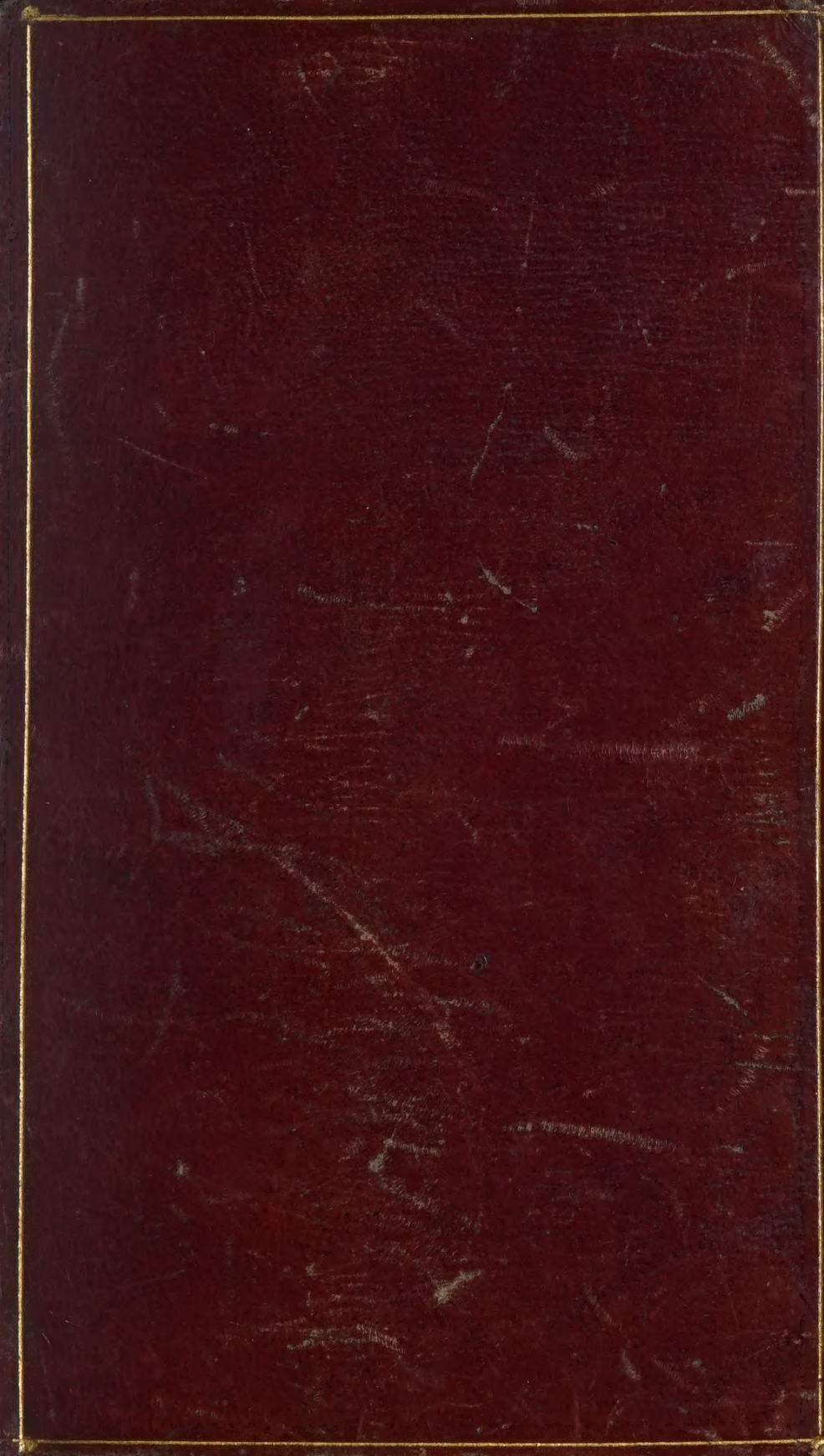








LES ADIEUX

DU

VIEUX CONTEUR.

IN ADIUT

VIRIUS GONTE

IN ADIUT

IN ADIUT



IMPRIMERIE DE DUCESSE,
Quai des Augustins, n° 55.



Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto



J. N. BOUILLY.

PARIS

LOUIS JANET.

LES ADIEUX

Du

VIEUX CONTEUR

PAR J.-N. BOUILLY,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

« Quid verum atque decens curo et rogo , et omnis in hoc sum. »

(*Horace.*)

Vérité, décence : Voilà ce que je cherche et ce qui
m'occupe tout entier.



PARIS.

LOUIS JANET , LIBRAIRE-ÉDITEUR ,

Rue Saint-Honoré , 202.



A MADAME AMÉDÉE THAYER,

FILLE DU GÉNÉRAL BERTRAND.



J'exprimais un jour la souffrance
Et les regrets et le néant
D'un vieillard qui n'a plus d'enfant ;
Et devant vous, aimable et belle Hortense,
Je récitais ces vers empreints de la douleur
Dont le poids oppresse mon cœur...

★

DÉDICACE.

« Lorsque bientôt je quitterai ce monde ,
« Aucun bras filial , hélas ! ne soutiendra
« Ma tête qui s'affaîssera ;
« Et quand je serai dans la tombe ,
« Hélas ! qui donc la fleurira?...—
« Moi!.. moi!.. me dites-vous d'une voix si touchante ,
Qu'elle ravit mes sens et me fit tressaillir :
Je crus revoir ma fille... Illusion charmante
Dont je conserverai toujours le souvenir !
Tant il est vrai qu'un seul mot d'une femme ,
Peut calmer les peines de l'ame ;
Et sous des cheveux blancs nous faire ressaisir ,
Le charme inespéré d'aimer et de sentir.

Mais qui sent bien , trouve une jouissance
A payer le tribut de sa reconnaissance.
J'en fais l'épreuve en ce moment :
J'éprouve un grand ravissement
A vous dédier cet ouvrage.
Quelle autre , mieux que vous , mérite un tel hommage ?
De votre sexe en peignant tour-à-tour

DÉDICACE.

La bonté , le noble courage ,
Le dévouement , l'inépuisable amour,
J'annonce à mes lecteurs que ce rare assemblage
Peut exister dans un seul personnage ;
Et pour les en convaincre , Hortense , j'ai cité
La fille du héros de la fidélité.

BOUILLY.

INTRODUCTION.

Je suis forcé d'en faire ici l'aveu : il est peu d'hommes de lettres à qui leurs travaux aient produit la récompense que j'ai le bonheur d'obtenir des miens. Je n'échangerais pas contre les plus belles palmes littéraires , les douces , les inexprimables jouissances que j'éprouve dans ma modeste sphère. Aussi ne

puis-je résister au plaisir de répéter souvent ces vers échappés de ma lyre septuagénaire :

Que d'autres , pour atteindre à de brillans lauriers ,

S'efforcent de grimper au sommet du Parnasse !

Moi , je reste à mi-côte , entouré de rosiers ;

J'aime mon petit coin , et me tiens à ma place.

Ce *petit coin*, en effet, est devenu pour moi un véritable lieu de délices, depuis que des femmes de tous les rangs et de tous les âges daignent le visiter. Les jeunes filles qui ont parcouru mes contes , sont devenues mères de famille , et me conservent une place dans leur souvenir. Chacune d'elles attache sur moi ce regard expressif qui semble me dire : « J'ai lu vos ouvrages. » Si je me présente dans un cercle, j'y suis accueilli par elles avec cette bonté touchante, avec cet intérêt qu'on porte au littérateur dont la seule ambition fut d'être utile. Enfin, il ne se passe pas de mois, souvent même pas de

semaine, que je ne reçoive la visite de dames d'un haut rang, de celles qui appartiennent aux arts, au commerce, à l'industrie; de celles enfin dont se compose cette classe moyenne, conservatrice des mœurs nationales et des vertus héréditaires dont j'aime à retracer l'image.

Celles-ci, trompées par un vain prestige de grandeur ou d'opulence, viennent me révéler leurs regrets, leurs chagrins; et me consulter sur les moyens d'en alléger le poids, d'en adoucir l'amertume.

Celles-là, bien jeunes encore, telles ces nouvelles colombes qui essaient, dans l'absence de leur mère, de voltiger de branchage en branchage, prennent leur essor dans le monde; et bientôt effrayées des pièges qu'on tend sous leurs pas, viennent se rassurer auprès du vieux conteur, comme une pèlerine égarée se réfugie au premier ermitage qu'elle rencontre.

D'autres enfin, et c'est le plus grand nom-

bre , tourmentées de ce besoin d'aimer , aussi pressant que celui de l'air qu'on respire ; mais désirant obtenir l'échange du bonheur qu'elles se proposent de donner , viennent me prier de les guider dans leur marche incertaine , et de leur faire découvrir le sentier qui seul peut les conduire au but qu'elles désirent d'atteindre.

Toutes , en un mot , réclamant mes conseils et m'entourant de leur honorable confiance , me rendent , malgré ma simplicité connue , tout glorieux de l'emploi qu'elles me donnent , et m'inspirent ces vers qui ne peignent qu'imparfaitement l'ivresse que j'éprouve :

Qu'ils sont doux les travaux que l'on consacre aux femmes !

Ah ! lorsqu'on peut , dans ses écrits ,

Les éclairer , toucher leurs ames ,

On en reçoit un digne prix.

Une mère souvent , jeune encore et jolie ,

Dit en nous désignant à sa fille chérie :

« Regarde bien!... c'est notre ami... »

Au même instant, certaine voix secrète

Dans notre cœur doucement a frémi ,

Bas à l'oreille nous répète :

« Tu n'échangerais pas ce modeste bonheur

« Contre l'éclat de la grandeur. »

Quelle grandeur, quels rangs, en effet, pourraient être comparés au titre d'*ami des femmes...* et si l'on voulait tolérer cette expression, à celui de *médecin de l'ame*? Ah! c'est alors qu'il m'est bien permis de dire avec Salluste : « *Magnæ curæ magna merces* » *est...* » On reçoit un grand prix des grands soins que l'on rend. »

J'ai pensé que je ne pouvais mieux terminer ma carrière d'écrivain moraliste, et faire aux femmes les *Adieux du vieux Conteur*, qu'en leur restituant leur propre bien, qu'en leur offrant le recueil historique et fidèle des anecdotes qui composent le tableau curieux, attachant et varié, des mœurs du

jour. On y verra sans peine , et c'est le principal but de cet ouvrage ; on y verra que ce sexe , chargé par le Créateur de partager et d'embellir nos destinées , bien qu'en ce moment privé d'une grande partie de son empire , par les dissensions politiques , a conservé tous les dons qu'il a reçus de la nature , et qu'ont perfectionnés l'étude et le nouveau genre d'éducation adopté dans les familles. On y verra que si l'on rencontre encore quelques restes de cette urbanité française qui nous distinguait des autres nations , c'est parmi les femmes qu'on les retrouve. On y verra surtout que fortune , éclat de la naissance , habitudes chéries , droits de plaire , hommages enivrants , il n'est rien , non rien que ne sacrifie une épouse fidèle , une tendre mère , une amie dévouée , pour remplir tous les devoirs qu'elle s'est imposés , et prouver , sans qu'elle s'en doute , la vérité de cet adage d'un poète célèbre :

« Le chef-d'œuvre de la nature ,

« C'est une belle femme aussi tendre que pure. »

Une seule chose toutefois m'embarrasse et me tourmente en écrivant ces *Adieux* ; c'est que je serai contraint de me mettre souvent en scène et de révéler bien des démarches , bien des efforts qu'il m'a fallu hasarder pour répondre à la confiance qu'on avait en moi. Cette confiance était à la fois si flatteuse et si sacrée , que j'ai dû prendre aussi tous les moyens que m'imposaient l'honneur et la délicatesse, pour qu'on ne pût ni reconnaître, ni même soupçonner les charmans modèles qui m'ont fourni ces esquisses attachantes , par cela même qu'elles ont été tracées d'après nature. Il n'en est pas une seule, j'ose l'espérer , qui n'offre à mes lectrices un avis important, un grand malheur à éviter , un noble exemple à suivre. J'avais résolu d'abord de les garder pour moi seul , et de les thésauriser dans mes souvenirs. « *Qui sapit in*
» *tacito , gaudeat ille sinu ,* » nous dit Tibulle.
« Le vrai sage est celui qui sait jouir en secret. » Mais cette idée si ravissante d'être encore utile à mon âge ; cet irrésistible attrait

qui m'entraîne vers ce sexe à qui je dois mes succès les plus flatteurs, mes occupations chéries, l'amour du travail, et par lui, sinon l'oubli, du moins l'adoucissement de chagrins profonds : tout m'a, pour ainsi dire, entraîné à publier ce recueil. Enfin ce qui m'enhardit plus encore, c'est l'autorisation formelle des femmes dont j'ai peint les malheurs, les dangers et le noble courage, de les offrir comme un fanal salutaire à celles qui pourraient s'égarer à leur tour, et parviendraient à se sauver du naufrage, en méditant sur ces anecdotes, auxquelles je dois, pour mon compte, ce qu'un septuagénaire peut éprouver de plus précieux ; je veux dire ce reste de chaleur d'ame, ces derniers élans de l'imagination, qui semblent nous faire remonter le fleuve de la vie, nous offrir sur ses rives isolées quelques illusions échappées à la faux du temps ; et nous font accroire que le sentiment n'a point d'âge.

Bien que par les hivers la tête soit blanchie ,
Le *sentir*, dit *Montaigne* , acoquine à la vie.





Drawn by H. Richter.

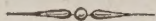
Engraved by I. A. Dean.

Ne plus aimer!....

LES ADIEUX

DU

VIEUX CONTEUR.



Monomanie.



Les peines du cœur fermentent quelquefois à ce point qu'elles égarent la raison. Sans chercher dans l'histoire des exemples qui prouveraient cette vérité , nous en trouverons de nos jours parmi les différentes classes de la société. On peut rencontrer tous les matins , au cimetière de l'Est , une jeune fille , des fleurs à la main , qui

vient sur la tombe de son père , pépiniériste du faubourg du Temple , mort dans les trois journées de 1830 ; et qui , depuis quatre ans , convaincue que l'être chéri qu'elle pleure , doit se réveiller et la presser dans ses bras , l'appelle avec l'accent filial et le plus tendre et le plus confiant ; écoute , attend , respire à peine , s'imaginant entendre un doux bruit sous la pierre où elle est agenouillée ; et après une heure d'extase et de fervente prière , elle se relève calme , résignée , les yeux levés au ciel auquel sa bouche souriante adresse ces mots si touchans : « Il n'est pas temps encore... à demain !... à demain ! » Ces deux derniers mots sont la seule inscription qu'on lise sur la tombe.

A la porte d'une des maisons de jeu de Paris , vient tous les soirs , entre

onze heures et minuit, s'asseoir sur une borne, la jeune veuve d'un joueur qui, désespéré d'avoir ruiné sa famille, s'est brûlé la cervelle. Cette infortunée, convaincue que son mari revient tous les soirs se mêler parmi ceux qui l'ont dépouillé, afin de prendre sa revanche, reste une partie de la nuit, les regards fixés sur les croisées où brille une vive lumière ; et demande à chaque joueur qui se retire : « Est-ce qu'il » a perdu?... Est-ce qu'il a gagné?... » Et sur la réponse plus ou moins évasive que lui font ceux qu'elle interroge, elle se retire doucement en exhalant un soupir douloureux, et en répétant : « Encore seule!... Toujours seule!... »

J'ai connu dans le faubourg Saint-Germain une dame de haute qualité, dont le fils unique avait été tué dans les dernières batailles livrées par Na-

4 LES ADIEUX DU VIEUX CONTEUR.

poléon ; et qui , quoique douée d'un grand caractère et d'un esprit juste , orné , ne trouvait d'allégement à sa douleur , qu'en faisant tous les jours placer à sa table , le couvert de son fils , à la place qu'il avait occupée ; lui adressait mille tendresses , comme s'il eût été présent ; et portait un toast à la prospérité de ses armes et à sa conservation.

Tant il est vrai que les tourmens de l'ame ont besoin de se nourrir de fictions , et que l'imagination qu'agite la perte d'un être adoré , tombe dans une espèce de somnambulisme , et s'abandonne à mille niaiseries , aux plus étranges visions qui sont , pour ainsi dire , les pulsations de la douleur... Combien de fois , lorsque je vais saluer la tombe de ma fille , méditer sur le deuil de l'ame et sur les moyens de l'adou-

cir ; combien de fois , dis-je , n'ai-je pas cru voir l'image de ma Flavie s'élever de la terre qui la couvre , me regarder et me sourire ! Égaré par cette ravissante illusion , je lui tendais les bras , et croyais la presser sur mon cœur , quand tout-à-coup cette ombre chérie s'éloignait de ma vue et semblait remonter au ciel , en me disant : « C'est-là que je t'attends : ce n'est » que là , pauvre père , que nous pour- » rons nous réunir. »

Caliste D***, issue d'une famille illustre , opulente , âgée de dix-sept ans et dotée par la nature de tous les dons qu'elle peut réunir , avait perdu pendant l'horrible fléau du *choléra* , dans trois mois de temps , son père le comte D***, ancien chef d'escadre , son père dont elle était l'image vivante ; sa mère une des dames les plus distin-

6 LES ADIEUX DU VIEUX CONTEUR.

guées de la haute société, et sa sœur aînée, au moment d'épouser le fils d'un maréchal de France. Retirée dans le vaste hôtel de ses pères, Caliste avait renoncé au monde; et livrée tout entière à sa douleur, elle ne communiquait plus qu'avec la gouvernante qui l'avait élevée; sa nourrice, franche et bonne Picarde qui la faisait sourire quelquefois encore par ses lazis villageois, et avec son tuteur, ancien magistrat septuagénaire à qui les parens de la jeune orpheline avaient fait promettre en mourant, de diriger sa fortune et de veiller sur sa personne. Tous les gens de l'hôtel avaient été maintenus dans leur service; mais ils ne recevaient des ordres que de la gouvernante de leur jeune maîtresse, devenue la surintendante de cette grande maison.

A peine Caliste commençait-elle à se remettre des secousses douloureuses qu'elle avait éprouvées, que plusieurs événemens funestes se succédèrent et vinrent porter dans cette ame déjà froissée par la douleur, de nouveaux coups, dont les cruels effets la jetèrent dans une monomanie qui fit craindre pour sa raison. Elle perdit dans le même mois sa nourrice qu'elle aimait tant, et sa gouvernante digne dépositaire de toutes sa confiance. La comtesse sa mère lui avait recommandé une levrette qui lui était chère, et à laquelle Caliste prodiguait tous ses soins. Cette charmante bête fut écrasée sous la roue d'une voiture, en traversant la cour de l'hôtel. La sœur aînée de Caliste l'avait également faite dépositaire d'un perroquet que leur frère, lieutenant de frégate, leur

8 LES ADIEUX DU VIEUX CONTEUR.

avait apporté de ses voyages outremer, et qui, à ce titre, leur était devenu si précieux. Eh bien, ce perroquet dont la vie passe ordinairement cent ans, mourut ainsi que la levrette. Il n'y eut pas jusqu'à deux jeunes serins qu'avait élevés la nourrice de Caliste, et qu'elle lui avait légués comme la seule chose qu'elle possédât au monde, qui furent trouvés un matin dans leur volière, sans mouvement et sans vie. Le cri perçant que poussa l'orpheline, attira la nouvelle gouvernante qu'on avait placée auprès d'elle, et plusieurs gens de l'hôtel; ils la trouvèrent debout, immobile, tenant un serin mort de chaque main, et proférant d'une voix entrecoupée ces paroles déchirantes : « Dieu, je le vois » bien, veut me séparer de tout ce qui » m'est cher... Ne plus aimer!... si

» jeune encore !... affreux avenir !... » Elle se condamna dès-lors à la solitude la plus austère ; vainement son tuteur, homme de mérite et d'un caractère prononcé, vainement sa nouvelle gouvernante, femme active, prévoyante, et dont la gravité pouvait seule imposer à la jeune récluse, cherchaient-ils à dissiper la sombre mélancolie où elle était plongée ; rien ne pouvait la distraire de son abattement. A tous les efforts qu'on faisait pour y parvenir, à toutes les questions qu'on pouvait lui adresser, elle ne répondait que par ces mots déchirans : « Ne plus aimer !... » Affreux avenir ! » Vainement on consulta les plus célèbres médecins, tous déclarèrent que les secours de l'art n'y pouvaient rien, et que le mal partait de l'ame.

Son tuteur, sous l'apparence d'une

sévérité qu'il affectait, lui portait l'intérêt et le dévouement d'un père. Il s'était empressé d'informer le jeune comte Achille D***, qui venait de débarquer à Toulon, de l'effrayante monomanie de sa sœur, et de le presser d'obtenir un congé pour venir régler lui-même le partage de la succession de ses parens, et ramener Caliste au bonheur d'aimer et d'être aimée. Le jeune lieutenant de frégate ne se fit pas attendre long-temps. Après toutes les précautions prises pour l'entrevue du frère et de la sœur, après tous les ménagemens qu'exigeait l'imagination malade de la jeune personne, ils se trouvèrent enfin dans les bras l'un de l'autre. Oh ! quel allégement à ses maux éprouva tout-à-coup la pauvre solitaire, en pressant sur son cœur cet Achille qu'elle n'avait pas vu depuis

trois ans, ce premier ami de son enfance, le seul être de son sang qui lui restât au monde ! Ses beaux yeux reprirent leur expression ravissante, le sourire reparut sur ses lèvres ; la pâleur de son visage fit place à cet incarnat que produit l'émotion la plus vive. Caliste en un mot retrouvait le bonheur et la vie.

Toutefois, au milieu de ces doux épanchemens de la nature, de ces délicieuses jouissances de la fraternité, le plus sombre nuage obscurcissait le front de la jeune demoiselle. Son regard devenait triste, inquiet, et s'arrachant tout-à-coup des bras de son frère, elle s'écriait : « Non, non, je » ne veux pas t'aimer : je causerais ta » mort. — Ne crains rien ! lui répondait Achille, en la pressant de nouveau sur son cœur ; « je vivrai pour te

» chérir, te protéger, te détromper....
» Ma Caliste ! dissipe ces tristes pré-
» ventions qu'ont fait naître dans ton
» ardente imagination, les coups re-
» doublés dont le sort t'a frappée !
» livre-toi, sans contrainte, aux dou-
» ces émotions que nous éprouvons
» ensemble : aime ton Achille autant
» qu'il t'aime lui-même ! va, loin d'a-
» bréger ma vie , tu l'embelliras par
» ton attachement , tu la prolongeras
» par cette idée si ravissante que j'a-
» doucirai tes chagrins , que je ramè-
» nerai dans ton ame expansive et si
» tendre, ce calme apanage de la vertu
» la plus pure , ce bonheur d'aimer ,
» ton premier aliment et ta plus douce
» jouissance. » Caliste , malgré la mo-
nomanie dont elle était frappée , ne
pouvait résister à ce touchant langage.
La jeunesse, la force physique de son

frère, et cette belle apparence de vie répandue sur toute sa personne, la rassuraient et ramenaient par degrés sa raison, la grace de son esprit et jusqu'au charme de sa gaîté. Oh ! qu'ils s'écoulèrent délicieusement les deux mois que le frère et la sœur passèrent l'un près de l'autre ! Quel heureux accord dans le partage des grands biens que leur avaient laissés leurs parens ! Achille voulut que sa chère Caliste choisît ceux qui lui plairaient le plus, exigeraient le moins de soins pour leur gestion ; et parmi ces biens fut l'ancien hôtel de leur famille, où tout offrait à la jeune personne les plus chers souvenirs. Elle revit donc ses anciens amis, reparut dans les cercles du faubourg Saint-Germain, conduite par son frère, et reprit enfin ses habitudes sociales.

Cependant le congé d'Achille touchant à son terme; il lui fallait rejoindre à Toulon , la frégate qu'il commandait , et qui devait remettre à la voile au jour indiqué par l'autorité supérieure. Il se disposa donc à se séparer de sa charmante sœur tout-à-fait revenue de ses sombres illusions , et lui promit de revenir passer auprès d'elle un semestre auquel il avait droit à son retour de l'expédition qui lui était confiée. Caliste , après lui avoir fait promettre de ne pas trop se laisser entraîner par sa valeur , et de songer en parcourant les mers , à cette sœur dont il était l'appui tutélaire et l'unique consolation , l'enlace dans ses bras , les yeux noyés de larmes , et ne peut s'empêcher de lui dire , en lui donnant le baiser d'adieu : « Avec » quelle impatience j'attendrai que le

» troisième mois depuis notre entre-
» vue se soit écoulé ! C'est dans ce
» court espace que j'ai perdu mes pa-
» rens. — Allons, répond en souriant
Achille, voilà ton imagination qui ,
» comme un esquif léger , s'élance à
» travers les courans.... Je ne m'em-
» barque heureusement qu'à la fin du
» mois, et je pourrai te donner avant
» de quitter terre , un bon certificat
» de vie, dès le lendemain du trimes-
» tre fatal qu'a rêvé ton imagination.
» — Avec quelle ivresse je le rece-
» vrai ! » s'écrie Caliste en l'embras-
sant encore : « Pardonne-moi, frère !
» mais j'ai fait dans trois mois de temps
» des pertes si cruelles , qu'il m'est
» bien permis d'être troublée en me
» séparant de toi. La colombe qui vit
» presque tous les siens frappés de la
» foudre , frémit cachée sous le feuil-

» lage, sitôt qu'un éclair sillonne l'horizon. »

Les pressentimens de Caliste n'étaient malheureusement que trop fondés. Peu de jours après l'arrivée d'Achille à Toulon, il eut une dispute avec un officier de la garnison, pour une préséance dans une réunion militaire. Ils'ensuivit un duel à l'épée, où les deux adversaires firent preuve d'adresse et de courage, mais dans lequel succomba le jeune comte D***. Il n'eut en expirant, que le temps et la force d'écrire à Caliste ce peu de mots d'une main défaillante : « Que je te plains, chère » sœur!... je te laisse plus que jamais » isolée sur la terre.... si jeune et si » charmante!... oh ! qu'il m'en coûte » de me séparer de toi!... mes yeux se » voilent, ma force m'abandonne.... » reçois mon dernier adieu ! »

Il serait difficile de peindre le désespoir , la douleur de Caliste ; et l'on conçoit aisément que ce nouveau malheur, en frappant son imagination si vive , son ame et si noble et si tendre , portât sa monomanie au plus haut degré d'exaltation. Elle fut vaincue , d'après ce dernier coup du sort, que tout être de quelque sexe et de quelque âge qu'il pût être, périrait dans les trois mois du jour où elle aurait témoigné pour lui le moindre attachement. Elle se condamna donc à l'isolement le plus rigoureux, ne sortant de son appartement que pour aller respirer le matin dans les jardins de son hôtel, fuyant l'aspect de tout être vivant qui se trouvait sur son passage, s'imaginant que son regard où se peignaient la douceur et la bonté , avait comme celui du basilic , le fu-

nesté pouvoir de donner la mort. Deux seuls individus au monde avaient le droit de l'approcher, son vieux tuteur auquel depuis long-temps elle était habituée, et sa nouvelle gouvernante, femme de mérite et d'un commerce sûr, qui affectait de contrarier et même de rudoyer sa jeune maîtresse, tout en lui prodiguant ses soins, pour éviter l'attachement de cette infortunée, qui l'eût alors éloignée de sa présence.

Comment se figurer, sans un vif intérêt et la plus grande pitié, une orpheline à peine âgée de dix-huit ans, de la figure la plus ravissante, unique rejeton d'une famille illustre, et jouissant d'une grande opulence; douée des talens et de l'instruction que donne une éducation brillante; entourée en un mot de tout le prestige, de tous

les avantages qui font rechercher dans le monde... seule une grande partie du jour, couverte de vêtemens de deuil, morne, abattue, n'osant même se distraire de sa douleur par la ressource des arts et de l'étude; regardant sans cesse autour d'elle pour éviter la rencontre ou l'aspect de l'un de ses gens, auquel sa monomanie lui fait croire qu'un seul mot d'affection de sa part pourrait donner la mort; dévorée en secret du besoin d'aimer, et comprimant sans cesse les élans du cœur le plus aimant, le plus expansif; récapitulant au fond de sa triste solitude tous les coups dont le destin l'avait frappée, s' soumettant sans le moindre murmure, et répétant seulement ces paroles déchirantes qui s'échappaient malgré elle de sa bouche expressive :

Donner la mort à tout ce qu'on

» aime !.... ô mon Dieu ! retirez-moi
 » de ce monde : j'aurais trop long-
 » temps à souffrir ! »

Le hasard me fit rencontrer dans un cercle du faubourg Saint-Germain le tuteur de cette infortunée ; et sachant l'étude particulière que je faisais des femmes, il m'instruisit de l'étrange situation morale de sa pupille. Il m'apprit en outre que, se livrant depuis quelques mois à la lecture, elle avait parcouru mes ouvrages avec quelque intérêt, et n'avait pu cacher le désir de me connaître. « J'éprouve
 » de même, lui répondis-je, la plus
 » grande envie de la voir, de lui parler. — J'arrangerai tout cela, m'ajouta le vénérable vieillard; mais
 » je vous préviens d'avance qu'il faut
 » la traiter avec indifférence, et feindre d'ignorer sa monomanie, sans

» quoi vous la verriez s'éloigner de
» vous et disparaître à l'instant. »

Peu de temps après, en effet, le digne tuteur vint me prendre et me conduisit à l'un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain. La jeune demoiselle était retirée dans les bosquets ombrageant le fond d'un vaste jardin, où jamais il n'était permis d'aller l'interrompre dans ses rêveries. Il nous fallut donc attendre l'heure à laquelle sa monomanie la ramenait dans ses appartemens. J'étais assis sur un sofa du salon, causant familièrement avec mon vénérable introducteur, lorsque l'intéressante Caliste entra d'une démarche incertaine, la figure empreinte d'une sombre tristesse, et n'osant venir prendre place au sofa. Elle tenait justement à la main un volume des *Jeunes femmes*; et jette sur

moi un regard de surprise et d'inquiétude. Son tuteur la rassure, en me nommant ; et me présente à sa pupille comme l'auteur moraliste qui s'était le plus particulièrement occupé des femmes. « Puisque vous faites de nous » une étude si constante, me dit-elle en s'asseyant, vous devez me trouver bien à plaindre, car mon tuteur sans doute vous aura tout » conté... venez... oh ! venez près » de moi ! » Je m'empresse de me placer à ses côtés ; domptant non sans effort, l'émotion que je ressentais : je soutins la conversation avec un flegme stoïque, une austérité courageuse ; et reportant au grand régulateur de nos destinées, tous les biens, ainsi que tous les maux qui nous arrivent, je dis qu'il fallait lui rendre grâce des uns, et ne jamais nous plaindre des autres.

Cette pensée parut plaire à la pauvre Caliste, et je vis clairement sur ses traits expressifs qu'elle approuvait ma morale. « J'éprouve à vous voir, continua-t-elle, un intérêt bien naturel; » car, dans l'instant même, je relisais » celui de vos ouvrages où je trouve » les tableaux les plus frappans, les » exemples les plus utiles : ce sont » vos *Jeunes Femmes*. — J'ai osé pein- » dre, lui répondis-je, les devoirs » qu'exige le titre sacré d'épouse, et » tous les maux qui tôt ou tard frappent les jeunes femmes imprudentes ou coupables. Les coups dont le sort nous accable sont quelquefois douloureux et cruels; mais quand on est sans remords, on parvient à les surmonter. » Caliste, à ces mots, jette sur moi le regard le plus expressif, et s'écrie : « Il est de ces souf-

» frances du cœur dont l'innocence
» même ne saurait guérir. » Aussitôt
elle me fait le récit douloureux de ses
chagrins, de ses tourmens : ce que
j'attendais avec impatience. Elle me
retrace surtout avec une expression
déchirante, sa dernière entrevue avec
son frère, la prédiction qu'elle lui
avait faite de sa mort, à laquelle sa
tendresse pour lui le condamnait; et
le duel funeste dans lequel il avait
succombé; elle m'apprend enfin (et
cette révélation fait luire à mes yeux
un rayon d'espérance), elle m'apprend
que ce qui l'a frappée le plus cruelle-
ment dans ce combat dont elle a reçu
la relation fidèle, c'est qu'un des deux
témoins de son malheureux frère,
jeune officier de dragons, trouvant
que l'honneur était satisfait entre les
deux adversaires, voulut séparer leurs

armes ; et fut blessé grièvement de l'épée de son ami... « Ainsi dit Caliste, quelques secondes de plus ; et » mon frère était sauvé !... mais je » l'aimais tant ! sa mort devenait inévitable. »

J'eus soin de cacher à la jeune personne ainsi qu'à son tuteur, le saisissement de joie secrète que j'éprouvais ; et je réclamai de Caliste la permission de revenir la voir. Elle hésita, m'examinant avec un intérêt très remarquable. Elle craignait déjà sans doute de m'accorder quelque attachement, et de me mettre, par cela même, au nombre de ses victimes. Je la devinai sans peine, et lui fis observer qu'un septuagénaire n'avait que bien peu de jours à sacrifier. « Ah ! si je vous pri- » vais d'un seul, me répond cette charmante créature, avec une vive expres-

sion, je ne m'en consolerais de ma
 » vie... allez vous-en!... allez vous-
 » en! » Je me retire en portant sur elle
 un nouveau regard de joie et d'espé-
 rance dont elle cherchait vainement à
 s'expliquer le motif; et je ne fus plus
 occupé qu'à chercher tous les moyens
 de mettre à profit la révélation que
 m'avait faite cette intéressante victime
 de la fatalité.

Je courus chez un de mes amis,
 chef de bureau dans le ministère de
 la marine; et lui racontant la cause si
 touchante de la monomanie de ma-
 demoiselle D***, fille d'un ancien
 chef d'escadre, je lui demandai s'il ne
 pourrait pas, dans ses relations avec
 le préfet maritime de Toulon, décou-
 vrir le nom d'un officier de dragons,
 blessé en voulant sauver la vie de son
 ami le comte D***, lieutenant de fré-

gate. « Une pareille aventure , ajoutai - je , a dû faire bruit dans la garnison ; et si je pouvais découvrir le nom de ce brave militaire , l'endroit où réside en ce moment son régiment , je ne sais quoi me dit que je parviendrais à calmer la souffrance de l'intéressante orpheline , et peut-être à la rendre tout-à-fait au calme de l'ame , à l'empire de la raison. »

Mon ami , désirant me seconder dans mes projets , ne tarde pas à se procurer les renseignemens dont j'avais besoin : il m'apprit que l'officier de dragons se nommait Eugène d'Arnoncour âgé d'environ vingt-sept ans , cinquième fils d'un ancien colonel de cavalerie de la ci-devant garde impériale , habitant une terre dans les environs de Nevers ; et que depuis peu de

temps cet officier était au sein de sa famille. J'écris à l'instant même à ce dernier, et lui fais la peinture fidèle de la malheureuse Caliste, de cette adorable sœur de celui dont il avait voulu sauver les jours ; et surtout de la profonde impression qu'avait laissée dans le souvenir de cette jeune personne son généreux dévouement et la blessure qu'il avait reçue. « Il n'y a » que vous, lui disais-je ; il n'y a que » vous au monde qui puissiez vaincre » les funestes préventions de ma » chère protégée, et la tirer de son » affreuse monomanie. Au nom de » l'honneur et du souvenir de votre » ami, veuillez me seconder dans une » entreprise dont le succès comble- » rait mes vœux les plus ardens, et » ferait peut-être à la fois trois heu- » reux ! venez à Paris, où je vous ex-

» pliquerai le plan que j'ai formé. Ne
» croyez pas que ce soit une folle
» aventure, une intrigue romanesque
» dont je vous propose de courir les
» hasards : c'est une action d'homme
» de bien ; c'est une mission qui vous
» est donnée par la Providence de
» secourir la vertu malheureuse ; c'est
» en un mot , si je ne me trompe , la
» préparation d'une inaltérable féli-
» cité qui doublerait l'éclat de votre
» noble carrière , et par cela même ,
» embellirait la fin de la mienne. »

Mon nom connu dans les familles et surtout parmi les femmes , mon titre de septuagénaire , et la singularité de cette aventure , piquèrent la curiosité du lieutenant de dragons : il me répondit avec tout l'empressement d'un homme d'honneur.

Il m'annonça qu'il était lui-même

depuis deux mois chargé de faire à mademoiselle Caliste D*** une restitution dont le retard avait eu pour cause une grave maladie de son père ; et que sous huit jours il se présenterait chez moi. Un matin, en effet, que je réfléchissais sur l'entreprise qui m'occupait tout entier , on m'annonce M. d'Arnoncourt ; et je vois un jeune homme d'une figure noble , expressive, du maintien le plus gracieux , et dont le son de voix avait un charme qui prévenait en sa faveur. Je crus remarquer de sa part une confiance aveugle dans les projets que j'avais conçus ; et voici de quelle manière j'en poursuivis l'exécution.

Caliste D*** cultivait la musique et la peinture, devenues son unique consolation. Son talent dans l'un et l'autre genre avait acquis une supériorité.

rité remarquable. Elle avait dans son hôtel une galerie ornée de tableaux d'un grand prix, que lui permettait d'acheter sa fortune : et toujours à l'exposition du salon français, elle faisait des acquisitions qui augmentaient sa riche collection. Elle avait appris que je possédais un portrait original de *madame La Vallière*, par Mignard, et qui réunissait les suffrages de nos peintres les plus célèbres. Elle me témoigna le désir de le voir ; et le jour fut pris pour l'importante entrevue que je préparais, et sur laquelle je comptais pour frapper l'imagination de ma chère monomane. J'ai pour principe que ce n'est qu'en portant un coup droit au cœur, qu'en faisant éprouver à une tête malade une forte secousse, qu'on peut la tirer de la léthargie où elle est plongée.

Caliste arrive donc chez moi sur les dix heures du matin : elle fuyait le monde, et sortait toujours de très bonne heure en simple voiture de place. Elle était accompagnée de sa gouvernante et de son vieux tuteur que j'avais mis dans ma confiance. Le portrait de madame de La Vallière, représentée au moment où pour la première fois elle aperçoit Louis XIV dans la galerie de Saint-Germain, produit sur la jeune personne une impression profonde ; elle ne peut s'empêcher d'avouer que c'est bien la fidèle expression d'un sentiment qui ne doit finir qu'avec la vie ; puis elle s'écrie d'un accent douloureux et pénétrant : « Elle fut bien malheureuse... mais du moins elle pouvait aimer sans crainte de donner » la mort. »

Comme elle achevait ces mots, on m'annonce M. d'Arnoncour. A ce nom, Caliste tressaille malgré elle, et ses regards dévorans s'arrêtent sur l'étranger, à qui elle demande avec avidité, s'il n'est pas officier dans le 5^e dragons? Celui-ci la confirme dans son doute, et aussitôt me tirant à part, elle me dit, la figure animée et la respiration haletante : « Vous aviez mé- » nagé cette entrevue : elle me fait » bien du mal. » Je lui réponds que M. d'Arnoncour désespérant d'avoir accès auprès d'elle, d'après le plan de solitude qu'elle s'était formé, m'avait supplié de lui procurer l'occasion de lui parler un seul instant, et de lui faire une restitution au nom de l'ami dont il eût voulu sauver les jours, aux dépens de sa propre existence. « Eh » que peut-il avoir à me remettre? re-

prend Caliste avec un intérêt qu'elle ne saurait cacher. « C'est lui qui doit » vous en instruire, » lui répondis-je en faisant approcher le jeune militaire qui l'étudiait de son côté. « Made- » moiselle.... dit celui-ci d'une voix qui allait droit au cœur.... made- » moiselle, il m'en coûte plus que je » ne puis l'exprimer, de renouveler » ici votre douleur et les justes re- » grets que vous a causés la mort de » votre digne frère; mais il m'a chargé » de ne remettre qu'à vous seule » ce que renferme ce portefeuille dont » il m'a confié la clé. » Caliste l'ouvre avec empressement : elle y trouve les dernières lettres qu'elle avait écrites à son cher Achille, une mèche de ses cheveux, sa croix de la Légion-d'Honneur, et une longue chaîne d'or à laquelle était suspendu un médail-

lon fermé , contenant le portrait de feu la comtesse D***, sa mère. Avec quel attendrissement Caliste porta ses lèvres filiales sur cette image adorée ! De quelles douces larmes ses beaux yeux l'arrosèrent ! « M'en voulez-vous » encore de vous avoir ménagé cette » entrevue ? lui dis-je à mon tour. — » Ah ! je vous reconnais bien là , » me répond-elle en me serrant la main. « Au nom du ciel ! ne me forcez pas à » vous aimer !... » Puis, reportant ses regards sur d'Arnoncour, et remarquant une cicatrice qu'il portait au-dessus de l'œil gauche, du côté de la tempe, elle lui demande avec une expression remarquable , si ce n'était pas la trace du danger qu'il avait couru , en voulant sauver son ami. « Plût à Dieu , répond le lieutenant de dragons , que ma blessure eût

» été plus dangereuse encore , et que
» j'eusse conservé des jours qui m'é-
» taient plus chers que les miens ! »
Caliste, à ces mots, s'élance d'un mou-
vement spontané vers le jeune brave;
puis tout-à-coup s'arrête , rougit et
pâlit tour-à-tour. Saisissant alors le
bras de sa gouvernante , elle lui dit
d'un air égaré : « Emmenez-moi d'ici !...
» ayez pitié du trouble où je suis !...
» emmenez moi, vous dis-je ! ne me
» laissez pas donner la mort au plus
» généreux des hommes ! » Elle sort
en proférant ces paroles, sans laisser
tomber un seul regard sur le militaire,
regagne en toute hâte la voiture de
place qui l'avait amenée , et retourne
s'enfermer au fond de son hôtel, où
elle donne l'ordre précis de ne laisser
pénétrer auprès d'elle aucun étran-
ger; et sur tout elle me désigne à son

concierge, comme celui dont elle redoutait le plus la présence, me regardant comme le moteur de son entrevue avec l'ami de feu son frère, et du trouble inexprimable que lui avait fait éprouver sa présence.

Cette commotion à laquelle je m'attendais, me fit redoubler de dévouement et d'espoir. « Plus elle s'est » enfuie brusquement, dis-je à d'Arnoncour; plus l'impression qu'elle a » reçue est profonde... L'honorable » cicatrice que vous portez, est un » talisman irrésistible : l'infortunée » n'y saurait porter les yeux, sans » éprouver un sentiment qui ne finira » qu'avec sa vie; et si elle vous inspire le même intérêt qu'à nous... » Ah! répond le jeune officier, ce » que j'éprouve pour elle ne saurait » s'exprimer : c'est tout à la fois un

» respect, une pitié!... le moyen de
» ne pas se dévouer au sort de cette
» adorable créature? Parlez; que faut-
» il faire? je suis prêt à vous seconder
» dans tout ce que vous croirez de-
» voir entreprendre pour la ramener
» au bonheur. — Ce n'est que par
» degrés, repris-je, et par une pente
» insensible qu'on peut espérer d'y
» parvenir. Ne brusquons rien : le
» premier coup est porté; et si j'en
» crois mes pressentimens, l'hon-
» neur, l'amour et la reconnaissance
» achèveront mon ouvrage. Enten-
» dons-nous bien, et n'agissons tous
» les trois que de concert... Vous,
» son vénérable tuteur, retournez au-
» près d'elle; et avec cette imposante
» austérité qui vous caractérise, pei-
» gnez-lui combien son brusque dé-
» part m'a surpris, m'a blessé. Dites-

» lui que mon seul crime est d'avoir
» voulu porter dans son ame aimante
» l'aliment qui lui est nécessaire ; et que
» refuser obstinément de m'admettre
» auprès d'elle , c'est me faire éprou-
» ver une privation à laquelle j'étais
» loin de m'attendre : enfin vous lui
» direz que l'entretien particulier que
« je lui demande , sera le dernier que
» je réclamerai d'elle ; mais que j'ose
» l'exiger comme septuagénaire ,
» comme écrivain moraliste et surtout
» comme fidèle ami des femmes. »

Dès le lendemain , je reçus ce billet de Caliste : « Eh bien venez donc !...
» puisque vous voulez absolument
» vous exposer au malheur d'être
» aimé de moi... venez sacrifier des
» jours que vous avez su rendre si
» précieux !... » Je courus au rendez-
vous , vers neuf heures , époque de la

journée où je savais que la monomane respirait au fond de ses bosquets la fraîcheur du matin. Je la trouve en effet assise sur un banc de verdure, les yeux attachés sur un gros chien barbet appartenant au concierge, et lui disant avec une douloureuse expression : « Pauvre bête, tu lèches la » main qui te donnera la mort. » Elle m'explique, en m'accueillant avec bonté, le sens de ces mots que je cherchais à comprendre. Elle m'apprend que n'ayant pu fermer l'œil de la nuit, elle s'était endormie sur le banc de verdure; que ce fidèle gardien de l'hôtel était venu se coucher à ses pieds, pendant qu'elle sommeillait; et qu'ayant laissé glisser une de ses mains au-dessus de la tête de cet excellent animal, il l'avait léchée; ce qui l'avait réveillée en sursaut, et

qu'elle n'avait pu lui refuser alors quelques caresses qui lui coûteraient la vie... « Bon castor, ajouta-t-elle en le regardant avec pitié, sous trois » mois tu n'existeras plus. » Le chien vient de nouveau lui lécher la main, comme s'il eût voulu démentir la prédiction. Je saisis cette occasion favorable pour déclarer que j'avais le même instinct que le chien fidèle; et que malgré les étranges événemens qui s'étaient réunis pour frapper l'imagination de sa jeune maîtresse, j'avais la conviction intime que l'attachement d'une personne aussi parfaite, loin de donner la mort, ne pouvait qu'embellir l'existence et la prolonger. « Permettez-moi, lui dis-je, de profiter de cet heureux hasard, pour » vous faire revenir des préventions » qui couvrent d'un crêpe lugubre

» vos belles destinées. Prenons date de
 » ce jour mémorable : si d'ici à trois
 » mois le chien-barbet meurt , eh
 » bien, je respecterai vos préventions,
 » toutes fausses qu'elles me paraî-
 » saient; mais si l'excellent animal
 » vit après cette époque, promettez-
 » moi d'ouvrir les yeux, de reconnaî-
 » tre votre erreur et de renaître au
 » bonheur d'aimer, aussi nécessaire
 » que l'air qu'on respire. — J'y con-
 » sens; répond-elle, mais je vous le
 » répète, sous trois mois le chien fidèle
 » aura cessé de vivre. »

La conversation tomba aussitôt sur
 le lieutenant de dragons. « Il a dû,
 me dit Caliste, être étonné de mon
 » brusque départ : c'était en effet
 » bien mal répondre à la mission dont
 » il s'était chargé; mais la vive émo-
 » tion que me faisait éprouver sa pré-

» sence, m'a forcée de le fuir, dans
» la crainte... » Ici la malheureuse
pâlit, se tait et fond en larmes. « Ache-
» vez, lui dis-je ! Dans la crainte de
» l'aimer... Ah ! si cela vous arrivait,
» rien ne manquerait à son bonheur ;
» et moi, malgré mon âge et mes longs
» chagrins, je retrouverais encore un
» beau jour, avant de quitter ce
» monde. — Taisez-vous ! » me ré-
pondit-t-elle, en me prenant les mains
et les pressant sur son cœur qui battait
avec violence : « Si vous saviez le trouble
» que vous jetez dans ma pauvre tête...
» au nom du ciel, taisez-vous ! »

Voyant l'étrange combat de l'amour
et de la crainte qu'éprouvait cette char-
mante créature, je crus devoir en pro-
fiter pour lui porter le dernier coup.
Je lui fis donc la révélation de tout ce
que m'avait suggéré le respectueux

intérêt qu'elle m'inspirait ; je lui parlai de mes démarches au ministère de la marine , pour découvrir le nom , l'âge et la demeure de celui que semblait m'indiquer la Providence, pour la tirer du néant affreux auquel je la voyais condamnée ; je lui lus ma correspondance avec Eugène d'Arnoncour, lui peignis toute la joie que j'avais ressentie en voyant qu'il réunissait ce que j'avais rêvé de sa personne, de son caractère et de sa position sociale ; en le trouvant en un mot, digne de rendre à la société celle qui devait en faire le charme et l'ornement... Enfin je lui fis l'aveu de la vive impression qu'elle avait produite sur l'ami de son frère, qui n'aspirait plus qu'à devenir son époux, qu'à l'entourer des soins, des égards et des félicités que peut offrir le lien conjugal ; et par là, de la dédommager de tout

ce qu'elle avait souffert. « Ah ! je
» souffrirais mille fois plus encore ,
s'écrie cette intéressante victime ,
» puisque je causerais la mort de
» l'homme le plus digne d'être aimé.
» Laissez-moi, laissez-moi sous la fa-
» talité à laquelle Dieu m'a condam-
» née; et ne m'exposez pas à pleurer
» en larmes de sang celui qui voulut
» sauver mon frère; et dont la cica-
» trice a produit sur tous mes sens,
» un sentiment que j'ignorais jusqu'à
» ce jour ; et que je voudrais pouvoir
» me cacher à moi-même. Si vous avez
» quelque crédit sur lui , si vous
» éprouvez une véritable pitié de
» tout ce je sens... de tout ce que je
» souffre... dites à monsieur d'Arnon-
» cour , dont le nom , dont les traits
» sont empreints pour jamais dans
» mon souvenir... dites-lui , je vous

» en conjure , de s'éloigner de moi ,
« de retourner au sein de son hono-
» rable famille... et d'oublier la mal-
» heureuse dont le moindre aveu lui
» donnerait la mort... — Vous ou-
» blier ! il n'est plus temps : il vous
« a vue... Ah ! je juge de tout ce
» qu'il doit éprouver pour vous à la
» fleur de l'âge , par ce que vous
» m'inspirez à moi pauvre septuagé-
» naire. Oui je donnerais tout ce qui
» me reste d'existence , pour opérer
» dans votre imagination ce réveil de
» la raison , cette certitude que l'être
» qui réunit tout ce qui fait admirer
» et chérir , ne saurait par cela même
» donner la mort. C'est un outrage à
» la nature ; c'est un blasphème à ce
» Dieu de justice et de bonté qui ne
» créa votre sexe que pour le bonheur
» du nôtre..... C'est au nom de ce

» Dieu que je vous parle : il m'a frappé
» moi-même dans ce que j'avais de
» plus cher au monde ; mais je n'en
» murmure point ; et je m'incline en
» silence devant son immuable volon-
» té... Imitez-moi, charmante, angé-
» lique créature ! Bornez-vous à pleu-
» rer ceux qui vous furent si chers ;
» mais cessez de croire que pour ag-
» graver vos douleurs, le ciel ait voulu
» vous frapper de la plus horrible fa-
» talité. » A ces mots la monomane
eut recours au moyen qu'elle employait
ordinairement, quand ses préventions
étaient combattues avec force ; elle me
quitta , sans me répondre , et courut
se replonger dans sa solitude, où la sui-
vit le chien-barbet sur lequel je fon-
dais toutes mes espérances. J'entre en
sortant, chez le concierge, à qui je de-
mande s'il veut me seconder à tirer

sa jeune maîtresse de la sombre mélancolie où elle était plongée. « Ah !
» s'il ne fallait pour cela que mon
» sang, me répond cet ancien serviteur, je le donnerais sans hésiter.
» — Eh bien, brave homme, pro-
» mettez-moi de veiller pendant trois
» mois entiers sur votre chien ; ne le
» laissez point sortir de l'hôtel ; ne le
» confiez à personne, dans la crainte
» qu'il ne soit écrasé par une voiture,
» comme le fut la levrette de la com-
» tesse D*** ; ou bien qu'il ne soit expo-
» sé dans la rue à se repaître de ces ap-
» pâts empoisonnés qu'on distribue au
» coin des bornes, pour se défaire des
» chiens errans. Votre barbet doit con-
» tribuer, plus que vous ne le pensez,
» au succès de mon entreprise ; et si dans
» trois mois il vit encore, je vous pro-
» mets mille francs de récompense... »

Le vieux concierge ne savait à quoi pouvoir attribuer l'influence de son chien sur la guérison de la monomanie ; il me promit toutefois de veiller sans relâche sur le fidèle animal qui lui devenait plus cher que jamais.

Pendant les trois mois qui s'écoulèrent, il me fut impossible d'avoir le moindre accès auprès de Caliste. Elle redoutait nos entretiens, et craignait surtout que je n'augmentasse son attachement pour moi, qu'elle regardait comme un effet mortel. Son digne tuteur ne cessait de venir me donner des détails sur l'existence de cette infortunée. Uniquement livrée à l'étude et à la peinture, elle ne sortait jamais que le matin, sous le costume le plus humble, un voile épais sur sa charmante figure : seule avec sa digne

gouvernante qui lui donnait le bras , elle allait distribuer dans les mansardes la plus grande partie de son revenu ; et si par hasard elle rencontrait dans le réduit de l'indigence une mère infirme ou de pauvres enfans qui dans le moment où sa main généreuse les assistait , la saisissaient et la couvraient de baisers et de larmes , Caliste les fuyait avec précipitation , n'osant laisser tomber sur eux un seul regard , ou leur adresser la moindre parole qui aurait pu compromettre leur existence. Sa tête fermentait plus que jamais , et sa monomanie semblait devenir incurable. Il n'y eut pas jusqu'au pauvre Castor qu'elle fit plusieurs fois chasser de son appartement , bien qu'il fût beaucoup plus propre et bien mieux soigné qu'à l'ordinaire. Elle était si fortement convaincue que cet

animal devait périr dans le terme fixé, que chaque fois qu'elle descendait dans le jardin, et que l'excellente bête venait se coucher à ses pieds, elle ne pouvait réprimer un mouvement de douleur et de commisération.

J'avais instruit Darnoncour de tous ces détails intéressans, qui lui prouvaient à quel point le mal était enraciné dans l'imagination de la victime, et combien il serait difficile de la guérir. Le semestre qui lui avait été accordé, touchait à son terme ; il lui fallut rejoindre son régiment à Strasbourg, d'où chaque semaine, il entretenait avec moi la correspondance la plus active. Presque toutes ses lettres commençaient par ces mots : « Castor » va-t-il bien ? » Il ne cessait de m'exprimer l'espoir de vaincre la monomane et de la déterminer à combler

ses vœux les plus chers. D'un autre côté le tuteur de Caliste me tenait au courant de tous les combats qu'elle éprouvait, de la sombre rêverie à laquelle on la voyait livrée. Le nom d'Eugène s'échappait souvent de ses lèvres expressives; et malgré toutes ses craintes, elle ne cessait de s'informer de ce qu'était devenu le lieutenant de dragons, du lieu de sa garnison, du sort dont il jouissait, du ressentiment qu'il avait dû conserver des refus constans qu'elle avait faits de le voir et de l'entendre. Tous ces renseignemens fortifiaient mon zèle, et me faisaient entrevoir que j'aurais le prix de tous mes soins.

Enfin les trois mois venaient de s'écouler, et le chien si précieux était plein de vie, de force et de santé. Dès le lendemain du terme convenu, j'ar-

rive chez le vieux concierge de l'hôtel de Caliste; je lui remets les mille francs, et l'invite à conduire sur-le-champ le précieux animal à sa maîtresse, et surtout à lui faire présenter un billet qu'il potera à la gueule, et que j'enveloppe dans un foulard : le prévenant que j'attends dans sa loge l'effet de ce message. Il fut rempli au gré de mes désirs. Castor semblant comprendre toute l'importance de l'ordre que lui donnait son maître, le suit à l'appartement de mademoiselle, la tête haute, les yeux brillans et remuant la touffe de sa courte queue. Il lui présente le billet qu'elle décachette avec empressement, et lit ces mots : « Le chien » fidèle existe encore : le vieil ami » des femmes réclame le droit d'être » admis auprès de vous. » Caliste tressaille et change de couleur; une

ivresse inexprimable se répand sur ses traits, et le calme de l'ame semble y renaître par degrés. Son premier mouvement est de caresser l'animal dont elle ne craint plus maintenant de causer la mort. Elle donne aussitôt l'ordre qu'on m'introduise. Je traverse une longue file d'appartemens, et j'arrive dans le cabinet d'étude de la belle solitaire, qui se lève à mon aspect, et vient se jeter dans mes bras avec l'élan de la reconnaissance, en me disant les yeux mouillés de pleurs : « Je suis vaincue... je suis détrom- » pée... oh ! que vous connaissez » bien le cœur des femmes ! — C'est » parce que j'avais découvert, lui ré- » pondis-je, tant de qualités dans le vô- » tre, que j'ai persisté à conduire à fin » mon entreprise. — Asseyez-vous, ré- » pond-elle, asseyez-vous tout près de

» moi.... oh ! je ne crains plus à pré-
» sent de vous prouver à quel point
» je vous aime. » Et en achevant ces
mots elle me pressait dans ses bras
comme la fille la plus tendre ; elle cou-
vrait mes mains de baisers, de douces
larmes... « Et lui ? ajoute-t-elle aussitôt
avec une expression que semblait
approuver la pudeur même ; « où est-
» il ?... Que fait-il ? — Il est à sa gar-
» nison et sert honorablement son
» pays. — Ah ! qu'il vienne ! qu'il
» vienne au plus vite ! j'ai des torts à
» réparer envers lui. — Aucun : vous
» n'étiez pas détrompée. — Si vous sa-
» viez tout ce qu'il m'en a coûté !...
» car je ne puis plus le taire ; j'aime
» Eugène d'Arnoncour... je brûle
» d'attacher mes regards sur cette ho-
» norable cicatrice... — Mais pour cela
» vous lui accorderez donc le titre de

» votre époux? et malgré la distance
» qui se trouve entre sa modique fortune et la vôtre... — Celui que je
» choisis devient mon égal; et pour la
» première fois de ma vie je sens tout
» le prix de l'opulence, puisque je
» puis enrichir ce que j'aime... Soyez
» mon interprète, digne ami! faites
» venir celui qui fut blessé de l'épée
» de mon frère, et dites-lui bien avec
» quelle impatience l'attend Caliste-
» d'Arnoncour. »

Je sors accompagné du vieux concierge pleurant de joie comme un enfant, et que veut suivre son chien; mais Caliste le retient auprès d'elle. Le jour même je m'empresse d'instruire le lieutenant de dragons de tout ce qui s'était passé. Celui-ci n'eut pas de peine à intéresser en sa faveur son colonel, à qui, dans son transport, il fit

part de cette étrange aventure; il obtint un nouveau congé de deux mois, pour former des nœuds qui lui donneraient à la fois la femme la plus ravissante et une immense fortune. Il arriva donc chez moi, peu de jours après ma lettre, et dès le soir même il voulut que je le présentasse à celle qu'il adorait. « Voulez-vous, lui dis-je, me » donner la récompense de ce que j'ai » fait pour vous ? Voulez-vous détruire à jamais dans Caliste cette affreuse monomanie dont quelques » symptômes pourraient renaître encore ? Autorisez-moi, cher Eugène, à vous faire à tous les deux une proposition qui contrariera sans doute votre juste impatience , mais d'où dépend l'immuable assurance de votre bonheur. — Je vous laisse le maître de tout , ré-

pond d'Arnoncour. Eh ! qui mieux
» que vous mérite ma confiance?...
» Je vous obéirai comme à mon père. »

Nous nous rendîmes donc auprès de Caliste, que j'avais fait prévenir pour la préparer à cette entrevue. Nous la trouvâmes occupée dans son atelier à peindre son chien fidèle, au moment où il lui léchait la main dans le bosquet. Elle était elle-même d'une ressemblance frappante, et semblait prédire au pauvre animal qu'il périrait sous trois mois. A l'aspect d'Eugène, elle dépose sa palette et ses pinceaux, s'avance au-devant de lui avec cette pudique confiance d'un cœur qui s'est donné ; lui prend une main, saisit une des miennes, et les enlaçant toutes deux sur son sein, elle s'écrie : « O mes amis !... il ne me manque » plus rien au monde. » Elle nous fait

asseoir de chaque côté d'elle , et ordonne à Castor de venir lécher les mains de son nouveau maître, en lui désignant d'Arnoncour, dont l'excellente bête s'approche avec soumission, et duquel il reçoit les plus tendres caresses. La conversation s'anime ; ce sont d'un et d'autre côté les plus tendres épanchemens, les projets les plus enivrans qui peuvent embellir une union dont on va fixer l'heureux jour.

« Avez-vous , leur dis-je à tous les deux, quelque confiance en moi ?

» Croyez-vous que votre sort mutuel
» m'occupe et doive éveiller ma vieille
» expérience ? Eh bien, souffrez donc
» que j'épanche ici mon ame tout
» entière... Caliste se croit entière-
» ment guérie de ses funestes préven-
» tions ; et son ame brûlante , cher-
» chant depuis long-temps à s'épan-

» cher, s'abandonne avec sécurité au
» délicieux avenir d'un lien si bien
» assorti; mais elle n'a pour garant
» de cette sécurité, quel'existence du
» fidèle animal qu'elle croyait con-
» damné par elle à perdre la vie... Je
» m'en rapporte à vous, céleste créa-
» ture, lui dis-je en attachant sur elle
un regard scrutateur; « répondez-
» moi sans détour, et songez que de
» votre franchise dépend le bonheur
» de votre vie... Avouez que pendant
» les trois premiers mois de votre ma-
» riage, vous tremblerez en secret
» pour d'Arnoncour. Vous vous ima-
» ginerez que si la fatalité dont vous
» avez cru si long-temps que vous
» étiez frappée a cessé pour le chien
» fidèle, elle ne l'est peut-être pas en-
» core pour votre époux. La moindre
» absence d'Eugène, la moindre alté-

» ration dans sa santé, vous ramènera
» malgré vous , à cette monomanie
» qui vous a tant fait souffrir... Je
» vous propose donc, et j'ose, comme
» votre ami , comme votre guide ,
» exiger de vous deux que votre hy-
» men ne soit célébré que le lende-
» main des trois mois de ce beau jour
» que nous allons consacrer à vos fian-
» çailles. D'Arnoncour va retourner à
» sa garnison, d'où il nous reviendra,
» le trimestre écoulé , rayonnant de
» joie et plein de santé, purifié, en un
» mot, si j'ose m'exprimer ainsi , de
» la fatalité du destin. Alors plus de
» doutes, plus de craintes : votre bon-
» heur commun brillera dans toute
» sa force, dans toute sa pureté. Ca-
» liste n'aura plus le moindre motif
» de se livrer à ses anciennes appré-
» hensions ; sa guérison sera com-

» plète, sa sécurité sincère, immua-
 » ble ; et c'est alors seulement, c'est
 » alors que vous pourrez l'un et l'au-
 » tre savourer tous les charmes de l'u-
 » nion la plus parfaite. »

Caliste, les yeux baissés, semblait approuver mon projet. Elle n'osait avouer, mais elle donnait à penser que j'avais pénétré jusqu'au fond de son cœur. Son silence fut aisément interprété par Eugène, qui s'empessa de m'approuver. « Il en coûte, dit-il, » d'approcher de ses lèvres une coupe » d'ambroisie, et de l'en retirer tout- » à-coup ; mais que ne doit-on pas sa- » crifier à un avenir de sécurité?... » Caliste le remercia de sa généreuse condescendance, et lui tendant la main, le nomma son fiancé. Nous convînmes que dès le lendemain l'acte de mariage serait dressé, et que les

deux futurs époux , le vénérable tuteur de Caliste et moi , nous irions tous les quatre à la terre D*** , près Meaux , sur la route de Strasbourg , où reposaient les restes des honorables parens de la jeune demoiselle ; et qu'après avoir renouvelé les fiançailles sur leur tombe , d'Arnoncour regagnerait sa garnison. La séparation des deux amans fut touchante : Caliste éprouvait un trouble qui lui rappelait si douloureusement le départ de son frère pour Toulon. « Surtout , cher » Eugène , lui disait-elle , avec cette expression d'une ame agitée par de douloureux souvenirs , « évitez les » réunions militaires qui pourraient » vous exposer à des provocations : » gardez-vous de la funeste nécessité » d'accepter un duel , vous y succomberiez , quels que soient votre adres-

» se, votre courage; et celle que vous
» avez rendue à la raison, à l'oubli
» de ses longs chagrins, serait pour
» jamais replongée dans le néant le
» plus affreux. » D'Arnoncour la pria
de se reposer sur son amour, sur sa
prudence, et l'assura que le titre glo-
rieux de son fiancé devenait son ta-
lisman, et lui rendait la vie trop chère,
pour qu'il consentît à l'exposer, sans
y être contraint par les lois sévères
de l'honneur. Il nous recommanda sa
bien-aimée à son tuteur et à moi ,
comme un dépôt sacré d'où dépen-
dait sa propre existence. Jamais jeune
brave inspiré par l'amour et la recon-
naissance , n'eut d'expressions plus
pénétrantes, d'épanchement plus tou-
chant. Tantôt un genou en terre et
ses mains enlacées dans celles de Ca-
liste, il lui renouvelait foi et hommage

d'un preux chevalier à sa dame ; tantôt les yeux levés au ciel, il invoquait avec ferveur l'assistance divine pour fortifier sa fiancée en son absence, et maintenir dans cette ame expansive et si facile à s'alarmer , cette douce sécurité, cette assurance d'une union dont rien alors ne pourrait plus altérer le charme, ni troubler la félicité... Profitant enfin de l'instant favorable où la pieuse Caliste était allée répéter cette fervente prière de son amant sur la tombe des auteurs de ses jours, il s'éloigna du château, non sans une vive émotion , partit à franc - étrier , et parcourut avec la rapidité de l'éclair, la route qui le conduisait à Strasbourg.

Les trois mois de délai que j'avais exigés s'écoulèrent heureusement ; mais non sans une vive impatience de la

part des futurs époux. Le moindre retard qu'éprouvaient les lettres de d'Arnoncour, jetait Caliste dans des craintes, dans des terreurs qu'elle ne pouvait dissimuler; et malgré la certitude d'une union tant désirée, elle ressentait encore de temps en temps des symptômes de la funeste monomanie qui l'avait tant fait souffrir. Un jour entre autres, elle laissa, malgré elle, échapper ces mots : « Non, non, » point de repos, que ce délai cruel » ne soit expiré ! — J'avais donc » raison, lui disais-je, de l'exiger de » vous ? Sans cela cette délicieuse » époque de la vie, cette lune de » miel qui si doucement éclaire les » premiers mois de l'hymen, n'eût » été pour vous qu'une souffrance » continuelle et qu'un horrible tourment. — J'en fais l'aveu, me ré-

pondait-elle, avec ce confiant abandon d'un cœur agité : « je vous devrai, » cher ami, mon repos et ma félicité. »

Toutefois malgré les terreurs secrètes qu'on lisait sur la charmante figure de Caliste, elle avait repris par degrés tout l'éclat de la fraîcheur et des graces de la jeunesse : tant est vraie cette pensée d'une femme célèbre : « *Qui ne sait pas aimer, n'a ni traits ni physionomie.* » Caliste en un mot devint plus belle que jamais, en voyant s'approcher l'époque tant désirée où ses craintes allaient cesser, où sa guérison serait complète. En effet, dès le lendemain du trimestre si lent à s'écouler et pourtant si nécessaire, Eugène Darnoncour fit avec son vénérable père et ses deux frères aînés, son entrée triomphale en voiture de poste dans la cour de l'hôtel,

où parut au-devant d'eux, Caliste avec ce noble élan de l'amour qu'embellit la pudeur, et s'écria, pressée dans les bras de son fiancé : « Enfin je suis » guérie pour jamais ! »

Peu de jours après parut au temple de Saint-Sulpice mademoiselle D*** ornée de la couronne nuptiale, entourée de ses parens et de ses amis, suivie d'un grand nombre d'indigens dont elle avait adouci la souffrance. Entree elle et d'Arnoncour, marchait Castor la tête haute, les narines au vent et paraissant flairer, partager l'ivresse de tous les assistans ; tantôt léchant une main de sa chère maîtresse, tantôt celle de son nouveau maître : c'était, en un mot, la Fidélité conduisant deux heureux à l'hôtel de l'Hymen. Caliste, dont le calme des traits annonçait celui de l'ame, prononça d'un ton ferme,

assuré, le serment qui l'unissait pour jamais à celui que la Providence avait chargé d'embellir ses destinées. Son vénérable tuteur laissait échapper des larmes de joie qui se confondaient avec les miennes; et j'éprouvai dans ce moment ravissant et solennel, que malgré mes soixante et dix ans, malgré les coups réitérés dont le sort avait flétri mon cœur paternel et désenchanté ma vie, je n'étais pas encore inutile sur la terre.

UN

Tiers en Ménage.

« L'hymen est comme le trône : il » ne connaît point de partage, » a dit un des sages de l'antiquité. Cette vérité n'a que trop souvent été prouvée par des exemples frappans; et de nos jours encore , nous en rencontrons sur la scène du monde. C'est surtout aux femmes qu'il faut les présenter ces

exemples dangereux. Leur mise en commun dans le mariage, influe tant sur le repos et le bonheur de leur vie! Nos usages, nos préjugés les asservissent à tant de devoirs, leur imposent tant de ménagemens à garder!... Les fleurs qui composent la chaîne conjugale, ne tiennent qu'à un seul lien; et ce lien si précieux pourrait être détruit par une plante étrangère, lors même qu'elle y serait placée des mains de l'amitié. Ni la supériorité du rang, de la fortune, ni les avantages de la beauté ne peuvent mettre à l'abri des caprices du goût, de la satiété d'un bonheur sans mélange, en un mot de ces oscillations de l'esprit et de ces bizarreries du cœur humain qui souvent se laisse entraîner par une lueur passagère de séduction, ou par une simple envie de curiosité.

Mélanie Delcour, femme d'un maître des requêtes, jouissait depuis six ans de ce bonheur inappréciable que donne une union bien assortie, de cette paix, de ce doux accord du foyer domestique, préférables aux jouissances du grand monde, dont on reconnaît tôt ou tard le vide et les futilités. Delcour était un de ces hommes sensés qui fondent leur avenir sur l'estime publique, et dont les mœurs et la franchise de caractère semblaient donner encore plus de charmes à son esprit orné, à sa haute dignité d'homme, qui le faisaient remarquer chaque jour dans l'honorable carrière où il était entré.

Mélanie, de son côté, répondait aux précieux avantages que réunissait son mari, par une figure séduisante, expressive, une grace remarquable, une

gaité de bon ton, et par ces riens de tous les instans, qui plaisent, enlacent, attachent pour la vie. Elle avait apporté à l'époux de son choix, une dot suffisante pour tenir un rang honorable dans la société : tous les deux y comptaient de vrais amis et de nombreux affidés. On les citait dans les cercles qu'ils fréquentaient, comme un couple-modèle ; chacun enviait le sort qu'ils semblaient mutuellement embellir par l'heureuse sympathie des caractères et la réunion des qualités les plus aimables.

Un seul enfant était issu de cette heureuse union. C'était une jeune fille nommée Niza, qui portait déjà sur sa figure céleste, les traits ravissans de sa mère ; et dont la grace naïve, les ingénieuses réparties et l'angélique douceur annonçaient qu'elle serait un

jour aussiséduisante, aussi parfaite que celle dont elle avait reçu l'existence.

Parmi les femmes qui fréquentaient le plus souvent la maison Delcour , était une madame de Rainville , dont le mari , grand spéculateur d'immeubles , avait fait et défait plusieurs fois sa fortune; mais sans jamais forfaire à l'honneur, ni manquer aux sévères lois de la probité. Plus d'une fois il avait essayé d'entraîner Delcour dans ses vastes projets ; mais celui-ci préférerait une honnête aisance bien assurée , aux illusions d'une grande fortune : il prétendait même qu'être toujours au-dessus du besoin, sans courir les dangers de cette fatigante satiété que produit souvent l'opulence, était le point le plus solide, en même temps que le plus heureux de l'ordre social. Mélanie partageait entièrement les opi-

nions de son mari; toute son ambition se bornait à la continuation de la félicité dont le sort l'avait comblée.

Madame de Rainville, son amie de pension, l'approuvait hautement, et gémissait avec elle du vol rapide que son époux la forçait de prendre, craignant toujours que pour le soutenir, il n'étendît trop les ailes et ne finît par s'égarer dans les airs. Les craintes de cette femme spirituelle ne tardèrent pas à se réaliser. Rainville déçu dans ses hautes entreprises, trompé par des intrigans qu'il avait été forcé d'associer à ses spéculations, fut contraint d'acquitter les nombreux engagemens qu'il avait pris; et il se trouva dénué de toute ressource, même du crédit de ceux qu'il avait obligés de sa bourse, de ses services. Il fut réduit à se contenter d'une mo-

dique place de secrétaire particulier d'un préfet qui lui devait sa nomination. Dans ce désastre du moins il ne sera plus exposé à rencontrer ces heureux spéculateurs gourmés de leurs succès, et qui eussent à peine gratifié d'un salut de protection, celui dont ils avaient autrefois brigué le regard et le serrement de main.

Rainville voulut toutefois que sa femme continuât d'habiter Paris, afin de saisir la première occasion de le remettre à même de recommencer ses grandes entreprises. Les rêves de l'ambition ont tant d'empire sur les têtes exaltées !... Madame de Rainville d'ailleurs avait été trop répandue dans le grand monde, pour ne pas réussir à s'y glisser de nouveau. Elle n'était pas jolie, et sans un reflet de physionomie répandu sur ses traits, elle eût été clas-

sée parmi les femmes laides. Son regard, quoique vif et malin, avait quelque chose de louche, et sa taille, malgré toutes les précautions qu'elle prenait, semblait décéler une secrète difformité ; mais en revanche on n'avait pas la conversation plus animée, plus amusante ; riche d'anecdotes, douée d'une heureuse mémoire et d'une élocution facile, elle tenait le dé dans le cercle le plus nombreux, et se vengeait par une réputation de femme aimable des dons que la nature lui avait refusés.

La belle et bonne madame Delcour était une des plus sincères admiratrices de sa chère Malvina : c'est ainsi qu'elle la nommait toujours, par habitude de pension ; et madame de Rainville, depuis le départ de son mari, fréquentait plus que jamais la maison de son amie d'enfance. Elle s'im-

patronisait chez elle, plusieurs jours de suite. Elle y trouvait un appartement commode, une excellente table, une brillante société, et par-dessus tout une amie dont elle ne cessait de vanter la grace et la bonté. Delcour éprouvait de son côté le plus grand plaisir à entendre l'amie de sa femme raconter les anecdotes du jour avec l'attrait le plus séduisant. Il avouait que rien ne le délassait mieux de ses importantes fonctions et des travaux sérieux qui lui étaient imposés. La confiante Mélanie remerciait sans cesse Malvina du charme qu'elle répandait dans sa maison, du concours d'hommes de mérite qu'elle savait y attirer ; mais ce qui surtout l'attachait à son amie par des liens indissolubles , c'était la tendresse de madame de Rainville , pour la jolie

petite Nisa, pour cet enfant si précoce, à peine âgée de cinq ans. Malvina, par le charme de son esprit et son talent de narrer, avait capté l'attachement de Nisa Delcour, et s'était amusée à développer l'intelligence de ce charmant petit être, au point qu'elle était parvenue à la faire lire couramment et à lui faire réciter d'un ton vrai, et avec une expression remarquable, les passages de nos auteurs les plus en harmonie avec l'ingénuité du premier âge. C'était à qui briguerait le plaisir d'entendre le petit prodige : c'était à qui prédirait que ce serait une des femmes les plus distinguées de la capitale. On conçoit aisément combien tous ces éloges rendaient chère madame de Rainville, au père et à la mère de son élève, et lui donnaient de droits à leur attachement, à leur re-

connaissance. Chaque jour Mélanie se félicitait de son intime liaison avec sa chère Malvina : elle bénissait ces liens de l'enfance qui ne finissent qu'avec la vie. Delcour exprimait de même son admiration pour madame de Rainville : il avouait que jamais femme laide n'avait produit sur lui pareil enchantement... Mais, lorsque dans le moment même, il portait ses regards sur Mélanie, il avouait avec la même franchise, que la beauté sans prétention, qu'accompagnent les qualités de l'ame, est le trésor le plus précieux que l'homme puisse rencontrer sur la terre; et surtout quand ce trésor si précieux avait doublé de prix, en le faisant père. Aussi quand la charmante petite Nisa venait déposer sur les lèvres de celui-ci le baiser filial qu'elle avait recueilli sur la bouche de sa mère, l'heureux

Delcour ajoutait qu'il n'était aucun bonheur qu'on pût comparer à celui-là.

Un incident imprévu vint resserrer encore les liens qui unissaient monsieur et madame Delcour à madame de Rainville. Le mari de celle-ci, fatigué, humilié d'être constamment le subordonné d'un homme dont il avait été le protecteur, obtint par les démarches, par les sollicitations de sa femme, le titre de commissaire du gouvernement à la Martinique, et partit presque aussitôt pour le fort Saint-Pierre. Malvina se trouvant donc séparée de son mari, peut-être pour long-temps, et condamnée par sa position de fortune, à un isolement dont elle avouait qu'elle était effrayée, Mélanie, toujours bonne, prévoyante, propose à son mari de lui donner un asile auprès d'eux, jusqu'à ce qu'elle pût re-

joindre Rainville à la Martinique, ou recevoir de lui de quoi tenir honorablement sa maison dans Paris. Delcour s'empresse d'acquiescer aux désirs de sa femme : leur grande aisance et l'hôtel qu'ils occupaient , leur permettaient d'offrir à Malvina une retraite honorable et commode. Le charme de son esprit et sa haute réputation de femme aimable, animeraient encore les cercles distingués qui se formaient chez eux tous les jeudis ; et leur charmante enfant , cette jolie Nisa, si vive et si intelligente, ferait plus de progrès encore dans son éducation, que dirigerait l'amie de la famille. Malvina vint donc s'établir dans la maison Delcour , où d'abord tout sembla resserrer les liens sacrés de l'amitié. Mélanie toutefois crut devoir conserver sur son enfant l'autorité de mère ; et craignant que

Malvina ne prît trop d'empire sur cette jeune imagination si ardente et si précocce, elle consentit à ce qu'on ornât son esprit, mais elle se réserva le droit de former son cœur et de diriger son éducation. Elle n'avait ni l'érudition de Malvina, ni son éloction brillante; mais tout ce qu'elle disait était plein de charme et de vérité : femme estimable sous tous les rapports, elle redoutait qu'on ne fît une savante prétentieuse de sa chère Nisa, dont elle voulait conserver la grace naïve, la franchise de cœur ; et toujours elle assistait aux leçons que se plaisait à lui donner Malvina. Celle-ci parut se contraindre et dissimuler la gêne que lui causait dans ses entretiens avec l'enfant, la présence de sa mère ; et Mélanie s'aperçut pour la première fois, qu'un tiers peut

être de trop dans le foyer conjugal.

Cette cruelle pensée ne fit qu'augmenter par tout ce qui se passa par la suite. Delcour n'avait plus avec sa femme ces tendres épanchemens, ces franches communications qui sont l'aliment d'un bon ménage : plus d'une fois même il avait blâmé les craintes qu'exprimait Mélanie qu'on exaltât la vive imagination de leur enfant ; plus d'une fois il avait approuvé le système de madame de Rainville, qui soutenait qu'on ne saurait ensemençer trop promptement une terre neuve , pour y faire germer tout ce qui devait la fertiliser. Souvent madame Delcour s'était trouvée seule de son opinion, que son mari combattait avec despotisme, quelquefois même avec aigreur. Malvina, trop spirituelle pour ne pas s'apercevoir de l'empire qu'elle pre-

nait sur Delcour, redoublait d'heureuses saillies, de brillantes citations, pour combattre sa femme, et pour montrer la supériorité qu'elle avait sur elle. Se livrant alors à tout l'élan de l'amour-propre, et peut-être au désir secret qu'elle avait de plaire, elle ravissait Delcour, excitait son enthousiasme; et soit à dessein, ou par imprudence, elle établissait entre les deux époux une lutte pénible où toujours l'amour-propre de la trop confiante Mélanie était humilié. Cependant quand celle-ci se comparait avec cette petite femme laide et contrefaite, elle ne pouvait croire que Delcour, homme agréable et du meilleur ton, la préférât à l'épouse de son choix, qui, bien qu'elle fût entourée de mille hommages, restait fidèle à ses devoirs. Nisa, si jeune encore et si ingénue,

avait elle-même remarqué l'étrange changement de son père pour sa femme, et lui dit un jour devant elle : « Tu n'aimes donc plus maman ? » Mélanie tressaillit à cette naïveté de l'enfant qu'elle presse sur son sein avec ivresse. Delcour, les yeux baissés, réprime, non sans effort, le dépit, peut-être même la confusion qu'il éprouve, et sort en prononçant ces mots, qui produisirent sur Mélanie l'effet de la foudre : « Je n'oublierai » jamais que vous avez appris à notre » enfant à répéter ces paroles. »

Mélanie allait se disculper et prouver à son mari qu'elle n'était pour rien dans ce reproche échappé de la bouche de l'enfance ; mais il avait déjà fui loin d'elle. Oh ! quelle fatalité vint tout-à-coup se dérouler aux yeux de cette belle et malheureuse femme !

l'amie d'enfance qu'elle avait recueillie dans son sein , dans l'intérieur de sa maison, venait y répandre la défiance et la discorde ! Cette Malvina qu'elle avait aimée, traitée comme une sœur, était donc parvenue à lui ravir l'amour de son époux !... mais trop fière pour se plaindre, trop supérieure à sa coupable amie, par l'élévation de son ame et la pureté de ses sentimens , pour condescendre à combattre avec elle, à reconquérir des droits si légitimes , elle s'arma d'un noble courage , dit à sa fille qu'elle se disposât pour la promenade ; et sous prétexte de la conduire au bois de Boulogne, elle se rendit auprès d'une de ses parentes, femme de mérite , qui longtemps lui avait servi de mère ; et qui, pour cause de santé, s'était installée aux bains de Tivoli, où se réunit dans

les beaux jours , la meilleure société de Paris. J'habitais à cette époque ce délicieux séjour; et parmi les personnes distinguées que je rencontrais dans les vastes jardins de ce bel établissement , j'avais remarqué cette même dame , mère adoptive de Mélanie. Je causais précisément au fond d'un bosquet avec cette digne veuve d'un officier - général , lorsque nous fûmes abordés par madame Delcour, dont la beauté me ravit et le son de voix me toucha. Elle confia sa fille à plusieurs personnes qui faisaient jouer leurs enfans sur un vaste gazon, et nous rejoignit avec l'empressement d'un cœur malade qui cherche à s'épancher. La baronne D***, qui la devinait, lui propose de gagner avec elle son appartement, et s'excuse, en prononçant mon nom , d'interrompre notre conversa-

tion. Désigné comme le vieux conteur des femmes, j'eus le bonheur d'inspirer à la belle madame Delcour une confiance dont elle me donna la preuve la plus honorable en disant à sa mère adoptive : « Monsieur ne sera pas de » trop dans l'importante révélation » que j'ai à vous faire : sa présence » même semble être un secours que » le ciel m'envoie ; je veux en profiter. » Elle va s'assurer de nouveau que sa fille s'amuse sans aucun danger, et revient aussitôt nous raconter tout ce qui s'était passé depuis plusieurs mois dans l'intérieur de son ménage, la position critique où la mettait une femme dangereuse qui, pour la tromper plus sûrement, avait emprunté le prestige de l'ancienne et pure amitié.

« Je l'avais prévu, lui dit la baronne :

» femme laide qui se trouve cons-
» tamment auprès d'une belle créa-
» ture , entend sans cesse une voix
» secrète qui lui dit : Venge-toi !...
» L'envieuse Malvina s'est vengée.—
« Mais peut-être, dis-je à mon tour ,
» le mal n'est-il pas sans remède :
» madame a tant d'avantages sur la
» fausse amie qui la trompe ! — Eh
» que font ces avantages , reprend
Mélanie, quand ils produisent la
» satiété ? j'ai entouré mon mari de
» trop de marques d'amour ! j'étais si
» heureuse et si fière de posséder le
» sien tout entier !... Ah je l'ai perdu
» sans retour. — Cela dépend, répli-
quai-je, de la conduite que vous
» tiendrez dans une aussi délicate po-
» sition. Votre sort, madame, est dans
» vos mains... Si vous laissez paraî-
» tre votre souffrance et surtout votre

» dépit , vous donnerez par cela même des armes puissantes à celle qui en est l'objet. C'est alors que la laideur se venge, en triomphant de la beauté; et ce triomphe est d'autant plus vrai , que n'ayant rien à perdre au physique , elle double de puissance au moral. Je ne puis vous dissimuler toutefois que vous aurez de la peine à reconquérir votre époux : ce n'est jamais qu'éperdument que l'on aime une femme laide. — Mon seul espoir , reprend Mélanie , est dans notre enfant. Delcour adore sa fille, il ne saurait porter ses regards sur elle, sans éprouver un trouble, un embarras dont sait le tirer avec adresse, la perfide qui nous désunit; mais comme dans mon abattement même, j'ai le courage de conserver

» tous mes droits de mère, Nisa n'a-
» gira que par ma volonté. Déjà son
» attachement pour Malvina s'affai-
» blit : le zèle de celle-ci pour notre
» enfant diminue chaque jour; ellen'a
» plus rien à conquérir. C'est en quel-
» que sorte moi seule qui suis mainte-
» nant l'institutrice de ma fille; et son
» heureux caractère se développe
» avec un charme ravissant. Je suis
» loin sans doute d'avoir l'esprit et
» l'instruction de ma rivale; mais je
» me livre à des lectures profitables,
» je prends des notes, je grave dans
» ma mémoire des mots heureux, des
» vers, des passages frappans de vé-
» rité, je m'habitue à les citer à pro-
» pos, et me fais insensiblement la
» réputation de femme - bel - esprit.
» — Gardez-vous-en bien ! m'écriai-
je involontairement : « Femme qui

» échange le sentiment contre l'es-
» prit, perd toujours au traité. — Je
» suis de votre avis, dit la baronne ;
» mais il faut bien que ma pauvre
» Mélanie emprunte des armes pour
» combattre un aussi redoutable ad-
» versaire que madame de Rainville.
» — Les armes les plus fortes, répli-
quai-je, c'est d'être toujours irrépro-
» chable dans sa conduite ; c'est de
» conserver, s'il est possible, ce cal-
» me heureux d'une ame pure, ce
» sourire d'une belle femme satisfaite
» de son sort ; c'est de porter cet em-
» pire sur soi-même, jusqu'à faire
» croire à son mari qu'on ne souffre
» aucunement de son indifférence. —
» Cela ne suffit pas, ajoute la baronne :
» il faudrait donner à Delcour un
» grain de jalousie, lui faire accroire
» qu'on peut trouver de quoi se ven-

» ger de son indifférence. Belle comme
» l'est Mélanie, admise dans les cer-
» cles les plus brillans, il lui sera fa-
» cile de feindre qu'elle distingue quel-
» qu'un parmi ses nombreux cour-
» tisans, d'attacher sur lui certains
» regards expressifs : on se parle si
» souvent sans rien se dire ! — J'a-
» dopte cette idée, ajoutai-je à mon
tour, mais je voudrais que le choix
» de madame pût se fixer sur un hom-
» me disgracié de la nature. — Le
» danger pour moi serait moins grand ;
dit en souriant Mélanie ; mais à quoi
» bon choisir ma victime parmi les
» personnes d'un physique désagréa-
» ble ? — Pour offrir à votre mari la
» contre-partie de sa ridicule passion :
» c'est le moyen le plus sûr de blesser
» son amour-propre et d'exciter son
» dépit. Ah ! si pour vous seconder

» dans votre ingénieuse entreprise ,
» vous aviez parmi vos affidés un
» homme louche et contrefait que
» vous pussiez mettre dans votre
» confiance, et qui surtout fût un
» intime ami de votre mari... — J'ai
» votre affaire, s'écrie la baronne : le
« conseiller-d'état Mérinville. — Bon !
reprend Mélanie, c'est un de ces
» êtres froids , compassés, pour qui
» sentir seulement est une grande af-
» faire. — Tant mieux , madame !
» quand ces cœurs glacés laissent pé-
» nétrer chez eux un rayon du feu cé-
» leste, on ne peut plus éteindre l'in-
» cendie. Ce Mérinville , peu favorisé
» des dons extérieurs de la nature , a
» de l'esprit sans doute ? — Beaucoup,
» et sa malice égale au moins son éru-
» dition. — Cela fera partie carrée :
» c'est charmant. Allons , madame ,

» il n'y a pas une minute à perdre :
» confiez vos chagrins au conseiller-
» d'état ; dites-lui bien que lui seul
» peut vous rendre le repos et le
» bonheur ; et je serais bien trompé
» s'il n'acceptait pas le rôle si flat-
» teur de votre favori, qui deviendra
» bientôt celui de conciliateur entre
» vous et Delcour. »

Ce plan convenu entre nous , fut exécuté ponctuellement, et produisit tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Mérinville, qui plus d'une fois avait été l'objet des sarcasmes de madame de Rainville , éprouvait une grande jouissance à se liguier contre elle , et sa vanité se trouvait chatouillée de la distinction que paraissait faire de lui dans le monde , la belle madame Delcour, des regards d'intelligence qu'elle s'étudiait à lancer sur lui, du trouble

secret qu'elle affectait en lui adressant la parole. Chacun ne pouvait, en effet, concevoir cette bizarrerie de goût que montrait une belle femme pour le plus laid de ses adorateurs. Delcour n'était pas le dernier à s'en apercevoir : il en souffrait en silence, mais sans en être surpris ; et se disait tout bas : « N'ai-je pas été séduit par une » femme louche et bossue ? »

Cependant Mélanie tout en ne laissant échapper aucune occasion , aucun moyen de plaire , avait pour son mari ces soins et ces égards d'une épouse contente de son sort. Il ne se passait pas de jour que Delcour ne reçût d'elle de ces prévenances délicates qui le mettaient au supplice. Tous les matins Nisa venait caresser son père , et le premier baiser qu'elle lui donnait, était toujours au nom de sa

mère dont elle préférait les récits attachans, naturels, aux passages prétentieux et scientifiques dont sa bonne amie surchargeait sa mémoire. Un jour enfin la charmante petite, fatiguée de porter tous les matins le baiser de sa mère à l'auteur de ses jours, sans obtenir de lui le moindre message pour elle, lui répéta ces mots qui avaient déjà produit tant d'effet :

« *Tu n'aimes donc plus maman?*—Qui
» t'a dit cela, chère enfant ? » répond
Delcour, s'imaginant découvrir la
source de ce reproche si touchant.
« Personne, papa ; mais j'ai de bons
» yeux, et je vois bien que tu ne nous
» aimes plus du tout. Tu ne parais de-
» vant nous qu'à table, ou bien le
» soir quand tu reçois du monde. Tu
» ne viens plus comme autrefois le
» matin, me mettre sur tes genoux,

» et prendre toi-même sur les lèvres
» de maman un bon baiser que tu
» reportais sur les miennes... Oh !
» qu'ils étaient bons ces baisers-là !
» — Mais il paraît, ma fille, que ta
» mère ne les regrette pas autant que
» toi : jamais elle ne m'en parle.—Je
» le crois bien : ce n'est pas à la fem-
» me à faire les avances ; tu restes
» chez toi ; maman reste chez elle.—
» Et ce n'est pas ta mère qui t'a char-
» gée de me dire que je ne l'aimais
» plus ? — Du tout , je t'assure : elle
» est bonne maman ; mais elle est
» fière , et si tu attends qu'elle re-
» vienne la première te demander un
» baiser , vous courez risque tous
» les deux de ne pas vous embrasser
» de si tôt. »

La conversation fut interrompue
par madame de Rainville qui venait sa-

voir comment ils emploieraient leur soirée. « Je suis entièrement à vos ordres, » répond Delcour avec un trouble dont il n'est pas maître, et les yeux attachés sur sa fille. Malvina qui s'en aperçoit, redouble de caresses pour l'enfant, et la charge de mille tendresses pour sa mère que d'importantes occupations l'ont empêchée d'aller voir dans son appartement. « Et toi, papa, dit la charmante petite, ne me charges-tu de rien pour » maman ? » Delcour baisse les yeux et garde le silence. « Comment ! rien » pour ta femme ? .. absolument rien !... » Oh ! papa c'est bien mal. » Elle sort à ces mots en laissant échapper quelques larmes, et en lançant sur madame de Rainville un regard qui semblait dire : « C'est toi, méchante, qui » est la cause de tout cela. »

Malvina ne songea dans ce moment qu'à distraire Delcour de la profonde rêverie où il était plongé; et redoublant de brillantes saillies, en exerçant avec adresse l'irrésistible empire qu'elle avait sur lui, elle forma une partie de spectacle aux Bouffes, dans la loge d'une de ses amies; mais qui malheureusement, disait-elle, n'était que de quatre places, ce qui la priverait, à son grand regret, d'y conduire Mélanie. « Il est vrai, ajoute-t-elle avec une adroite perfidie, que votre » femme aime peu la musique italienne; elle préfère les Français, » depuis qu'elle est devenue femme » bel-esprit; et c'est surtout dans la » loge de Mérinville qu'elle éprouve » de vives inspirations. » Ce dernier trait décoché avec toute la malice de l'enfer, fit tressaillir Delcour... Et il

fut convenu qu'on irait le soir applaudir aux Italiens l'admirable musique de Don Juan.

Nisa, tout émue encore de l'indifférence de son père, était allée répéter à Mélanie son entretien avec lui, et les larmes qui roulaient encore dans ses jolis yeux, furent essuyées par les plus tendres baisers que puisse donner une mère. « Chère enfant ! lui dit-elle en la pressant sur son cœur, » j'avais raison de dire que tu serais ma plus précieuse ressource. »

Toutefois Mérinville s'apercevait aisément du nuage sombre qui s'élevait entre Delcour et lui : c'était ce qu'il attendait avec impatience; et loin de chercher à calmer son imagination que tourmentait la jalousie, il redoublait de soins et d'hommages pour la belle Mélanie, qui de son côté ne ces-

sait de vanter l'esprit et le ton par excellence du maître des requêtes, et d'avouer qu'ils faisaient oublier chez lui les disgraces de la nature. Elle venait souvent nous raconter chez la baronne le résultat de sa conduite, nous peignait avec une fidélité touchante, ses succès, ses revers, ses craintes, ses espérances. « Avouez, nous disait-elle alors, que mon existence est un véritable tourment. — Vous êtes la moins malheureuse, madame, lui répliquai-je aussitôt. « Vous êtes la seule sans remords... Ah ! croyez-moi, qui sait aimer et sentir comme vous, compte encore de bien doux momens dans la vie. » — J'en reviens; répondait cette femme adorable; « mais je sens plus que jamais la vérité de ce passage d'un moraliste moderne : « L'espérance est sou-

» vent un pivot autour duquel nous
» tournons sans changer de place.»—
« Espère toujours, chère Mélanie, et
» prends courage ! » lui disait la baronne : « ton mari ne saurait te com-
» parer à ta rivale, sans éprouver un
» secret remords qu'il veut en vain
» combattre. Un regard de son en-
» fant te venge, et doit bientôt le ra-
» mener à tes pieds. — Oh ! si je
» pouvais, reprend madame Delcour,
» porter à madame de Rainville un de
» ces coups hardis qui vont droit au
» cœur, ainsi qu'elle m'en lance cha-
» que jour !... Hier encore, sous l'at-
» trait d'un ingénieux badinage, et
» dans ces petits jeux qui terminent
» souvent nos réunions, elle impro-
» visa des vers sur les vaines préro-
» gatives de la beauté, tout en dardant
» sur moi son regard louche et véni-

» meux : vers qu'elle ne récita que
 » pour m'attaquer en face, et qui, je
 » l'avouerais, me firent rougir de dé-
 » pit de ne pouvoir lui répondre. —
 » Vous le rappelez-vous ? — Ils m'ont
 » piquée trop vivement pour que ja-
 » mais je les oublie... les voici :

« Bien folle qui se fie au séduisant prestige
 » D'une éphémère et trompeuse beauté !
 » C'est une fleur éclosée un matin de l'été,
 » Qui s'effeuille le soir et tombe sur sa tige. »

« Eh bien ! m'écriai-je avec indi-
 gnation ; puisque votre audacieuse
 » rivale prétend que vous êtes une
 » fleur qui s'effeuille, lorsque vous
 » êtes encore dans tout votre éclat ;
 » puisqu'elle n'a pas craint de vous
 » attaquer chez vous, en présence de

» vos amis et surtout de votre mari ,
» vous avez bien le droit de prendre
» votre revanche, de vous égayer aux
» dépens de la laideur prétentieuse ;
» et je me charge de vous y aider. Ce
» soir vous trouverez chez vous quel-
» ques vers qui me viennent à la pen-
» sée, et qui pourront confondre celle
» qui ose blesser à ce point la digne
» amie dont elle reçoit la plus géné-
» reuse hospitalité... Je serai mor-
» dant , je vous en préviens : les
» méchantes femmes me révoltent
» et me font sortir de mon carac-
» tère. »

Le soir donc, en rentrant chez elle, Mélanie fut pourvue de ce qui pouvait lui faire exercer une juste vengeance; et la fête de son mari ayant réuni peu de jours après, chez elle , un grand nombre de personnes qui plaignaient

en secret la dame de la maison, d'être la victime d'une femme prétentieuse et perfide, elle résolut de livrer un combat décisif entre elle et sa rivale, et de faire en même temps sur Delcour une dernière épreuve qui déciderait de son sort. Elle s'entendit à cet égard avec le maître des requêtes, son prétendu favori, pour amener la conversation sur le ton épigrammatique dans lequel il excellait. Madame de Rainville, riche par sa mémoire et de son propre fond, seconde le piquant Mérinville, et fait briller tout ce que l'esprit a de plus scintillant, tout ce que la malice a de plus astucieux. Chacun l'entoure et lui prête une grande attention, elle excite le rire sur tous les visages, fait retentir le salon de nombreux applaudissemens. Delcour est dans un ravissement inexprimé.

mable; tout ce qui sort de la bouche mordante de madame de Rainville est recueilli , gravé dans sa mémoire... Éblouie elle-même de son succès , l'orgueilleuse Malvina s'abandonne à son instinct diabolique, et récite avec une verve remarquable , ses épigrammes contre les belles femmes à qui la nature semble, dit-elle, n'avoir donné une belle enveloppe, que pour cacher le défaut d'esprit et le vide de l'ame. Elle ose , en préférant ces mots , porter ses yeux obliques sur madame Delcour qui se lève aussitôt, et comme inspirée par l'honneur de son sexe dont elle est un des plus beaux ornemens, elle prononce les vers suivans avec une étonnante énergie , en dardant à son tour ses regards expressifs sur l'implacable ennemie des belles femmes :

Qui ne rirait de la Laideur

S'imaginant, dans son étrange erreur,

Qu'elle séduit, enflamme, et qu'il faut qu'on lui rende
Et l'hommage et l'encens qu'on doit à la Beauté ?...

C'est un indigent qui commande

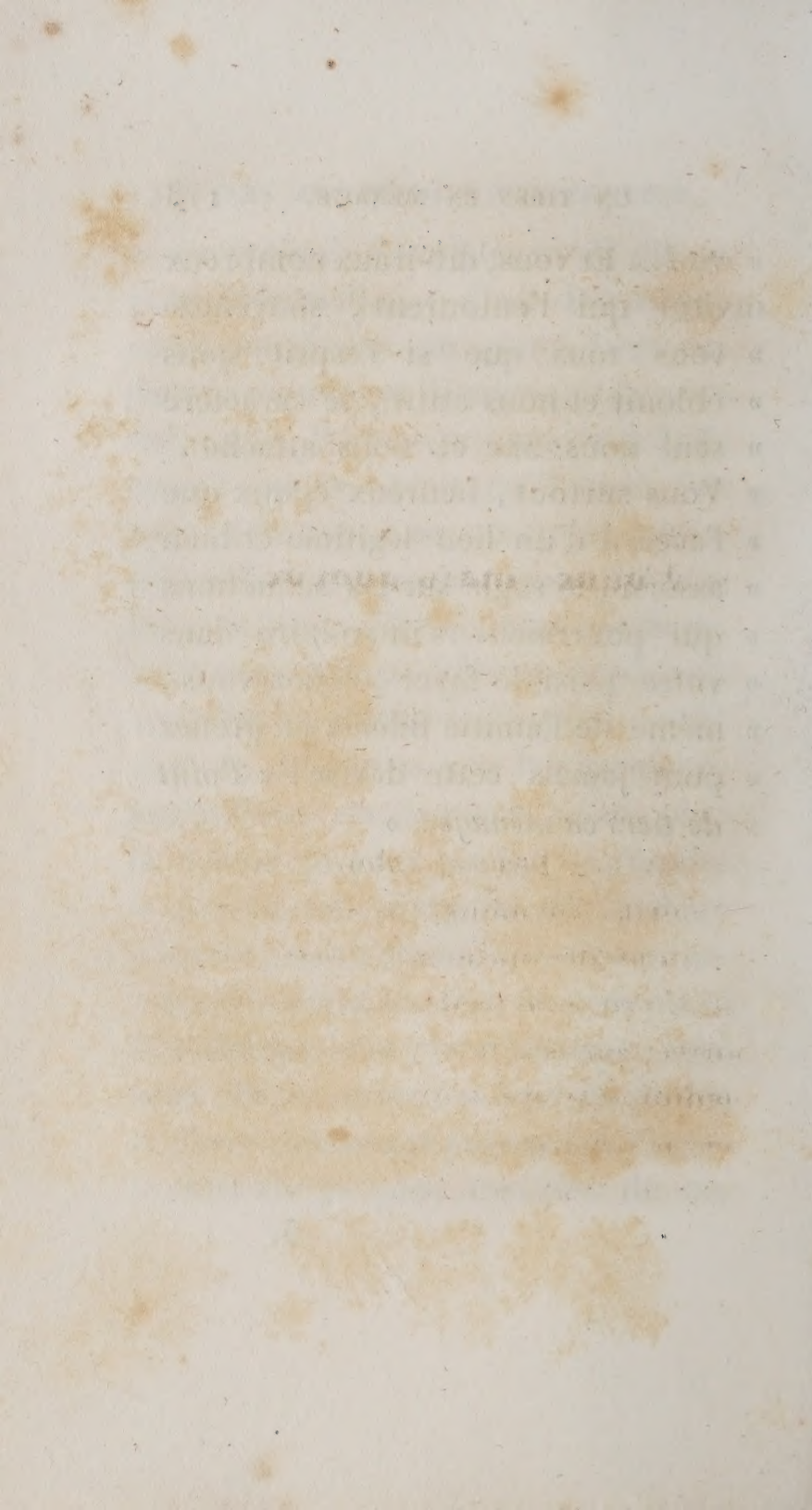
Qu'on lui fasse la charité.

Ces deux derniers vers produisirent l'effet de la foudre sur madame de Rainville. Son existence, depuis six mois, dans la maison Delcour, en rendait l'application trop frappante, pour qu'elle pût y échapper. Pâle et les lèvres frémissantes de colère, elle se lève, et lisant sur toutes les figures qui l'entourent, qu'elle a reçu le juste prix de son audace et de sa perfidie, elle sort du salon en jetant un coup-d'œil impérieux sur Delcour qui reste immobile et la laisse aller. Mélanie,

qui ne s'attendait pas à un pareil succès, est de même stupéfaite de surprise et de joie ; mais son ivresse est au comble lorsqu'elle voit son mari s'avancer vers elle, en lui tendant la main ; et surtout lorsqu'elle entend ces paroles réparatrices qu'il prononce avec une noble émotion : « Tu l'avais » admise à ton foyer, elle en a trou- » blé le repos ; tu l'avais comblée des » épanchemens de l'amitié la plus » vraie, elle n'y a répondu que par » une lâche trahison ; tout-à-l'heure » encore elle a osé t'attaquer, et tu » l'as foudroyée ; ta vengeance est lé- » gitime et m'ouvre enfin les yeux... » Pardonne-moi des torts qui ne sont » qu'apparens!...»—Ils sont oubliés, » s'écrie l'heureuse Mélanie en lui mettant sa belle main sur la bouche, et se jetant dans ses bras. « Voilà donc

» mon rôle de favori terminé ! dit en riant Mérinville : » C'est dommage , car il me faisait un grand honneur dans le monde ; et j'avoue que j'y prenais goût. Il raconte aussitôt à Delcour le pacte secret qu'il avait fait avec sa femme, pour exciter sa jalousie, en formant *partie carrée*. Delcour ne peut nier qu'il en a bien souffert ; mais que l'adroite Malvina l'obligeait à garder le silence. « J'espère à présent, dit à son tour la charmante petite Nisa, en donnant à son père le baiser le plus tendre , « j'espère » que tu me chargeras de quelque » chose pour maman ? » — Chère enfant ! répond Delcour en prenant sa fille sur ses bras , et l'enlaçant avec ceux de sa mère : « Sois le garant » d'une union que je jure sur l'honneur de ne plus troubler de ma

» vie !... Et vous, dit-il aux nombreux
invités qui l'entourent , souvenez-
» vous tous que si l'esprit nous
» éblouit et nous attire , le caractère
» seul nous fixe et nous attache...
» Vous surtout , heureux époux que
» l'accord d'un lien légitime et bien
» assorti , aveugle sur les séductions
» qui pourraient s'introduire dans
» votre paisible foyer , défiez-vous ,
» même de l'amitié fidèle ; et prenez
» pour jamais cette devise : « *Point*
» *de tiers en ménage !* »





Drawn by T. Heaphy.

Engraved by F. Bacon.

Vogue!... mais aborde!



« Vogue , mais aborde ! »

Jeunesse, beauté, talens, fortune ,
offrent dans le monde un océan de déli-
ces sur lequel une jeune femme s'élance
avec ivresse et nage tant qu'elle est
portée sur les flots caressans ; mais
bientôt elle éprouve le désir d'abor-
der au rivage, soit pour se reposer
des fatigues d'un long trajet , soit

pour y chercher l'aliment qui lui manque; car, ainsi que nous le dit un des plus célèbres écrivains de nos jours :
« Les besoins de l'ame sont plus pressans que ceux du corps. »

J'en fis l'épreuve l'hiver dernier dans un des cercles brillans de la Chaussée-d'Antin. Madame de Nostange, veuve d'un riche banquier suédois, qu'elle avait épousé sexagénaire, était, à l'âge de vingt-sept ans, aussi remarquable par sa grace et le charme de sa figure, que par un talent de premier ordre sur la harpe et tous les avantages de l'opulence. C'était à la fois la taille imposante de Diane et la fraîcheur d'Hébé. Mais en même temps c'était l'enivrante légèreté d'une bacchante et la capricieuse étourderie du zéphir, dont on eût dit qu'elle voulait suivre la marche inconstante.

Elle avait pris pour devise ces deux charmans vers de Bensérade, qu'aimait à répéter la jeune et jolie duchesse de Bourgogne, à la cour de Louis XIV :

« Mais vois-je le plaisir qui vole ,

» Je cours après comme une folle. »

Madame de Nostange , en effet, le suivait à la trace. Il n'y avait pas dans le quartier financier, de réunion d'élite où elle ne fût admirer sa personne et son talent ; où elle n'enchaînât à son char les courtisans, les coureurs de dot, les parasites, les amis des arts et les prôneurs d'une célébrité méritée. Partout où sa fantaisie la conduisait, elle tenait cour plénière ; chacun briguit son regard, son sourire ; et dès qu'elle adressait

un mot à l'un de ses nombreux adorateurs, il semblait que c'était une faveur qui l'élevât au-dessus de ses rivaux, un privilège qui lui donnât droit de conquête. Jamais, quant à moi, je n'avais vu de femme éparpiller sa vie aussi délicieusement. Toutefois cette divinité folâtre ne faisait qu'effleurer le sentier qu'elle parcourait, et ne s'arrêtait à rien. Un seul instant de repos eût pu faire croire qu'elle se fixait, et cette seule idée la faisait frémir. Je prenais, je l'avoue, un grand plaisir à la voir voguer sans cesse à travers les rescifs qui se trouvaient sur son passage, et s'abandonner aux courans avec cette confiance d'un bel oiseau de mer qui se fie au pouvoir de ses ailes. Je crus toutefois m'apercevoir qu'elle jetait de temps en temps les yeux sur le rivage, où peut-être dési-

rait-elle aller reprendre haleine, dès qu'on la perdrait de vue. Un jour entre autres que voulant fuir l'excessive chaleur d'un grand salon où s'entassaient cinq cents invités, je m'étais retiré dans un cabinet sombre au bout de longs appartemens, elle vint se placer auprès de moi sur un canapé, comme une colombe fatiguée d'une longue course, prend gîte sur un vieux peuplier dont les feuilles tombent. « Je » viens causer avec vous, me dit-elle du ton le plus gracieux : « Je sais » tout l'intérêt que vous portez aux » femmes dont vous avez fait une » étude si constante; et je voudrais » savoir ce que vous pensez de moi. » — Ce qu'en pense tout le monde, » madame; que la nature et l'art ont » voulu faire en vous un modèle accompli de séduction.—Oh! je ne viens

» point ici quêter des éloges, mais des
» avis... Encore un coup, que pensez-
» vous de moi? — Que les enivremens
» dont vous êtes entourée, vous ras-
» sasient, et que vous désirez en se-
» cret quelques momens de solitude.
» — Ah! que vous m'avez bien de-
» vinée! Le titre de femme à la mode
» coûte beaucoup plus cher qu'il ne
» vaut. — Mais il ne tient qu'à vous
» d'en alléger le fardeau. Par caractère
» ainsi que par fortune, vous êtes in-
» dépendante. — Oh! tout-à-fait :
» c'est ma première richesse ; mais
» répandue comme je le suis, habituée
» à régner sur une cour nombreuse...
» — Vous tenez à votre empire, et je
» le conçois : cependant je doute qu'il
» suffise à votre bonheur : vous ne
» trempez que le bout des ailes dans
» cette mer de délices que vous par-

» courez si rapidement; votre tête et
» votre cœur n'y trouvent pas l'ali-
» ment nécessaire ; et dans vos cour-
» ses vagabondes, vous entendez peut-
» être certaine voix qui vous dit tout
» bas : « *Nage, mais aborde!* » A
ces mots la jeune dame tressaillit,
et me serrant involontairement la
main, elle me dit : « Où avez-vous
» pris ces paroles d'une vérité si frap-
» pante?—Dans un de nos plus vieux
» auteurs latins dont je m'amuse à
» traduire les passages qui font pro-
» verbe, et sur lesquels j'ai réglé bien
» souvent mon rôle sur la scène du
» monde.—« *Nage, mais aborde!* » ré-
pète-t-elle avec une expression péné-
trante. » Ce sera désormais ma de-
» vise, oui je veux... J'ai besoin
» d'aborder... Pour tout dire en un
» mot, j'ai besoin de me fixer... Mais

» sur qui pourrai-je arrêter mon
» choix ? Qui daignera m'aimer pour
» moi-même ? Comment choisir par-
» mi tous les prétendans dont je suis
» environnée ? Avez-vous vu quelque-
» fois la légère nacelle d'un pêcheur ,
» battue par les flots d'une mer agi-
» tée ? Telle est ma position sociale...
» Aidez-moi de grace à gagner le ri-
» vage ! Venez m'aider de vos con-
» seils , de votre expérience ; soyez le
» pilote de cette faible nacelle qui
» voudrait se sauver du naufrage...
» Promettez-moi de visiter quelque-
» fois ma demeure , où je réunis des
» personnages d'un haut rang, ce que
» les lettres et les arts comptent de
» plus célèbre ; et peut-être à travers
» ce prisme éblouissant et cette bigar-
» rure du jour, m'aideriez-vous à dé-
» couvrir le seul point lumineux qui

» me conduise au but que je désire.
 » — Je suis trop flatté de votre con-
 » fiance pour ne pas m'empresser
 » d'y répondre; mais peut-être me
 » trouverez-vous d'une franchise un
 » peu sévère; peut-être serez-vous ef-
 » frayée des sacrifices que j'oserai
 » vous imposer. — Il n'en est point
 » que je ne fasse, pour atteindre au
 » paisible rivage; et je vous promets
 » d'avance la soumission la plus en-
 » tière.—En ce cas, belle voyageuse,
 » vous pouvez compter sur le dévoue-
 » ment et le zèle du vieux pilote que
 » vous avez choisi. »

Peu de temps après je me rendis
 donc à la grande réunion qui se for-
 mait tous les jeudis chez madame de
 Nostange. Je crus être dans les salons
 d'Aspasie, où s'étaient donné rendez-
 vous tous les Alcibiades modernes et

les célébrités du jour. L'éclat des cristaux et le parfum des fleurs, l'élégance et la richesse qui brillaient de toutes parts, ces groupes variés et ravissans de femmes à la mode, ce concours si remarquable de courtisans de tous les rangs, de tous les âges, et au milieu d'un essaim de beautés remarquables, la dame de l'hôtel, les effaçant par sa grace et sa dignité : ce cliquetis de mots heureux et de piquantes saillies, ces préséances adroitement disputées, ces distances mesurées sans pitié, ces rivalités exercées avec art... oh ! quelle éblouissante lanterne magique ! quelle étude précieuse pour l'observateur des mœurs ! que d'esquisses à faire pour composer le code complet de l'intrigue et de la galanterie !

Je fus long-temps perdu dans cette

brillante cohue qui me passait sous les yeux et bourdonnait à mes oreilles comme une nuée d'insectes dont le soleil, dans un beau soir d'été, fait étinceler les ailes d'or et d'azur. Mais bientôt je repris mon sang-froid, mes habitudes chéries d'observer et de thésauriser. Je m'attachai principalement aux affidés de madame de Nostange, et je remarquai ceux qui, lui glissant un mot à l'oreille ou lui faisant un signe d'intelligence, me parurent avoir droit de patronage, et peut-être de préférence particulière. Le plus familier ou le plus présomptueux était le comte d'Artol, véritable homme de cour, portant la tête haute et la narine au vent, vêtu dans le dernier goût, faisant jouer avec grace dans la plus belle main, une riche tabatière d'or; parlant haut, de son der-

nier attelage, de ses paris aux courses du champ de Mars, de son service auprès du roi, des belles qu'il présentait à la cour, en un mot de tous les devoirs, de toutes les jouissances d'un grand seigneur. Je sus bientôt à quoi m'en tenir sur ce personnage, et j'appris que c'était un joueur déterminé, criblé de dettes, qui cherchait à fumer ses terres.

Celui qui me sembla pouvoir faire pendant avec ce haut personnage, était le fils du plus riche banquier de Stockholm. Jamais les prérogatives de l'opulence ne me parurent étalées avec plus de magnificence. M. Gustave Gramm était un de ces beaux céladons du jour : ses grands yeux bleus où brillait une flamme dévorante à travers la plus douce mélancolie, semblaient dire à toutes les jolies femmes :

« Je meurs d'amour pour vous ; n'au-
» rez-vous pas pitié de moi ! » Son
maintien annonçait une ame qui se
perd dans le vague ; tous ses mouve-
mens avaient un laisser-aller, et même
une espèce de nonchalance qui an-
nonçaient une existence fatiguée d'elle-
même , une satiété de tout ce qui fait
le charme de la vie. Il paraissait éper-
dument épris de madame de Nos-
tange qu'il regrettait, disait-il, de voir
favorisée des dons de la fortune ; ce
qui lui ravissait le bonheur qu'il au-
rait à l'entourer de tous les avantages
d'une grande opulence.

Auprès de ces deux illustres pré-
tendans , était un troisième , M. de
Fondbrune, avocat-général, éloquent
orateur du parquet , jouissant d'une
célébrité méritée, et paraissant appelé
par l'opinion publique à de hautes

destinées. Il ne lui manquait pour cela qu'une fortune analogue à son mérite ; et il convoitait celle de madame de Nostange , dont il ne cessait de faire l'éloge avec cette chaleur et cette intime conviction qui lui étaient si familières.

Au second rang des aspirans à la main de la belle dame , était un juge-auditeur, protégé du garde-des-sceaux qui comptait en faire un procureur-général ; ensuite paraissait un nouveau membre de l'Académie française, auteur de plusieurs tragédies jouées avec succès, et dont la morgue et la présomption lui faisaient croire qu'il devait l'emporter sur tous ses rivaux. A ses côtés se gourmait un jeune secrétaire d'ambassade , aux manières recherchées , à la parole dorée , qui s'imaginait que rien ne pouvait être

mis en comparaison avec l'honorable emploi de représenter le monarque dans les cours étrangères. Enfin se trouvait également en ligne de conquête un député de l'opposition, dont l'audacieuse énergie avait plus d'une fois tourmenté le ministère ; et qui, par cela même, attendait tôt ou tard le triomphe du parti dont il n'avait cessé de défendre les droits.

Je ne parlerai pas d'un essaim d'intrigans prétentieux, de coureurs de places, d'entremetteurs d'intrigues, de ces hardis spéculateurs sur le crédit public, cramponnés au char de la fortune, qu'elle élève et qu'elle abaisse tour-à-tour ; en un mot, de tout ce qui va flairant un mariage opulent, soit pour assouvir une insatiable ambition, soit pour réparer de secrets désastres... L'ébauche de tous ces

portraits de fantaisie, m'éloignerait trop de mon sujet auquel je m'empresse de revenir.

Dès le lendemain de cette brillante soirée, madame de Nostange vint me rendre visite pour savoir les observations que j'avais pu faire sur les divers personnages de l'éblouissante réunion qu'elle avait offerte à mes regards. Nous fûmes presque entièrement d'accord sur le mérite et les défauts de chacun d'eux. Le comte d'Artol n'était qu'un faiseur de dupes, qui semblait mettre à l'enchère le beau nom qu'il portait. Gustave Gramm n'était qu'un opulent blasé, traînant après lui l'indifférence et l'ennui, tout en cherchant à faire une grande passion dont bientôt il serait rassasié. De Fondbrune ne cherchait qu'à doubler de brocard d'or, la pour-

pre et l'hermine dont il était revêtu. Le favori du garde-des-sceaux était un de ces hommes qui se vendent aux grands qui les méprisent. L'académicien n'offrait qu'un de ces beaux-esprits qui, s'imaginant éblouir les autres, finissent par s'aveugler eux-mêmes. Le secrétaire d'ambassade, à force de courbettes et d'habitude de peser toutes ses paroles, ne pouvait être qu'un homme faux dont les lèvres mielleuses ne sont jamais les interprètes du cœur. Enfin le député du parti de l'opposition, n'était qu'un ambitieux qui, déçu dans son attente, rentrerait bientôt dans l'obscurité d'où il était sorti.

Cependant la divinité de ces coureurs de dot, sentait chaque jour fermenter dans son cœur le besoin de s'attacher. Plaire et régner en souveraine, peuvent satisfaire l'amour-pro-

pre ; mais il est un sentiment plus puissant encore auquel on ne saurait résister ; et comme le dit madame Deshoulières :

« L'indifférence est pour les cœurs ,
» Ce que l'hiver est pour la terre. »

La belle, la séduisante de Nostange ne pouvait, à la fleur de l'âge, se résigner aux tristes privations de l'arrière-saison. Elle commençait à sentir qu'il n'est point de tourment comparable à celui d'une femme lancée dans le monde ; et que tous ces grands salons où la coquetterie exerce son empire , ne sont bien souvent que la prison du cœur. « Oh ! qui pourra , disait-elle ,
» me tirer de ce néant cruel où je gé-
» mis ? Me faudra-t-il donc rêver tou-
» jours le bonheur sans jamais l'obte-

» nir ? Où trouver un point d'appui
» pour mon ame avide de s'attacher ?
» Où rencontrer celui à qui je pour-
» rais confier ma destinée ? Tout est
» faux et plâtré dans cet empire où je
» règne. En louant les dons que j'ai
» reçus de la nature, en applaudissant
» à mes talens , on n'en veut qu'à
» mon opulence. Oh ! que j'envie le
» sort de ces femmes aimantes , pla-
» cées ni trop haut ni trop bas , qui
» s'abandonnent à leurs penchans
» avec l'assurance d'être aimées pour
» elles-mêmes ! — Il ne tient qu'à
» vous , lui répondis-je , de connaître
» les prérogatives de l'heureuse mé-
» diocrité. Ruinez-vous en apparence ;
» et , recourant à vos talens , ayez le
» courage de passer à l'existence de
» l'artiste. — Que voulez-vous dire ?
» — Votre fortune est en portefeuille ;

» et cette opulence qui vous pèse ,
» est en majeure partie placée dans
» les comptoirs de la Suède. Feignez
» d'avoir tout perdu. Quittez cet hô-
» tel somptueux, vendez vos diamans,
» votre argenterie , tout votre riche
» mobilier , et reléguez-vous dans un
» modique appartement au quatrième
» d'une rue isolée. Annoncez enfin
» que vous êtes réduite à donner des
» leçons de harpe, sur laquelle vous
» avez acquis une célébrité méritée...
» Vous verrez bientôt se dissiper cette
» foule d'adorateurs qui vous obsè-
» dent. Aucun d'eux peut-être ne
» vous suivra dans l'humble retraite
» que vous aurez choisie; vous enten-
» drez, il est vrai, se féliciter de vo-
» tre désastre, les femmes que vous
» éclipsiez , et celles-là même qui
» vous faisaient les plus vives protes-

» tations d'une sincère amitié; mais
» vous en trouverez d'autres qui vous
» plaindront, chercheront à vous ven-
» ger des caprices du sort; et vous
» pourrez alors faire pour l'avenir,
» une liste sûre et fidèle... Le moyen
» que je vous propose, exige sans
» doute un grand courage, une forte
» résolution; mais que ne doit-on pas
» sacrifier pour assurer le bonheur
» de sa vie? — Votre moyen me sé-
» duit et me transporte, s'écrie ma-
dame de Nostange. Il me prouve
» que vous avez de moi une haute
» idée à laquelle je dois m'empresser
» de répondre. Laissez-moi tout pré-
» parer pour ce grand événement, et
» je serais bien trompée si vous n'é-
» tiez pas satisfait de votre élève.
» Jeudi prochain sera le jour de ma
» dernière réunion. J'y dois faire jus-

» tement l'inauguration de mon buste
 » en marbre , par un de nos jeunes
 » sculpteurs arrivé de Rome depuis
 » quelques mois; et je prétends, en ab-
 » diquant ma souveraineté, environner
 » mon trône de tout ce qui peut éblouir,
 » exciter l'envie, exalter l'enthousias-
 » me et l'ambition de tous mes ado-
 » rateurs. Venez-y , mon guide, mon
 » ami... Il faut me permettre de vous
 » donner ce nom ; et vous verrez que
 » si je sais étaler avec magnificence les
 » dons de la fortune , je ne sais pas
 » moins me résoudre à me priver de
 » leur prestige, pour arriver au but
 » que je désire , et dont vous venez
 » de m'indiquer la route. »

Je me rendis avec empressement et
 surtout avec le plus vif intérêt, à son
 invitation , et je la trouvai plus que
 jamais environnée de tous les courti-

sans qu'elle devait mettre à l'épreuve. Jamais je n'avais vu un aussi beau concours de femmes brillantes, d'élégans du jour, d'hommes de lettres et d'artistes. Le buste de la dame de l'hôtel était placé dans le grand salon, sur un piédestal entouré de fleurs; et des lumières posées avec art, lui donnaient une splendeur éclatante. C'était tout à la fois la noble régularité de ses traits, la grace de son maintien et cette dignité d'ensemble qui l'élevait au-dessus de ses rivales. Le statuaire nommé Delval, placé dans un coin du salon, recevait avec une touchante modestie, les félicitations de tous les assistans, et soutenait que son principal mérite consistait à copier fidèlement la nature. En prononçant ces mots, il arrêtait ses regards sur son admirable modèle, et

semblait heureux et fier d'avoir été choisi pour en perpétuer l'image.

Cette belle soirée , toutefois , avait laissé dans l'ame de madame de Nostange, une vive impression qui combattait en quelque sorte le projet de retraite qu'elle avait conçu. Le lendemain matin, en parcourant les allées solitaires des jardins de son hôtel, sa première pensée fut de regretter l'empire enivrant auquel il lui fallait renoncer. Puis tout-à-coup , s'armant de courage et de résolution, elle répétait à plusieurs reprises, ces mots que j'avais burinés dans son cœur : « *Vogue , mais aborde !* » Peu de temps après j'entendis annoncer dans le monde que la belle madame de Nostange se trouvait comprise dans la faillite que venait de faire un des premiers banquiers de la Suède , et

que l'on craignait qu'elle ne fût exposée à une ruine totale. Ces bruits me confirmèrent dans l'idée que j'avais conçue du caractère de cette femme adorable. Je courus à son hôtel où déjà plusieurs de ses affidés se confondaient en doléances sur son sort. Elle y répondait avec cette attitude d'une ame élevée qui se résigne aux caprices de la fortune dont toutefois elle feignait avec adresse de regretter les faveurs. Tout en jouant ce rôle, elle étudiait les divers personnages dont elle était entourée, et enregistrait dans son souvenir ce qui partait du cœur, et ce que dictait une bien-séance étudiée. Oh ! combien peu de tous les affidés de son hôtel, des parasites qui fréquentaient ses dîners somptueux, et de ceux-là même qu'elle avait secourus de sa bourse, combien

peu, dis-je, lui parurent dignes de rester inscrits sur la liste de ses amis ! Quel creuset à la fois utile et redoutable, où venait s'épurer l'or sans alliage ; où l'âme dégagée de toute enveloppe mensongère, paraissait dans sa nudité !

Je faisais, ainsi que madame de Nostange, une étude sévère de tous ces protégés du jour, de tous ces charlatans d'amitié dont le dévouement est toujours en proportion de la fortune ou du pouvoir de celui qu'ils choisissent pour leur patron ; et je restais encore plus convaincu que ce n'est qu'au sein d'une heureuse médiocrité, qu'on trouve un bras solide sur lequel on puisse s'appuyer. Resté seul avec ma charmante élève, je reçus d'elle des remerciemens de l'épreuve qu'elle venait de faire, et qui l'encourageait

à suivre le plan que je lui avais tracé. Elle m'annonça donc qu'elle était résolue à quitter son magnifique appartement de la rue Caumartin , pour se retirer au troisième étage d'une modeste maison , rue Saint-Nicolas , où l'accompagnerait son ancienne gouvernante qui la croyait ruinée ; et par cela même, s'obstinait à ne point l'abandonner. « C'est là, me disait-elle, » que par la plus stricte économie , » j'achèverai de persuader toutes les » personnes de ma société, que j'ai » perdu ma fortune , et ne possède » pour ressource que mon talent sur » la harpe. » Déjà l'on m'offre des leçons très profitables , et j'entrevois que je pourrai gagner par mon travail, de quoi me former une honnête existence. J'avoue que j'en serais fière, et que cette honorable profession

aurait pour moi bien des charmes.

Voilà donc la brillante de Nostange retirée dans l'humble réduit d'une simple artiste. Toutefois sa juste célébrité, ce renom de femme ruinée qui jetait sur elle un intérêt irrésistible, sa beauté encore dans son éclat, et cette grace imposante qui perçait malgré elle, dans ses manières, dans ses paroles, intéressaient vivement en sa faveur, et la faisaient prospérer dans sa nouvelle profession, fort au-delà de ses espérances.

On conçoit sans peine que j'allais souvent visiter l'intéressante retraite de cette femme courageuse, dont seul au monde je possédais le secret. Ce n'était plus cette millionnaire éblouissante de parures, qui donnait le ton à toutes les femmes de la haute finance; c'était une modeste harpiste vêtue

simplement, mais avec goût; elle avait pour principe que rien ne rappetisse autant qu'une négligence extérieure. Avec quel plaisir, avec quelle enivrante fierté, elle me faisait l'aveu du bonheur qu'elle éprouvait de pouvoir se suffire à elle-même ! « Voyez-vous, me disait - elle en me montrant une ancienne bourse à jetons qui lui venait de sa mère, « voyez-vous ce » trésor précieux que j'augmente chaque jour du produit de mon » travail ? elle peut contenir aisément » mille pièces d'or ; je prétends les y » réunir du produit de ma harpe , » afin d'en doter une jeune et pauvre » artiste , lorsque le temps de mes » épreuves sera terminé. L'ordre que » j'ai donné à Stockholm de ne me » rien faire passer en France, met les » banquiers de Paris qui me fournis-

» saient mes fonds, dans la ferme
» persuasion que je ne possède plus
» rien; et mon rôle d'opulente ruinée
» ne m'en devient que plus facile. Si
» vous saviez tout le bonheur que j'é-
» prouve à parcourir la carrière des
» beaux-arts! tous mes momens sont
» occupés; et par cela même s'écou-
» lent avec une rapidité qui me ravit:
» plus de caprices fastidieux à satis-
» faire; plus de ces futilités, de ce
» servage assommant qu'impose l'em-
» pire de la mode; plus de ces heures
» éternelles passées entre les mains
» d'un coiffeur ou d'une couturière;
» en un mot, plus de ce redoutable
» ennui, calamité des heureux de la
» terre... J'agis comme je pense et
» comme je sens; je suis appréciée
» pour ce que je vaux et non pour ce
» que je parais être; enfin j'existe

» dans une indépendance qui ne
» m'astreint à aucune gêne ; et me
» laissant lire aisément jusqu'au fond
» des cœurs, me fait étudier avec plus
» d'assurance, tous ceux qui daignent
» me suivre dans mon humble re-
» traite. »

Ce nombre de fidèles diminuait chaque jour, et se trouva bientôt réduit à peu de personnes. Les gens titrés et les opulens du jour auraient craint de se compromettre, en continuant d'être dans l'intimité d'une artiste. Les intrigans n'ayant plus de spéculations à faire, étaient allés chercher ailleurs les faveurs de la fortune. Le petit cercle de madame de Nostange ne se trouvait donc plus composé que de ceux qui s'attachent principalement aux qualités du cœur, et parmi lesquels on voyait le statuaire

Delval dont la modestie égalait le talent. Il n'avait pu remarquer sans une secrète émotion, que de tous les objets de luxe qui composaient autrefois le riche mobilier de madame de Nostange, ellen'avait conservé que le buste en marbre qu'il avait fait d'après elle, bien que le suédois Gustave Gramm en eût offert une somme assez forte.

« Ce buste, disait son charmant modèle,
» me rappellera combien sont fugitifs
» les séduisans prestiges de l'opu-
» lence; et qu'on ne peut les regretter,
» lorsqu'il nous reste une ressource
» avec laquelle on peut braver les
» coups du sort. Ah ! si jamais
» j'ai le bonheur de devenir mère ,
» je veux donner à ma fille un ta-
» lent qui puisse un jour lui tenir
» lieu de l'opulence qu'elle aurait
» perdue. C'est la sauve - garde de

» l'honneur et de l'indépendance. »

Dans mes entretiens secrets avec madame de Nostange , qui toujours avaient pour moi de nouveaux charmes , je m'aperçus facilement qu'elle portait au jeune statuaire un intérêt particulier. C'était en effet l'assemblage des qualités les plus rares. On n'avait pas une ame plus expansive et en même temps plus élevée que ne l'avait Delval : autant il avait fréquenté rarement les magnifiques salons de celle dont il avait retracé les traits , autant il se montrait assidument dans l'obscur réduit de l'intéressante harpiste. Ce qui surtout le ravissait en elle , c'était cette franche abnégation de ses grandeurs, de cette ambition de conquêtes dont tant de fois il avait gémi secrètement ; c'était cette noble et joyeuse résignation aux caprices du

sort qu'elle semblait défier ; c'était en un mot cette fierté ravissante du titre d'artiste qu'elle préférait tout haut à l'éblouissante position qu'elle avait eue dans le monde. Aussi devenait-il chaque jour pour elle plus expansif et plus confiant. « Oh ! combien, lui disait-il, je bénis le destin » qui vous a fait descendre à mon niveau ! Autrefois je n'osais élever ma » pensée jusqu'à vous. C'était un aspect resplendissant devant lequel j'étais » contraint de baisser les yeux ; » et je mesurais la distance qui me » séparait de vous , comme celle qui » existe entre le soleil et la terre. » Mon admiration se perdait dans le » vague avant d'atteindre jusqu'à » vous... Mais aujourd'hui, quel heureux changement et quelle délicateuse réciprocité ! Nous marchons

» ensemble dans le domaine des arts;
» je n'ai plus besoin d'élever mes re-
» gards, je vous trouve à leur portée;
» je puis m'abandonner sans crainte
» et sans humiliation, à tous les sen-
» timens que vous faites naître; je
» puis enfin vous déclarer que je n'ai-
» mai de ma vie... et n'aimerai jamais
» que vous. — Je croyais, lui répondait
l'artiste avec une apparence de gaieté qui
cachait sa vive émotion : « je croyais
» que la perte de mon opulence m'a-
» vait délivrée pour toujours de ces
» déclarations d'amour dont tant de
» fois je fus obsédée; et que mon
» heureuse obscurité me laisserait
» jouir en paix de ma chère indépen-
» dance. — Je croyais à mon tour, ré-
pliquait Delval, que la révélation du
» secret de mon cœur ne serait point
» confondue avec ces aveux d'une

» flamme éphémère que vous allumiez
» tout en vous amusant, parmi ces
» papillons de cour qui voltigeaient
» autour de vous. Je n'ai ni leur jac-
» tance ni leurs insipides minaudes-
» rics. Je dis ce que je pense, ce que
» j'éprouve : chez nous autres artis-
» tes, on peut se tromper en aimant;
» mais on ne trompe jamais. — Moi,
» vous confondre avec ceux dont j'ai
» tant de fois repoussé les homma-
» ges ! Ah ! rendez-vous plus de jus-
» tice ! L'aveu que vous venez de me
» faire, m'étonne, mais sans me bles-
» ser ; les amis qui, comme vous, dai-
» gnent nous soutenir dans notre
» désastre, ont des droits qui ne s'é-
» teignent qu'avec la vie... C'est juste-
» ment parce que je fus environnée
» de tant d'esclaves, que je voudrais
» trouver un cœur dont la dignité me

» rendît chère et sacrée la chaîne
» que je pourrais former ; et si je
» rends grace au destin de m'avoir
» retiré ses faveurs, c'est que du
» moins il me reste ce que j'ambi-
» tionne le plus, l'espoir d'être aimée
» pour moi-même... Mais cet espoir ne
» peut se réaliser qu'après des épreu-
» ves réitérées ; elles étaient impossi-
» bles dans le tourbillon où j'existais,
» dans cet océan de plaisirs où je
» m'égarais avec délices. Une tempête
» m'a submergée ; il me faudra nager
» quelque temps pour arriver au
» port. »

Delval ne pouvait désapprouver ce système de bonheur qui ne faisait qu'augmenter l'amour dont il était dévoré. Madame de Nostange, sans répondre directement aux épanchemens de cet amour si vivement senti,

si noblement exprimé , n'ôtait pas toutefois au jeune statuaire l'espoir de se trouver au rivage où elle se proposait d'aborder : il se soumit donc aux épreuves qu'il avouait lui-même être indispensables. Sa patience fut souvent combattue par le sentiment dont il était embrasé. Dans ses fréquentes relations avec celle qu'il aimait, il laissait percer de temps en temps la souffrance d'attendre. L'espérance, il est vrai, soutenait son courage ; mais l'espérance prolongée est un médecin qui souvent arrive trop tard pour guérir ses malades.

Une année entière s'était écoulée , et madame de Nostange trouvait dans sa profession de harpiste, mille charmes dont elle n'avait pu se faire l'idée , et auxquels son caractère indépendant n'avait pas le courage de

renoncer. Vivre de son travail, se faire admirer par son talent , honorer par sa conduite , rechercher par la grace de son esprit : toutes ces conquêtes-là valaient bien celles que lui avait procurées l'opulence ; et la vieille bourse d'or qui s'augmentait chaque jour , avait pour elle un attrait inexprimable. J'étais toujours son seul confident ; et j'avoue que je n'avais pas la force de la déterminer à quitter son rôle qu'elle remplissait avec tant d'avantages. « Si vous saviez, me disait-elle ,
» tout le plaisir que j'éprouve , lorsqu'en donnant leçon à mes écolières, je recueille le regard protecteur
» de la femme d'un financier que j'ai
» tiré d'un embarras dans sa caisse ;
» je reçois furtivement une lettre
» d'un haut personnage qui me propose le titre glorieux de sa maîtresse ;

» j'entends une de mes anciennes ri-
» vales s'apitoyer sur mon sort et
» me proposer de faire en ma faveur
» une souscription parmi les nom-
» breux initiés aux fêtes brillantes
» que je donnais ; mais ce qui me ra-
» vit le plus, c'est l'embarras, c'est la
» confusion de ces bégueules hautai-
» nes, recherchant autrefois mon in-
» timité qui les blesse aujourd'hui ,
» et forcées de subir en rougissant, le
» tutoiement qu'elles provoquaient
» les premières pendant mon éléva-
» tion. Oh ! quelles précieuses esquis-
» ses je fais chaque jour des liaisons
» sociales ! quelle liste de faux amis
» je compose, et dont je profiterai
» lorsque je quitterai le voile qui me
» couvre et m'est devenu si profi-
» table ! »

Cependant tandis que madame de

Nostange semblait déchoir de l'état somptueux qu'elle tenait dans le monde, Delval s'élevait chaque jour à la célébrité la plus méritée. Il avait enrichi la dernière exposition publique, d'une statue en marbre qui semblait le désigner comme devant être un des plus dignes soutiens de l'école française. C'était une Diane fatiguée d'une longue chasse, endormie dans la cabane d'un pâtre. Cette admirable figure de la déesse, était l'image vivante de la belle madame de Nostange, et lui fit éprouver une secrète ivresse, une des plus vives jouissances qu'elle eût jamais ressenties. Tant il est vrai qu'il est dans la carrière des arts, de ces indemnités que ne pourraient procurer le rang et l'opulence. La Diane de Delval fit grand bruit, et se trouva, pour ainsi dire, mise à l'enchère

par les plus riches amateurs : elle fut achetée vingt mille francs par un étranger qui ne voulut décliner ni son nom ni sa qualité , et qui paya comptant le prix convenu.

Notre jeune statuaire , heureux de son succès , ne cessait de l'attribuer à la modeste et belle harpiste qui lui avait servi de modèle. Bientôt il fut honoré de commandes importantes par le gouvernement , et crut avoir acquis le droit de renouveler ses instances pour unir sa destinée à celle qui l'avait si dignement inspiré. Madame de Nostange , bien qu'elle fût assurée de trouver dans Delval celui qu'elle désirait rencontrer au rivage , crut devoir lui faire observer , pour l'éprouver de nouveau , que la haute renommée qui se préparait pour lui , le mettrait à même de contracter une

union plus avantageuse ; qu'elle n'était qu'une simple harpiste, vivant modestement de son travail, retirée entièrement du grand monde, et habituée à une modique existence. « L'opulence, ajoutait-elle en l'étudiant, l'opulence double l'éclat de la célébrité. — Mais souvent elle lui nuit, par les jouissances dont elle l'enivre : répond vivement le statuaire. C'est dans la moyenne classe de la société que naît et que se développe le génie. D'ailleurs, en parcourant chacun notre carrière, nous arriverons bientôt à ce but, le seul que je désire, où l'on ignore à la fois le tourment du besoin et l'embarras de l'opulence. Si vous eussiez conservé la vôtre, jamais je n'eusse osé vous déclarer mon amour ; il serait mort dans mon

» cœur lorsqu'il aurait cessé de battre.
» Mais mon dernier succès m'élevant
» à votre niveau, mon secret m'est
» échappé : je vous en fais dépositaire :
» disposez ou de ma gloire et de ma
» félicité, ou de mon anéantissement
» et de mon malheur ! Je remets
» entre vos mains ma destinée. —
» Eh bien , répliqua madame de
Nostange , « il me serait difficile de
» vous cacher à quel point me touche
» tant d'amour et de persévérance :
» j'en suis heureuse et fière tout à la
» fois ; mais soit crainte d'enchaîner
» mon indépendance qui m'est plus
» chère que la vie, soit un reste de
» défiance contre tant de déclarations
» que j'ai reçues dans ma prospérité,
» j'ai pris la résolution de ne contrac-
» ter les nœuds de l'hymen, que lors-
» que cette bourse contiendrait mille

» pièces d'or de mes épargnes , pour
» éviter l'humiliation d'être à la charge
» de mon mari : je ne suis encore
» parvenue qu'à réunir la moitié de
» la somme ; et ne saurais vous don-
» ner aucune promesse, avant qu'une
» année entière se soit écoulée. Vous-
» même pendant ce temps, vous achè-
» verez de fonder votre célébrité ;
» et nous pourrons alors arriver l'un
» et l'autre à cette position moyenne
» que vous désirez ; et qui est celle
» que de mon côté, je n'ai cessé d'am-
» bitionner. »

Quelque long que fût le délai qu'imposait madame de Nostange , Delval s'y soumit sans murmurer. Le sentiment qu'elle lui inspirait , était si profond et si pur ! L'heureuse harpiste ne pouvait plus douter d'un cœur aussi soumis, aussi fidèle ; et se

disait en s'abandonnant au charme inexprimable de sa situation : « Vo-
» guons ! ah ! voguons sans crainte !
» maintenant je suis sûre d'abor-
» der. »

Delval ne manquait pas un seul jour de visiter sa belle fiancée, et de s'informer à quel nombre de pièces d'or s'élevait la bourse de l'artiste. Tantôt elle s'était augmentée rapidement pendant l'hiver, époque où les écolières de madame de Nostange, ramenées à Paris, ne lui laissaient pas un instant de repos. Tantôt les progrès étaient lents, surtout pendant l'été, où les plus riches familles quittent la capitale. Notre jeune statuaire maudissait cette belle saison, qui, tout en le favorisant dans son atelier, reculait une époque à laquelle était attaché le bonheur de son avenir. Il

commençait, malgré ses occupations, à se trouver isolé dans sa retraite, lorsqu'un événement l'obligea de donner asile à sa jeune sœur âgée de dix-sept ans, qui venait de perdre sa mère à Strasbourg, et dont le jeune statuaire partageait les regrets, et cherchait à sécher les larmes. Léonie Delval joignait à la plus intéressante figure, un esprit vif, enjoué, un naturel heureux et les fruits précieux d'une bonne éducation. Fille d'un professeur au Lycée, elle avait reçu de son père une instruction qui donnait encore plus d'éclat à ses charmes. Elle passait une grande partie de ses journées dans l'atelier de son frère, et se livrait à des lectures attachantes qui lui faisaient trouver plus douces, plus profitables les heures qu'il consacrait à la sculpture. Rien

n'exalte l'imagination de l'artiste , comme d'entendre le récit de l'honorable vie du héros qu'il représente sur le marbre. Les traits qu'il lui donne , sont plus expressifs , plus historiques : ce n'est pas seulement sa figure qu'alors il représente ; mais son ame et les hauts faits qui l'ont conduit à l'immortalité.

Madame de Nostange assistait souvent à ces lectures d'artiste , et témoignait à la jeune Léonie un attachement vivement senti. Celle-ci de son côté voyait dans la célèbre harpiste sa future belle-sœur , et ne cessait de féliciter son frère du choix qu'il avait fait. Oh ! qu'elles s'écoulaient rapidement les heures délicieuses qu'ils passaient ensemble ! Combien cette existence d'atelier où tout est noble souvenir , où l'on ne songe qu'à

peindre fidèlement la nature , où le désordre même est un ornement, ravissait la belle de Nostange, et lui faisait redouter l'époque où elle reprendrait sa première splendeur ! Mais ce ne serait plus en vaines futilités qu'elle se proposait de passer son temps , et d'employer son opulence. La culture des arts était devenue le besoin de son ame et son premier aliment ; les honorer , les cultiver elle-même : tels étaient ses vœux , son inébranlable résolution. Son talent sur la harpe se ressentait de ce noble enthousiasme : elle rivalisait avec nos plus grands maîtres , non-seulement dans l'exécution des œuvres de musique les plus renommés ; mais encore dans les improvisations les plus brillantes et d'un savoir profond , qui la placèrent au premier rang des harpistes de la capi-

tale. Ses gracieuses manières et sa beauté la rendaient plus remarquable, et lui procurèrent bientôt une vogue de mode et de grand ton. Aucun concert d'élite ne se donnait dans Paris, sans que madame de Nostange n'y fût appelée : elle devint la virtuose par excellence et la plus recherchée.... Bientôt enfin les mille pièces d'or furent réunies ; et Delval somma sa fiancée de remplir sa promesse. Lui-même de son côté, avait mis à part les vingt mille francs qu'il avait touchés de sa statue de Diane ; et ces deux sommes réunies par égale portion , devaient former un placement sur l'état qui produirait un revenu d'environ deux mille francs , qu'on augmenterait chaque année du produit mutuel de son travail. Madame de Nostange s'amusait beaucoup des grands projets

que formait Delval de se former sur leurs économies un sort indépendant. Elle me confiait toutes ses jouissances et en même temps tous ses regrets de quitter son heureux et modeste asile , pour reprendre son hôtel de femme opulente. « Mais , ajoutait-elle , j'ai » pris toutes mes précautions et formé » mon plan de conduite dont j'espère » que vous serez content. »

Arrive enfin le jour solennel et tant désiré qui doit combler les vœux et recevoir les sermens des deux artistes. Il était convenu que le festin aurait lieu dans un local que madame de Nostange se chargeait de choisir. Delval désirait y réunir ceux des statuaires les plus célèbres dont chaque jour il recevait des avis salutaires et de précieux encouragemens. Notre harpiste avait annoncé de son côté

qu'elle voulait être entourée à sa fête nuptiale , de tout ce qui avait acquis de la célébrité dans le bel art qu'elle cultivait. La cérémonie religieuse était annoncée à l'église Saint-Louis-d'Antin ; et comme la modeste demeure de la mariée ne pouvait contenir qu'un très-petit nombre de personnes, il avait été arrêté que Delval seul , sa jolie sœur et ses deux plus proches parens iraient prendre madame de Nostange chez elle, où se réuniraient ses témoins dont j'avais le bonheur de faire partie. A peine onze heures venaient-elles de sonner, que le statuaire rayonnant de joie et d'amour, se présente avec son modeste cortège, rue Saint-Nicolas , à l'humble habitation de sa future ; mais quelle est sa surprise de n'y trouver que son ancienne et fidèle gouvernante qui lui

annonce que sa maîtresse l'attend rue de la Chaussée-d'Antin, à l'hôtel qui fait le coin de celle des Mathurins, n° 30. Delval est à la fois ému de surprise et de crainte : il ne sait à quoi pouvoir attribuer une semblable fantaisie. Sa belle future aurait-elle donc rougi de réunir leurs parents, leurs témoins dans son humble demeure ? Une pareille faiblesse lui semblait indigne de son noble caractère ; le soupçon même serait un outrage. « Peut-être, se disait-il, voulant rassembler » autour d'elle l'élite des artistes, » aura-t-elle prié la famille d'une de » ses écolières de lui prêter, pour ce » grand jour, un local spacieux et digne de les recevoir ; mais dans ce » cas elle devait m'en prévenir et » m'éviter une course inutile. » Enfin il se rend à l'adresse indiquée, l'esprit

troublé, le cœur agité; descend de voiture avec sa jeune sœur, ses proches parens, et demande au concierge si ce n'est pas là que réside madame de Nostange. « Nous ne connaissons point » ce nom: répond celui-ci assez brusquement; voyez ailleurs. » Le statuaire est stupéfait: un frisson mortel s'empare de tout son être; et il réplique vivement à son tour: « Eh quoi! » n'est-ce pas dans cet hôtel qu'on se » réunit pour un mariage?... — Oui, » monsieur; celui de madame Del- » val. — Eh que ne me le disiez-vous? » répond l'artiste en respirant avec ivresse et commençant à se douter qu'on lui ménage quelque surprise. Il monte aussitôt un grand escalier jonché de fleurs et d'arbustes. Il rencontre sur le palier du premier étage deux grands laquais dont il reçoit le

salut le plus respectueux ; et qui l'introduisent, lui et les siens, dans une grande file d'appartemens, en annonçant « monsieur ! » Il découvre sur son passage les premiers noms dans l'art de la musique, se disposant à former le cortège de la mariée qui s'avance au devant de lui, modestement vêtue ; et lui tendant la main avec cette pudique confiance d'une femme adorée qui se donne : « Il me tardait, lui dit - elle , de vous faire prendre » possession de cet hôtel qui nous » appartient... Vous voyez que mes » leçons de harpe m'ont profité. » Elle le conduit à ces mots dans un magnifique et vaste salon de musique ; de tous côtés on aperçoit les bustes des plus grands maîtres des diverses écoles avec des inscriptions qui les distinguent. Sur une estrade s'élève

une riche harpe d'*Errhard* auprès de laquelle Delval découvre le buste qu'il avait fait de sa belle future, dans toute son opulence : il était orné d'une couronne de roses blanches ; et sur le piédestal on lisait ces mots en lettres d'or : « *Vogue !... mais aborde !* » — C'est ma devise chérie ; lui dit-elle avec une expression ravissante , et se jetant dans ses bras. « Ah pouvais-je aborder » un plus sûr, un plus digne rivage ?.... » Maintenant, continue l'heureuse harpiste, « je vais vous conduire à votre » atelier. » Elle lui fait descendre un second escalier où les suivent tous les invités , et le fait entrer au rez-de-chaussée de l'hôtel. Là il se voit à son tour , escorté des premiers statuaires de l'école française ; il y retrouve ses torses antiques , ses plâtres romains , ses modèles précieux et jusqu'à la pre-

mière ébauche d'une statue en pied , représentant *Solon*, que le gouvernement lui avait commandée.... Mais ce qui achève de jeter Delval dans une surprise que pouvait seul égaler son délire, c'est lorsqu'il aperçoit dans cet atelier , sur un monticule orné de guirlandes de fleurs, son admirable statue de sa Diane endormie, et paraissant proférer ce vers charmant traduit d'Apulée, écrit au bas :

« Mon sommeil est si doux , que je crains le réveil. »

« Eh quoi ! s'écrie Delval éperdu ,
 » seriez-vous l'inconnu qui m'a payé
 » cette statue le double de sa valeur ?
 » — C'est moi-même. — Ainsi donc
 » cette ruine totale que vous aviez
 » annoncée.... — N'était qu'un pré-
 » texte pour atteindre le bonheur

» après lequel j'ai couru si long-
» temps. — Et vous avez pu me pré-
» férer à tous vos prétendants? —
» N'êtes-vous pas celui qui vous êtes
» montré le plus fidèle ami de la pau-
» vre harpiste? — Mais que voulez-
» vous que je fasse de toute votre
» opulence? — Elle cessera de vous
» effrayer, quand vous connaîtrez
» le projet que j'ai conçu.... Mais ce
» n'est qu'à mon mari que je puis le
» confier : l'autel de l'hymen nous at-
» tend ; ne retardons point le plus
» beau moment de notre vie ! » Elle
se rend aussitôt au temple , suivie
d'un nombreux et brillant cortège ;
prononce le serment conjugal avec
cette fierté d'une artiste et en même
temps avec cette délicieuse pudeur
d'une femme aimante et pure. Elle ra-
mène tous les invités à son hôtel, où

le banquet le plus splendide était préparé ; et là au milieu des toasts qui furent portés aux nouveaux époux , la mariée d'une voix expressive et d'un ton caractérisé , déroula hautement son nouveau plan de vie et l'emploi qu'elle ferait de son opulence. Elle déclara donc que le festin somptueux offert à ceux qui daignaient assister à son mariage , serait le dernier où seraient étalés le luxe et la magnificence ; que désormais Delval et sa femme ne recevraient à leur table que douze invités qui chaque jour trouveraient chez eux ce que peuvent offrir l'aisance et l'effusion d'une franche amitié. Puis remettant à son mari la vieille bourse de velours contenant plus de mille pièces d'or , amassées depuis deux ans , elle ajouta : « C'est » la dot de votre sœur, de notre char-

» mante Léonie, à qui nous ne tar-
» derons pas à trouver un époux parmi
» les jeunes gens que vous initiez à vo-
» tre art. Vous ferez gratuitement des
» élèves en sculpture, tandis que moi
» j'en ferai de même en musique. Tous
» les ans, nous distribuerons un grand
» prix de dix mille francs, dans nos éco-
» les respectives ; et nous doterons du
» double de la somme, un couple heu-
» reux choisi parmi ceux qui auront le
» plus honoré notre institution... Cal-
» cul fait, ces dépenses réduiront d'un
» tiers cette grande opulence qui vous
» fait tant de peur. Le second tiers nous
» l'emploierons à secourir les artistes
» malheureux que nous rencontre-
» rons : à ce moyen il ne nous restera
» plus qu'une fortune suffisante pour
» recevoir nos amis et faire de notre
» demeure la réunion des talens, où

» régnera l'égalité la plus parfaite ; où
» la célébrité acquise et respectée ,
» guidera de ses conseils et de son
» expérience la célébrité naissante ;
» où le ciseau du statuaire et la harpe
» de l'artiste ne cesseront d'être unis
» qu'à la mort... Et si quelque femme
» opulente, ou même d'un haut rang,
» s'étonnait de ma nouvelle existence,
» de mon abdication à ce qu'on
» nomme dans le grand monde les
» délices de la vie , je lui dirais , en-
» tourée de nos élèves et des heureux
» que nous aurions faits : « Les voilà
» les vrais délices que seul produit
» l'amour des arts !.. Brillez, éblouis-
» sez, femmes à la mode ! excitez le
» désir , sans même rien ôter à la
» décence !... Mais bientôt vous sen-
» tirez que la vanité gâte le goût ; et
» que la coquetterie est le sommeil

» de l'ame ; alors un vide affreux
» viendra s'emparer de la vôtre ; et au
» milieu du fleuve rapide qui vous
» entraînera, vous répèterez ma de-
» vise chérie : « *Vogue !.... mais*
» *aborde !* »

Effort salutaire.

« J'implore votre secours , mon
» cher monsieur ! Daignez guider
» par vos conseils et votre expérience
» une jeune personne qui se trouve
» dans la position la plus cruelle ,
» dans le danger le plus immi-
» nent. » Tels furent les premiers mots
que m'adressa mademoiselle Del -

phine D***, fille d'un colonel de cavalerie, en se présentant chez moi, sous les auspices d'une vieille dame sa parente, et qui joignait ses instances à celles de la jeune demoiselle dont la figure exprimait le trouble de l'ame et la plus grande agitation. « Je vous » remercie d'avance, lui répondis-je, » de la confiance dont vous m'honorez ; et je suis prêt à vous entendre. » — Vous voyez devant vous, monsieur, l'unique héritière d'une famille honorable. Mon père, après avoir fait toutes les guerres de l'empire, se retira du service, couvert d'honorables blessures, et fixa sa retraite dans une terre considérable qu'il avait achetée en Normandie. Il avait uni sa destinée à la fille d'un émigré sans fortune ; et qu'il crut devoir préférer aux plus riches par-

» tis. Il y a trois ans environ, une
» chute de cheval que fit à la chasse
» mon excellent père, rouvrit sa prin-
» cipale blessure , et lui causa une
» hémorragie qui l'enleva dans la nuit
» même à sa femme qu'il adorait, à
» sa fille qui perdait à la fois son
» instituteur, son guide et son pre-
» mier ami. Cette perte irréparable
» devait influencer sur ma destinée :
» vous allez en juger..... Mon père en
» me laissant l'héritière d'une fortune
» considérable , m'institua par ses
» dernières volontés, l'arbitre du sort
» de ma mère, et me fit faire le ser-
» ment de ne jamais m'en séparer.
» Empressée de répondre à ses inten-
» tions, j'ai laissé sa veuve gérer à son
» gré toute ma fortune ; et quoique
» je sois au moment d'atteindre ma
» dix-huitième année , je respecte sa

» tutelle : il me semble même, dans
» les épanchemens de mon amour et
» de ma confiance, que je ne pos-
» sède rien au monde ; que c'est de
» ma mère seule que j'attends ma lé-
» gitime. Elle de son côté répond à
» ma déférence par l'ordre le plus ad-
» mirable dans la gestion de ma
» fortune qu'elle augmente chaque
» année ; et cet heureux échange res-
» serrant encore, s'il est possible, le
» lien sacré de la nature, nous a ren-
» dues nécessaires l'une à l'autre ,
» autant que l'air qui nous donne la
» vie. Je vivais depuis deux ans dans
» cette douce habitude , et chaque
» jour je savourais les bienfaits que
» ma mère ne cessait de répandre sur
» mon adolescence, par ces avis d'un
» guide éclairé , par ces exemples
» d'une femme de bien qu'elle me

» donnait sans cesse. J'étais heureuse
» et fière de marcher sur ses traces: j'é-
» prouvais en un mot toute la félicité
» que procurent la tendresse et la
» confiance filiales... lorsqu'un jeune
» intrigant, héritier d'un grand nom,
» mais sans fortune, comptant à peine
» vingt-cinq ans, se fait admettre dans
» les réunions qui se formaient chez
» ma mère encore belle et brillante,
» quoique âgée de quarante-deux
» ans : il parvient par la grace de sa
» personne, et ce prestige éblouissant
» d'une illustre race, à l'intéresser,
» à lui plaire; et bientôt à obtenir sa
» main. Ce mariage enivrait ma mère
» d'une joie si vive, en lui donnant le
» titre de comtesse qu'elle n'osait plus
» espérer, que je fus heureuse de son
» bonheur, et m'aveuglai sur les dan-
» gers dont j'allais être environnée...

» Mon beau-père me fit d'abord ,
» sous les yeux de sa femme, des démonstrations d'attachement que je
» croyais pures et tout-à-fait paternelles : je m'y livrais avec ce confiant abandon d'une jeune fille soumise et reconnaissante..... Mais je
» ne tardai pas à m'apercevoir que
» chaque fois qu'il me pressait dans
» ses bras, il jaillissait de ses yeux
» une flamme dévorante qui m'étonnait et m'effrayait. C'était surtout
» quand ma mère était absente, qu'il
» redoublait de soins et de démonstrations d'un amour effréné dont
» bientôt il osa me faire l'aveu, me
» révéler l'affreux mystère.... Jugez,
» monsieur, de toutes les souffrances
» qu'il me faut endurer, de toute
» l'horreur que je ressens, de tous
» les malheurs que je prévois.... Les

» révéler à ma mère, c'est détruire à
» jamais son repos et son bonheur : les
» lui taire, c'est enhardir peut-être un
» adroit suborneur dans ses coupables
» projets : quitter le foyer maternel ,
» c'est éveiller de fâcheux soupçons ,
» c'est manquer au serment que j'ai
» fait à mon père... O mon Dieu, que
» dois-je faire ? A quoi faut-il me ré-
» soudre ?... Vous l'ami des femmes
» et leur guide fidèle , secourez -
» moi, dirigez-moi !.. C'est à vous seul
» que j'ai recours. »

» Une pareille confidence me tou-
» che autant qu'elle m'effraie , ré-
pondis-je ; et je conçois tous les tour-
» mens que vous devez éprouver.
» Vous taire, c'est tout à la fois un
» devoir et une imprudence ; parler,
» c'est une révélation cruelle et déchi-
» rante : c'est dévoiler un crime dont

» s'avouera complice et dont gé-
» mira toute sa vie celle qui vous
» donna le jour. L'alternative , je le
» conçois , est terrible , accablante ;
» et je ne verrais en pareil cas , made-
» moiselle , qu'un seul moyen de vous
» garantir des malheurs qui vous me-
» nacent , d'échapper à la coupable
» passion que vous avez inspirée :
» c'est de vous donner en vous ma-
» riant , un appui tutélaire , un pro-
» tecteur légitime. — Oui sans doute ,
» mon intention est d'unir ma desti-
» née à l'homme que je croirai digne
» de ma confiance et de mon amour.
» — Mais où le rencontrer ? dit à son
tour la dame qui accompagnait sa jeune
parente. Un pareil choix est , de nos
» jours si difficile à faire ! Nos jeunes
» gens ont des goûts si bizarres , si
» contraires au lien conjugal. Cette

» farouche indépendance dont ils se
» targuent, cette frénésie de liberté
» qu'ils portent jusqu'à la licence,
» leur font souvent oublier les pre-
» miers devoirs de la nature; et toute
» jeune personne qui désire trouver
» dans son mari le juste retour des
» sentimens qu'elle éprouvera pour
» lui, convenez-en, monsieur, ne se
» détermine qu'en tremblant à donner
» son cœur et sa foi. — Mais en at-
» tendant, reprend la jeune demois-
» selle, qui me préservera du péril où
» je me trouve, et des pièges adroits
» que la séduction pourra tendre à
» mon inexpérience, à ma crédulité?
» — Le péril, en effet, deviendrait
» inévitable, si par malheur votre
» beau-père que vous dites jeune et
» brillant, avait produit sur vous
» quelque secrète impression.... —

» Aucune autre, je vous jure, que
» celle de l'indignation. — C'est déjà
» beaucoup sans doute ; mais cela ne
» suffirait pas dans le cas où votre per-
» sécuteur emploierait la force, la
» violence. — Je le crois capable de
» tout : je ne puis vous le dissimuler ;
» et l'aveugle confiance de ma mère,
» le rend plus redoutable encore. —
» Je ne verrais alors qu'un seul moyen
» de vous remettre sous l'égide mater-
» nel. — Et lequel, monsieur ? quel
» qu'il soit, je l'adopte. — Vous vous
» adressez à un ancien auteur scéni-
» que, à un vieux conteur moral qui
» ne peut vous offrir que des idées
» dramatiques ; et je conçois qu'il vous
» faudrait vous armer de courage
» et de résolution, pour exécuter le
» plan que je vais vous proposer, et
» qui, dans la circonstance périlleuse

» où vous vous trouvez, est peut-
» être le seul qui puisse vous sau-
» ver.— Et quel est-il ? oh ! parlez ..
» parlez, je vous en supplie ! — Vous
» ne pouvez vous séparer de celle
» à qui vous devez l'existence ? —
» Je l'ai promis à mon père mou-
» rant : plutôt la mort, que de man-
» quer à mon serment.— Eh bien, il
» faudrait vous résoudre....—A quoi ?
» — A déclarer vous-même à la mère
» imprudente qui vous expose à de si
» grands périls.... que c'est vous qui
» brûlez d'amour pour votre beau-
» père ; que cet amour que vous avez
» combattu , mais qu'il vous est im-
» possible de vaincre , est un secret
» qui mourra dans votre cœur. Vous
» peindrez alors toute la souffrance
» d'une jeune infortunée qui brûle
» sans espoir ; tous les combats d'une

» ame noble et tendre qui lutte sans
» cesse contre le plus irrésistible pen-
» chant de la nature... Et je serais bien
» trompé, si votre mère tout en éprou-
» vant à son tour, les tourmens secrets
» qu'elle a bien mérités; et recon-
» naissant, mais trop tard, ce que
» coûte l'ambition d'un titre, ne vous
» plaignait pas avec toute l'effusion
» d'une ame repentante; et ne pré-
» nait tous les moyens de vous pré-
» server des dangers dont elle vous a
» si imprudemment environnée.....
» Soyez tranquille alors : vous serez
» surveillée par le regard le plus actif,
» le plus inquisiteur : vous ne vous
» trouverez jamais seule avec celui
» dont l'effrayante passion vous me-
» nace : lui-même alors redoutant de
» la laisser apercevoir à sa femme ,
» se fatiguera de vous poursuivre en

» vain , et vous permettra de choisir
» sans trouble et sans crainte , celui
» que vous jugerez digne de nommer
» votre époux , et dont le titre et la
» présence achèveront de ramener
» parmi vous la paix et la sécu-
» rité. »

« Je ne puis m'empêcher , me ré-
pondit la charmante Delphine, dont
l'imagination était vive et brillante ;
» non je ne puis m'empêcher d'être
» frappée de ce moyen qui , comme
» vous le dites , est véritablement
» dramatique et d'un effet certain ;
» mais le rôle que vous m'imposez
» est au-dessus de mes forces : jamais
» je ne pourrai faire à ma mère un
» pareil aveu ; la rougeur de mon front
» désavouerait ce que ma bouche ose-
» rait proférer : je souffrirais trop
» de sa souffrance ; je craindrais ,

» en un mot , de perdre sa tendresse.
» — Son premier mouvement , je
» l'avoue , serait exaspéré ; mais la
» réflexion ne tarderait pas à lui dire
» qu'elle seule est coupable ; et qu'en
» vous donnant pour beau-père ,
» pour associé d'existence , un jeune
» seigneur de vingt-cinq ans , doué
» par la nature de tout ce qui peut
» éblouir , elle vous exposait à res-
» sentir en secret un penchant crimi-
» nel , et à partager l'amour qu'elle
» même éprouve pour son mari.....
» Enfin mademoiselle , le point es-
» sentiel est de vous sauver ; et plus
» j'y réfléchis , plus je crois que le
» moyen que je vous propose , peut
» vous donner des armes sûres et
» promptes contre les séductions et
» les dangers qui vous menacent. —
» Eh bien j'y réfléchirai de mon côté :

répondit l'intéressante jeune personne ; « et sous peu de jours , je re-
» viendrai vous faire part de la dé-
» termination que j'aurai prise. »

Dès le surlendemain elle revint chez moi , la figure altérée par l'extrême agitation qu'elle ressentait ; et ses grands yeux bleus fatigués et battus par l'insomnie qu'elle avait éprouvée.

« Je le conçois , me dit-elle , ce n'est
» que par une forte secousse qu'on
» peut dissiper l'orage qui plane sur
» ma tête. L'idée que vous m'avez
» suggérée , quelque repoussante
» qu'elle paraisse d'abord , est vérita-
» blement la seule qui puisse venir à
» mon aide ; et je m'y abandonne.
» J'ai déjà laissé paraître devant ma
» mère la sombre mélancolie qui me
» poursuit , et dont elle ne tardera
» pas à vouloir connaître la cause. —

» C'est alors , lui dis-je , qu'il vous
» faudra hasarder quelques mots ,
» quelques phrases incohérentes qui
» prouveront le trouble de votre amè.
» Vous résisterez quelque temps aux
» pressantes questions qu'on vous
» fera , et vous finirez par déposer ,
» en tremblant , sur le sein maternel ,
» un écrit contenant la révélation
» de l'important mystère que votre
» bouche n'osait proférer. N'oubliez
» pas surtout , d'attester au nom de
» l'honneur , que votre beau-père
» ignore l'amour qu'il vous inspire ; et
» suppliez sa femme d'en écarter de sa
» pensée jusqu'au moindre soupçon.
» Ce trait de délicatesse qu'on ne
» pourra s'empêcher d'apprécier , et
» dont on fera son profit , ne contri-
» buera pas peu , croyez-le bien , à
» vous faire excuser , et peut-être à

» vous faire plaindre : la tendresse
» maternelle en pareil cas, tempère la
» colère conjugale. — Je suivrai ponc-
» tuellement tout ce que vous me
» prescrirez de faire, me répond la
jeune personne ; « mais qu'il faut
» de courage pour tourmenter à ce
» point une mère qu'on adore ! »

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de mademoiselle D***. Avait-elle eu la force de suivre mon conseil ? La tendresse filiale si profondément empreinte dans son ame et si noble et si pure, l'aurait-elle empêchée de porter dans le cœur de sa mère le coup terrible dont elle redoutait l'effet ? Enfin aura-t-elle pu se soustraire aux séductions dont elle était menacée ?... Telles étaient les diverses réflexions qui se présentaient à mon imagination, lorsque la vieille

dame sa parente vint me remettre un billet d'elle conçu en ces termes :

« Ah ! que m'avez-vous conseillé ! J'ai
» porté dans l'ame de ma mère une
» impression qu'elle ne me pardon-
» nera de sa vie. Elle est partie pour
» notre terre, avec celui qui cause
» tous nos malheurs ; et je suis restée
» seule avec l'excellente femme qui
» vous remettra cet écrit. Je suis sur
» ma chaise longue, atteinte d'une
» fièvre ardente, en proie à tous les
» regrets de l'imprudente révélation
» que vous m'avez fait faire. » — Je
» vous accompagne : dis-je à la dame
émissaire de l'intéressante Delphine :
» puisqu'elle m'accuse d'avoir commis
» une imprudence, je dois la réparer. »
J'arrive en effet auprès de la jeune
malade dont je parviens à calmer, la
souffrance ; et à laquelle je prédis le

plein succès de notre entreprise. Je lui demande à cet effet la permission de dicter à sa fidèle compagne le peu de mots suivans , qu'elle adressera par un courrier au comte D*** :

« Delphine est atteinte d'une fièvre
» ardente qui met sa vie en danger :
» veuillez en instruire sa mère avec
» toutes les précautions que vous sug-
» gèrera la prudence. » Dès le lende-
main la comtesse arrive , ainsi que
son mari, qu'elle a grand soin d'écarter du lit de la malade , à laquelle elle prodigue tous les soins de l'amour maternel. Malgré le vif ressentiment que lui faisait éprouver le secret de sa fille , elle ne pouvait s'empêcher de plaindre cette infortunée, et de se reprocher d'avoir troublé la paix d'un cœur si confiant et si tendre ; en un mot elle éprouva tous les tourmens de

la jalousie ; et pour les dissimuler aux yeux de son époux , et surtout pour établir entre sa fille et lui , une espèce de séparation qui pût la rassurer , elle fit accroire au jeune comte que Delphine habituée à posséder tout l'amour de sa mère , ne pouvait se résoudre à le partager avec un autre ; et que c'était là l'unique motif de son indifférence et peut-être même de son aversion pour lui. Celui-ci prenant en effet l'embarras de sa belle-fille et le dérangement de sa santé , pour la vive impression que produisait dans cette jeune tête l'aveu qu'il avait osé lui faire de sa passion criminelle , évitait avec soin le moindre épanchement avec elle , et la plus simple communication ; ce qui tout à la fois ravissait la comtesse et metait l'intéressante Delphine à l'abri de tout danger.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans cette double sécurité ; mais la comtesse ne tarda pas à s'apercevoir que son mari répandu dans le grand monde, s'abandonnait à toute la fougue de son caractère, et n'avait plus pour elle ces égards, ces soins si flatteurs dont il l'avait comblée pour obtenir sa main, ou plutôt pour partager l'opulence dont elle jouissait. L'indifférence conduit bientôt au dégoût, aux funestes réflexions de distance d'âge ; le jeune comte, brillant fashionable et charmant étourdi, se lassa bientôt d'une chaîne que ses vingt-cinq ans lui rendaient chaque jour plus pesante ; et désirant la rompre par des moyens que ne pourraient blâmer l'honneur et la délicatesse, il obtint par ses hautes relations, la mission de secrétaire d'ambassade en Prusse, et

réclama de celle qu'il avait élevée au titre de comtesse, une somme de mille louis pour son installation à la cour de Berlin, où il se proposait de représenter dignement ses nobles ancêtres. La comtesse balança quelque temps à sacrifier de la sorte une partie du revenu de sa fille; mais celle-ci qui désirait ardemment le départ du séducteur dont elle craignait toujours les poursuites, fut la première à déterminer sa mère à ce sacrifice indispensable pour ouvrir une honorable carrière à son époux. Le comte partit donc pour son ambassade, en jetant un dernier regard d'amour sur l'ange qu'il regrettait de n'avoir pu séduire; et s'en consola par l'allégement d'une chaîne ridicule, et surtout par l'espoir de faire en Prusse de brillantes conquêtes.

Delphine vint m'instruire de ces heureux événemens, et se félicita d'avoir eu le courage de suivre le plan dramatique dont elle reconnaissait alors toute l'efficacité. Mais ce mystère la tourmentait; l'idée cruelle de passer aux yeux de sa mère pour sa rivale, devenait pour elle un supplice insupportable. « Celui de la comtesse, lui dis-je, serait plus grand encore , » si vous lui révéliez maintenant à » quel point son mari portait l'audace » et l'oubli de ses devoirs. Elle a bien » assez à souffrir d'une séparation » dont elle ne saurait prévoir le » terme : laissez-la, croyez-moi, tout » ignorer, jusqu'à ce que vous-même » vous contractiez des nœuds qui réuniront, je n'en doute point, toutes » les convenances d'âge, de goût, de » penchans, et surtout d'égalité so-

» ciale. » Quelque temps s'écoula sans que la charmante personne pût rencontrer dans le monde celui qu'avait désiré son cœur et rêvé son imagination. Mais la Providence qui veille sur les âmes nobles et pures, offrit enfin à ses regards un jeune auditeur au conseil-d'état, proche parent d'un ministre, âgé de vingt-neuf ans, et de l'extérieur le plus gracieux. L'aisance de ses manières était embellie d'un ton de modestie qui lui donnait un charme tout particulier. Son élocution était à la fois touchante, persuasive : il s'était déjà signalé dans la carrière qu'il parcourait, et tout semblait annoncer en lui un de ces magistrats destinés à concourir au bonheur et à la gloire de leur patrie. Il avait été de son côté frappé de tous les dons que la nature avait prodigués

à la charmante Delphine ; et son vénérable père , ancien préfet , était venu demander à la comtesse la main de sa fille.

Celle-ci répondit à cette proposition de mariage avec tout l'empressement d'une mère qui désire assurer le bonheur de son enfant , en la guérissant d'une passion qui , par cela même qu'elle était secrète, avait dû pénétrer plus avant dans son cœur... Mais quelle fut sa surprise en voyant Delphine se livrer , avec une joie naïve et franche, à l'idée de s'unir au jeune auditeur ! Quoi ! pas un combat de l'ame , pas un souvenir pour celui qu'elle avait tant aimé ! Comment alier cette étrange insouciance et cette légèreté de caractère avec cette profonde sensibilité qui distinguait cette adorable créature ? D'un autre côté ,

la comtesse était ravie de ce changement inespéré : son mari, d'un jour à l'autre, pouvait revenir de Berlin ; et Delphine mariée , ne la gênerait plus dans ses liens avec son jeune époux. Mais la destinée , qui se joue des projets des mortels, et surtout des passions surannées, en décida tout autrement. Le comte D***, présomptueux, imprudent, osa fixer ses regards sur une jeune dame de la cour de Berlin , qu'il croyait éblouir par cette grace française qui n'a point de rivale, par ce cliquetis de bons mots et de mordantes plaisanteries , qu'on regarde comme des insultes dans une nation étrangère. Le brillant secrétaire d'ambassade fut provoqué en duel , et paya de sa vie ce qu'en France on eût traité de simple étourderie.

On conçoit quel fut le désespoir de sa veuve. Jamais deuil ne fut plus vivement senti. Perdre l'époux le plus brillant, un peu léger peut-être, mais plein d'avenir, et l'unique rejeton d'une illustre famille ! Que de pleurs, que de regrets donnés à sa cendre !... Cependant Delphine ne semblait point partager la profonde douleur de sa mère. « Il est vrai, se disait la comtesse, « qu'unie depuis peu de temps à » l'époux de son choix, son ame est » peu disposée aux atteintes de la » souffrance. Peut-être aussi craint-elle, devant son mari, d'exprimer des regrets qui pourraient éveiller des soupçons sur sa première passion. » Enfin, se trouvant un jour seule avec sa fille et leur vieille parente, elle fit tomber la conversation sur la perte irréparable qu'elle avait

faite, et ne put s'empêcher de témoigner à Delphine toute l'inquiétude que celle-ci lui donnait par la dissimulation de la douleur qu'elle renfermait dans son sein. La jeune dame ne put s'empêcher de rougir et de baisser les yeux. « Eh pourquoi te » contraindre devant moi, pauvre » enfant ? lui dit sa mère ; et qui » t'empêche de joindre tes larmes aux » miennes ? La funeste passion que » t'avait inspirée l'infortuné qui n'est » plus, ne peut être éteinte dans une » ame telle que la tienne ; et cet » amour violent, irrésistible... — Il » n'exista jamais : dit la vieille parente en demandant à Delphine la permission de divulguer son secret. « — Comment ! que voulez-vous » dire ? — Sa prétendue passion pour » son beau-père ne fut qu'une fable

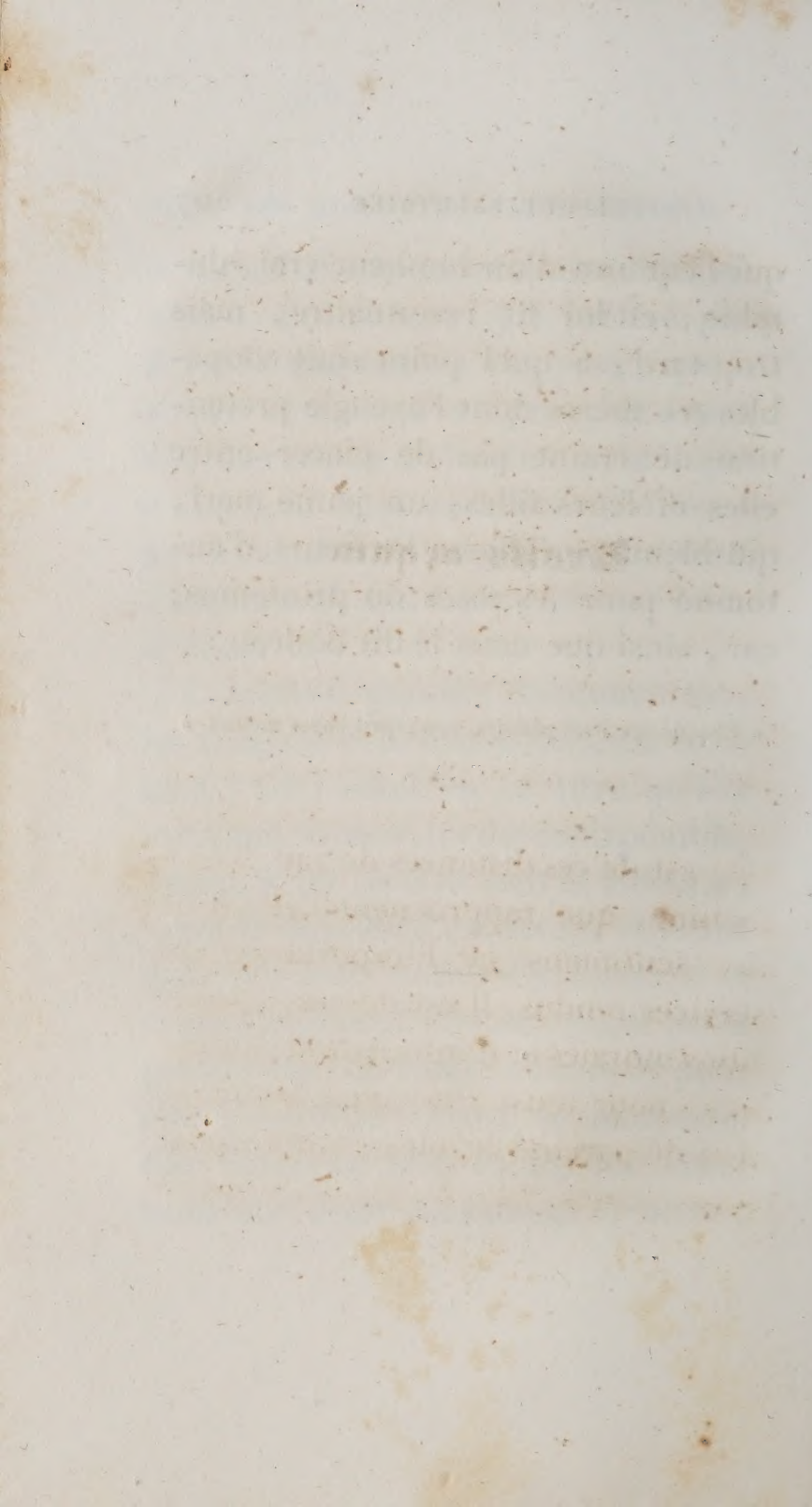
» inventée, afin de se soustraire...
» — Achevez ! — A celle que j'avais
» eu le malheur de lui inspirer: ajoute
Delphine en baissant les yeux; « et
» que je ne vous eusse jamais révélé,
» lée, s'il existait encore. — Quoi !
» cette pâleur sur ton front, cette altération
» sur tes traits... — Étaient
» l'effet d'une frayeur fondée sur les
» dangers que je courais, et que votre
» aveugle confiance rendait plus
» imminens encore... Jugez des combats
» qu'il m'a fallu surmonter pour feindre
» un sentiment criminel qui devait me ravir à
» jamais votre tendresse. Ne pouvant pas me
» séparer de vous, et me trouvant chaque
» jour exposée aux poursuites d'un séducteur
» adroit, expérimenté, je n'ai dû choisir
» d'autre égide que celle de ma mère, en éveillant sa

» surveillance, en excitant sa jalou-
 » sie... En un mot, j'ai préféré pa-
 » raître coupable à vos yeux, quoi-
 » que innocente et pure, et vous
 » armer contre moi-même, plutôt que
 » de vous faire connaître l'affreuse
 » vérité, dont la révélation eût flétri
 » des nœuds qui faisaient votre bon-
 » heur. »

Comment peindre l'étonnement, les remords et la confusion de la comtesse ? Oh ! combien ce titre qu'elle avait ambitionné, lui devenait pénible, puisqu'il lui révélait tout le ridicule, toute la duperie d'un amour suranné qui avait failli coûter l'honneur à sa chère Delphine ! Elle ne cessait de la presser sur son cœur, et sentait pour elle s'accroître encore sa tendresse. Elle réunit en effet toutes ses affections sur cette charmante créature,

qui l'entoura d'un bonheur vrai, durable ; et lui fit reconnaître , mais trop tard , à quel point sont coupables ces mères dont l'aveugle prétention ne craint pas de placer entre elles et leurs filles , un jeune mari , qui bientôt négligera les fleurs d'automne pour les roses du printemps ; car , ainsi que nous le dit Boileau :

« Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs. »



Droits acquis.

Il est de ces distances de rang et de fortune, que rapprochent l'élévation des sentimens et l'importance des services rendus. Il est de ces associations morales et d'intérieur de famille, qui, pour ainsi dire, établissent un lien de parenté le plus légitime et le plus indissoluble. Il faut à ce moyen

qu'une mère tendre et prévoyante soit d'une sévérité scrupuleuse dans le choix qu'elle fait des personnes auxquelles elle confie l'éducation de ses enfans. C'est le plus précieux de ses droits qu'elle leur cède ; et quand ces droits sont exercés de manière à obtenir son approbation , avec tout le dévouement et la délicatesse dignes de sa confiance , dès-lors il se forme une réciprocité d'égards qu'on ne saurait oublier , sans enfreindre les lois sacrées de la reconnaissance.

La comtesse D*** , veuve d'un colonel du génie et d'un grand nom , femme altière , mais d'un mérite distingué , avait trois enfans : le jeune comte Arthur son fils , élève de l'École Polytechnique , et deux filles de sept à huit ans , Estelle et Blanche , dont les qualités du cœur et de l'esprit , se dé-

veloppaient chaque jour et semblaient devoir offrir, avec le charme répandu sur leurs figures, l'assemblage le plus parfait que puisse former la nature. La comtesse avait voulu se charger seule de la première éducation de ses filles, qui toutes les deux répondaient à ses soins par les succès les plus flatteurs. Estelle et Blanche étaient citées dans le faubourg Saint-Germain, comme deux charmans modèles de graces, de naturel et de première instruction. Mais au moment d'atteindre à l'adolescence, il leur fallut un aliment plus nutritif, une substance plus analogue à leur ame qui commençait à remuer, à leur imagination dont l'essor avait besoin d'être dirigé. La comtesse possédait tout ce que peut donner une éducation brillante ; mais lancée jeune encore, dans le grand

monde et dans les cercles de la cour, elle n'avait pu qu'effleurer ce qui compose la véritable instruction : elle resolut donc de donner à ses deux filles une institutrice qui pût achever dignement son ouvrage ; et s'adressa pour faire un bon choix, à une ancienne chanoinesse, qui, ruinée par les troubles politiques, avait fondé dans Paris une maison d'éducation. Cette vénérable dame jouissait à juste titre d'une haute renommée, et réunissait dans son bel établissement les enfans des plus honorables familles de la capitale. La comtesse fut d'abord tentée de lui confier Estelle et Blanche, alors âgées de dix à douz ans ; mais se séparer de ses filles, c'était renoncer au bonheur de sa vie, à sa plus chère consolation. Les voir chaque jour, recevoir leurs douces ca-

resses, et jouir des progrès qu'elles feraient sous ses yeux, c'était une jouissance, un besoin auquel cette excellente mère ne pouvait renoncer.

Elle pria donc l'ex-chanoinesse de choisir parmi ses élèves, celle qui, par ses mœurs, son caractère, ses talens et son instruction, pourrait achever l'éducation des deux jeunes personnes qui lui seraient confiées.

« Surtout, lui dit la comtesse, je
» voudrais pouvoir réparer dans l'ins-
» titutrice de mes filles, les torts de
» la fortune ; et d'avance je promets
» de lui assurer une pension de quinze
» cents francs, dès qu'elle aura ter-
» miné son honorable mission. Quoi-
» que d'une haute naissance, je ne
» suis point de ces femmes qu'aveugle
» le préjugé, jusqu'à leur faire voir
» dans une institutrice, une personne

» salariée avec laquelle on croit être
 » quitte, sitôt qu'on lui a remis le
 » prix de ses honorables fonctions :
 » celle qui dirigera mes enfans, sera
 » ma première amie ; elle recevra dans
 » mon hôtel et les égards et les soins
 » qu'y recevrait une personne de mon
 » sang : ce sera entre elle et moi une
 » association morale , un échange
 » d'attachement et de considération
 » qui ne s'éteindront qu'avec la vie.
 » J'eus toujours pour principe cette
 » belle pensée d'une des plus ai-
 » mables princesses de la cour de
 » Louis XIV : « La naissance fait
 » moins d'honneur qu'elle n'en or-
 » donne. »

Ces aveux , dignes d'une femme
 aussi distinguée que la comtesse D***,
 firent envier, par les nombreuses élè-
 ves de la chanoinesse, le choix qu'elle

ferait : il se fixa sur une des sous-maîtresses de la maison d'éducation , sur Élisabeth Melcour , orpheline âgée de vingt ans , fille d'un officier du génie , mort au champ d'honneur. Elle réunissait tout ce qui commande le plus vif intérêt et la plus haute considération : une figure expressive , un maintien noble et décent , un regard qui pénètre et commande la confiance ; et surtout un son de voix fidèle interprète de la plus belle âme. A ces dons heureux de la nature , mademoiselle Melcour joignait une instruction profonde , des talens variés , une grace admirable , et cette dignité de personne qui charme et impose tout à la fois. Aussi , dès que la comtesse put la voir et l'entendre , elle trouva ce que son cœur désirait , ce qu'avait rêvé sa tendresse maternelle ; et quoi-

que Élisabeth Melcour fût peut-être bien jeune encore pour guider sur la scène du monde les élèves qui lui seraient confiées, son maintien, son langage, ses manières, tout en elle attirait la confiance. La comtesse avoua même qu'elle préférait pour ses filles une institutrice dont l'âge la rapprochât d'elles, et lui donnât plus de droits à pénétrer au fond des jeunes cœurs qu'elle devait former.

Ce qui confirma surtout l'excellente mère dans le choix qu'elle faisait de mademoiselle Melcour, ce fut de l'entendre répondre aux propositions d'honoraires qu'on lui fit, que jamais elle n'avait pu comprendre qu'on mît tel ou tel prix aux soins qu'exige une éducation; qu'elle ne voulait astreindre la mère de ses élèves, qu'à ce qu'elle jugerait elle-même devoir être

la récompense de ses succès ; et qu'elle plaçait moins cette récompense dans la rétribution de quelques pièces d'or, que dans l'estime et l'attachement de la dame distinguée qui daignait l'associer au bonheur de sa vie.

Voilà donc Élisabeth Melcour installée dans l'hôtel de la comtesse, qui chaque jour se félicitait de l'y avoir introduite. Ses deux filles faisaient de rapides progrès, sans éprouver la moindre gêne, la moindre contrainte. Leur institutrice semblait être une amie, une camarade qui étudiait avec elles, et cherchait le sentier qui conduit au vrai bonheur. Ce sentier était, par la charmante Élisabeth, si constamment jonché de fleurs, que ses deux élèves ne s'apercevaient pas des aspérités qu'elles franchissaient ; et, pour ainsi dire, arrivaient sans y songer, à

un degré de perfection dont on les félicitait dans leur famille, ainsi que dans les cercles choisis où leur mère les présentait. Les éloges alors retombaient sur mademoiselle Melcour, qui les rejetait avec une ingénieuse modestie, sur les rares dispositions d'Estelle et de Blanche; et par là, se ménageait encore plus de droits à leur attachement, à leur émulation.

Le jeune comte Arthur venait tous les jeudis chez sa mère : le congé de l'École Polytechnique, dont il était un des élèves les plus distingués, ce congé si précieux, il l'employait au bonheur de se retrouver au foyer maternel. Arthur avait alors dix-neuf ans, et se destinait au génie militaire où son aïeul avait acquis une haute célébrité. Il se délassait des études sévères qu'exigeait la carrière qu'il commen-

çait, par la culture des beaux-arts : la peinture avait pour lui l'attrait le plus séduisant ; et lorsqu'il venait chez sa mère, on le voyait employer tout son temps à dessiner d'après la bosse, ou bien à copier à l'aquarelle des dessins de nos grands maîtres. Élisabeth Melcour excellait en ce genre : élève de *Johannot*, elle y avait acquis un degré de perfection qui pouvait devenir pour elle une utile ressource. Ce talent ravissant, elle le communiquait à ses élèves ; et souvent leur appartement, où tous les jeudis se rendait Arthur, devenait un atelier de peinture, d'où sortaient les plus charmantes productions qui décoraient le grand salon.

La comtesse présidait ordinairement à ces réunions fraternelles ; elle crut s'apercevoir que son fils attachait ses regards sur Élisabeth qu'il avouait tout

haut, et avec cet élan d'une intime conviction, être bien supérieure à lui dans l'art qu'ils cultivaient. Mademoiselle Melcour répondait à ces aveux si flatteurs, avec le calme et la modestie qui la caractérisaient, et ne paraissait pas même avoir le moindre soupçon qu'Arthur pût la remarquer. C'était à ses yeux un jeune élève dont les facultés morales se développaient encore, et qui ne pouvait avoir une idée fixe, un sentiment arrêté. Elle avait pour le jeune comte, ce simple intérêt que devait lui inspirer le frère chéri de ses élèves : sans cesse elle lui montrait cette franchise de cœur et cette gaiété naïve d'une âme libre et sans nulle prétention. Elle était la première à rire des fautes qu'il commettait en peinture ; et prouvait, par cela même, à la comtesse, qu'elle

n'avait aucune prédilection pour lui. En effet, comme le dit une des femmes les plus spirituelles de notre époque : « L'amour-propre est causeur, le véritable amour est discret. »

Bientôt Arthur ayant terminé ses études à l'École Polytechnique, fut inscrit parmi les aspirans du génie, et reçut l'ordre de se rendre à Metz pour en suivre les travaux. Malgré son caractère trèsprononcé, il ne put se séparer de sa famille, sans une émotion vive et profonde. C'était la première fois qu'il s'éloignait de sa mère et de ses sœurs : la maison paternelle avait toujours eu pour lui ce charme irrésistible, cette attraction filiale dont il ne se privait pas sans regret. Cette privation toutefois parut avoir aux yeux de la comtesse, une cause secrète; et lorsqu'il fit ses adieux à ma-

demoiselle Melcour, sa voix parut altérée : une rougeur subite colora son visage, au moment où il déposa sur la main de l'institutrice de ses sœurs un baiser respectueux : en les recommandant à ses bontés, il pâlit et balbutia comme s'il n'eût pu réprimer un grand battement de cœur. Heureusement la comtesse fut la seule qui s'en aperçut. Elle étudia de nouveau l'innocente et pure Élisabeth, dont la sérénité, l'aimable enjouement et ces épanchemens d'une âme indépendante, prouvèrent plus que jamais à la clairvoyante mère que cette adorable créature ignorait entièrement l'impression qu'elle avait faite sur son fils ; et d'ailleurs elle reconnaissait dans Élisabeth trop de bon sens et trop d'esprit des convenances, pour que jamais elle essayât de franchir la distance

qui la séparait du jeune comte.

Celui-ci poursuivit donc à Metz sa noble carrière, et ne tarda pas à s'y faire distinguer. Dans toutes ses lettres, soit à sa mère, soit à ses sœurs, il ne manquait jamais d'ajouter un respectueux souvenir pour mademoiselle Melcour, et de regretter l'heureuse époque où ils dessinaient et peignaient ensemble à l'aquarelle, genre dans lequel il avait fait, sous ses auspices et par ses conseils, de rapides progrès. Élisabeth répondait à ces hommages comme aux gracieux éloges qu'on reçoit dans la société ; et semblait redoubler d'efforts pour conduire ses deux élèves à toute la perfection dont elles étaient capables. Estelle avait alors quinze ans et Blanche venait d'en compter seize. Leur digne institutrice s'était encore plus occupée à développer chez elles toutes

les qualités du cœur, qu'à orner leur mémoire. Elle avait pour principe que les charmes de la figure ne sont rien, sans l'expression du sentiment ; et que si la nature donne des traits, l'ame seule fait la physionomie. Partout en effet où la comtesse présentait ses deux filles , on ne savait ce qu'on devait admirer le plus en elles , ou cet extérieur gracieux , ravissant qui plaît et séduit, ou les divers talens qui donnent tant d'éclat dans un cercle, ou cette conversation brillante , animée qu'embellissait la plus admirable modestie. L'orgueil de la comtesse et son amour maternel éprouvaient à chaque instant les plus vives jouissances , et dans son ivresse elle se faisait un devoir de reporter les éloges unanimes que recueillaient Estelle et Blanche , sur celle qui, chaque jour, les dotait

des trésors de son esprit et de son cœur. Il serait difficile aussi d'exprimer le tendre attachement et la touchante considération que portaient à mademoiselle Melcour ses deux élèves. Agée seulement de huit à dix ans plus qu'elles, Élisabeth, par de simples épanchemens, avait pénétré jusqu'au fond de ces jeunes cœurs, bien plus aisément que n'eût pu le faire une institutrice d'un âge avancé : la jeunesse aime la jeunesse, et s'abandonne alors avec une confiance sans réserve, à toutes les impressions qu'on lui fait éprouver. Mademoiselle Melcour était à la fois la plus intime amie et l'institutrice adorée de Blanche et d'Estelle. Toutes les deux la regardaient comme leur sœur aînée ; et la comtesse elle-même avouait qu'elle avait acquis auprès d'elle un droit de parenté, tant

par son dévouement et sa tendresse pour ses filles , que par cette affinité secrète et pour ainsi dire irrésistible qui , chaque jour , s'établissait entre elle et sa famille. Tant il est vrai qu'il est de ces momens où la gratitude l'emporte sur les préjugés , et fait oublier les distances.

Le comte Arthur , alors âgé de vingt-six ans , venait régulièrement passer tous ses semestres auprès de sa mère ; et , sans jamais rien révéler , soit par ses actions , soit par ses paroles , qui pût faire soupçonner le secret amour dont il était occupé , il se bornait à parler du mérite éminent de mademoiselle Melcour , avec cette dignité d'un homme réfléchi , d'un frère reconnaissant. Toutefois on remarquait sur sa figure martiale , un mouvement de joie et d'espérance , lorsque

sa mère disait, dans l'effusion de sa gratitude, qu'Élisa Melcour était devenue sa troisième fille. Ce mouvement imprévu du lieutenant de génie, bien qu'il sût le réprimer à l'instant même, n'échappait point à la comtesse, qui crut devoir enfin mettre un terme à ses soupçons et peut-être à ses craintes, en prenant le parti que lui conseillaient à la fois et la prudence et son orgueil.

Un matin, à l'issue d'un déjeuner de famille, où la plus douce et la plus noble familiarité s'était épanchée de part et d'autre, la comtesse, avec un embarras dont elle ne pouvait se défendre, mais en même temps avec ce ton caractérisé d'une mère de famille, annonce à mademoiselle Melcour, que l'éducation de Blanche et d'Estelle étant terminée au gré et même au-delà

de ses désirs , elle la pria d'accepter la pension de quinze cents francs qu'elle avait promise ; et lui en offrant le titre notarié , elle ajouta :
« Cette somme, je le conçois , ne
» pourrait que suffire à vos premiers
» besoins ; mais jeune comme vous
» l'êtes , connue des plus honorables
» familles du faubourg Saint-Ger-
» main , vous pourrez aisément par-
» venir... et nous vous seconderons
» tous, ma chère, à trouver une mai-
» son respectable... — Une maison ,
» ma mère ! s'écrie Arthur d'une voix
expressive , et avec des yeux étincelans ; « elle est toute trouvée : c'est la
» nôtre... Si mademoiselle me croit
» digne d'elle , je l'épouse. » La comtesse pâlit , et ses lèvres frémissantes ne pouvaient articuler aucune parole ; Estelle et Blanche , les regards atta-

chés sur leur institutrice , semblaient, par un silence expressif, confirmer le choix de leur frère : mademoiselle Melcour, plus pâle encore que la comtesse , et réprimant, non sans effort , et sa surprise et le trouble de son ame, reste les yeux baissés , ne respirant qu'à peine ; et attend avec un calme apparent l'arrêt de sa destinée qu'allait prononcer la mère d'Arthur. « Une » pareille déclaration , mon fils, lui dit-elle en observant celle qui en était l'objet , « est trop brusque, trop » imprévue, pour que je puisse en ce » moment l'approuver... ou la blâmer... J'ose espérer toutefois que » vous n'oublierez pas ce que vous » prescrit votre naissance. — Assurer » mon bonheur et honorer la vertu » la plus vraie, le mérite le plus rare, répond Arthur avec une mâle assu-

rance, « n'ont rien, je pense, qui
 » puisse troubler la cendre de mes
 » ancêtres. — Rassurez-vous, ma-
 » dame, dit à son tour Élisabeth, repre-
 » nant l'attitude la plus digne, et du
 » ton le plus imposant ; « rassurez-vous,
 » madame la comtesse !... je n'épou-
 » serai jamais le comte Arthur, sans
 » que sa mère elle-même ne vienne
 » m'en prier. » Elle lui remet aussitôt
 l'acte de la pension de quinze cents
 francs, et sort après avoir embrassé
 ses deux élèves, en ajoutant : « J'es-
 » père au moins conserver une place
 » dans votre souvenir. »

Les deux charmantes sœurs essayè-
 rent de retenir leur institutrice ; un
 coup-d'œil impératif de la comtesse
 réprima l'élan de la reconnaissance.
 Arthur voulut de même suivre Élisabeth
 Melcour et la ramener au sein de sa

famille ; mais celle-ci trouvant des forces inconnues dans l'humiliation qu'elle venait d'éprouver, avait déjà disparu de l'hôtel ; et gagnant la première voiture de place qui s'offrit à sa vue, elle se rendit auprès de l'ancienne chanoinesse, devenue sa mère adoptive.

La comtesse avait fait éloigner Estelle et Blanche, afin de s'épancher avec son fils, et de lui rappeler tout ce que pouvaient lui inspirer les préjugés de la naissance : elle trouva dans Arthur une résolution si réfléchie, un caractère si prononcé, qu'elle désespéra de le ramener à ce qu'elle appelait les devoirs sacrés de l'honneur.

« Le premier de tous, lui répondait le comte, c'est d'obéir au sentiment » le plus pur, le plus irrésistible. Les » affections de l'ame sont une éma-

» nation céleste au-dessus de nos for-
» ces , de notre volonté. Encore ado-
» lescent , j'éprouvai pour Élisabeth Mel-
» cour cette vive impression qui
» s'accroît chaque jour par la décou-
» verte d'une nouvelle qualité de ce
» qu'on aime : à l'École Polytech-
» nique, à celle de Metz et dans mes
» différentes garnisons , son image
» adorée me suivait sans cesse , me
» guidait dans ma conduite et m'ins-
» pirait le noble désir d'être digne
» d'elle. Je lui dois mon avancement
» dans les armes, la pureté de mes
» mœurs, cette haute dignité d'homme
» heureux et fier du choix qu'il a fait;
» je lui dois enfin cette juste appré-
» ciation du vrai mérite partout où il
» se trouve, et cette élévation de pen-
» sées qui plane sur de vieux préju-
» gés dont la raison depuis long-

» temps a fait justice. — Prenez-y
» garde , mon fils ; ce que vous nom-
» mez de vieux préjugés , n'est que la
» conservation des droits que vous
» ont transmis nos ancêtres. On ne
» peut s'en déshériter , sans outrager
» leur mémoire , sans encourir le
» blâme de l'opinion publique. —
» L'opinion publique , ma mère , est
» souvent un grand despote qu'il faut
» avoir le courage de braver. — Qui
» la brave , tôt ou tard s'en repent.
» — Jamais quand c'est pour obéir
» au cri de sa conscience , à la voix
» impérieuse de l'honneur. — Je ne
» saurais consentir à ce que vous don-
» niez votre nom à une fille obscure.
» — Son père est mort au champ
» d'honneur , officier dans l'artillerie
» de la garde. — Ce n'était qu'un of-
» ficier de fortune. — Ses cicatrices

» l'avaient ennobli : sa mort glorieuse
» l'immortalise. — Propos de garni-
» son que tout cela. — Dites plutôt
» une vérité tracée avec du sang au
» temple de mémoire. — Votre réso-
» lution, mon fils, est donc irrévo-
» cable ? — Sans doute, puisque ma
» mère que j'adore, ne saurait m'en
» faire changer. — Arthur, vous n'ob-
» tiendrez jamais mon aveu. — C'est
» prononcer le malheur de ma vie,
» puisque Éliisa vous a dit qu'elle ne
» m'épouserait jamais sans votre ap-
» probation. — Eh bien, vous me
» ferez des sommations respectueuses.
» — Le pouvoir de la loi serait-il
» donc plus fort que celui de la na-
» ture ? — Je veux qu'on sache dans
» le monde que vous m'avez forcée à
» subir votre mésalliance. — Vous ne
» la subirez point : j'y renonce et je

» pars. — Où prétendez-vous aller ?
» — Où ma fatale destinée me con-
» duira. — Vous pourriez vous ex-
» patrier ! — Je n'ai plus de mère ;
» je n'ai plus de patrie. — Mon fils
» m'abandonnerait ! — C'est vous
» qui m'exilez. — Arthur ! — Adieu !
» vous ne me reverrez jamais. »

Il sort à ces mots , la tête égarée et ne pouvant retenir les larmes qui tombent sur ses moustaches. Mais en traversant les appartemens , il est enlacé dans les bras de ses sœurs , qui l'arrêtent , le calment par leurs tendres caresses , et le font consentir à retourner auprès de leur mère , dont les gémissemens se font entendre. Ils la trouvent en effet assise sur un sofa , les yeux fixes , la poitrine gonflée , pâle , immobile , et prononçant ces mots d'une voix déchirante : « L'hé-

» ritier d'un grand nom... à qui j'é-
» tais heureuse et fière d'avoir donné
» le jour... mon plus noble espoir ,
» ma plus douce consolation... je
» perds tout à la fois... — Non, vous
» n'avez pas tout perdu, dit Arthur
en tombant à ses pieds : « je ne puis
» résister à ce cri maternel ; non , je
» ne fuirai point la source de mon être ;
» je reste auprès de vous... mais, par
» pitié , ne prononcez jamais devant
» moi le nom d'Elisa Melcour ! C'est
» bien assez que je le porte gravé dans
» mon cœur en traits de flamme, jus-
» qu'à ce qu'il ait cessé de battre...
» Et puisqu'il faut une nouvelle vic-
» time à ces préjugés dont vous êtes
» l'esclave, je me résigne ; je renonce
» à mon avenir de bonheur et de pa-
» ternité : je me voue pour jamais au
» célibat. »

La comtesse , heureuse de ce premier triomphe , relève son fils , qu'elle presse avec ivresse sur son sein ; et conçoit dès-lors le doux espoir de ramener entièrement le comte à ce qu'elle croit être le devoir d'un gentilhomme. « Bientôt , se dit-elle , Arthur doit retourner à sa garnison : » éloigné de l'objet de son amour , et » doté par le sort de tout ce qui donne » le droit de plaire , il fera de nouvelles conquêtes , auprès desquelles » il oubliera facilement cette effervescence de jeunesse , ce délire d'un » premier penchant , que le temps et » la réflexion parviendront à calmer. »

J'avais l'honneur de connaître l'exchanoinesse chez laquelle Élisabeth Melcour s'était réfugiée ; et je fus , par cette honorable dame , instruit de tout ce qui s'était passé. On conçoit

aisément que ce récit fidèle m'inspira le plus vif intérêt, en même temps que la plus haute considération pour cette jeune institutrice, dont la figure expressive me paraissait être en parfaite harmonie avec la dignité d'ame et la force de caractère. Toutefois je remarquais sur ses traits l'empreinte d'une secrète mélancolie qu'elle savait dissimuler avec la candeur la plus ravissante. Elle avait reçu plusieurs lettres d'Arthur, sans jamais y répondre; et malgré toutes les instances qu'il avait pu faire pour obtenir d'elle une entrevue avant son départ, elle s'y refusa constamment. Je devinai sans peine les combats qu'elle devait éprouver; et la stoïque fermeté de sa conduite, sa noble persistance dans une résolution qui lui imposait le plus grand sacrifice, m'inspirèrent le

dessein de la servir à son insu , en cherchant une occasion favorable qui pût me mettre en relation avec la comtesse D***, que je savais être très répandue dans les réunions si recherchées du faubourg Saint-Germain. Le hasard me servit au gré de mes vœux. On jouait tous les jeudis la comédie chez la vicomtesse de ***, femme aussi remarquable par le charme de son esprit que par la grace de ses manières. On avait annoncé chez elle un spectacle composé de *Nanine*, comédie en trois actes de Voltaire , précédée d'un vaudeville ayant pour titre *Haine aux Femmes* , dont je suis l'auteur. A ce titre , j'avais été invité par la vicomtesse à cette brillante soirée ; et je m'arrangeai de manière à me trouver placé tout près de la comtesse, qui , pendant la première pièce, ne cessa

de m'adresser les plus honorables félicitations. Le personnage du colonel fuyant les femmes, enseveli dans une solitude profonde, lui rappelait, disait-elle, son fils qu'on surnommait l'Ours à son régiment, parce qu'il semblait fuir toutes les réunions où paraissaient des dames. « C'est qu'il aura peut-être été trompé par elles : dis-je à mon tour ; ou bien contrarié dans son » choix. C'est un mal dont on guérit » difficilement. — Raison de plus, ajoute fièrement la comtesse, pour ne » s'attacher qu'à la personne digne » de s'associer à nos destinées. — Sans » doute ; mais par malheur on sent » avant de réfléchir.... — Et l'on paie » cher une pareille imprudence. — » Tout s'achète dans le monde, madame la comtesse, jusqu'aux prérogatives de la naissance. » Elle me

toise à ces mots , de la tête aux pieds ; et ne me répond que par un sourire ironique , qui semble mesurer entre nous les distances. On joue *Nanine* ; et ce triomphe de l'amour sur les préjugés , me donnait beau jeu dans les divers assauts que je comptais livrer à mon redoutable adversaire. » Il faut » convenir , me dit la comtesse , que » ce Voltaire est d'une audacieuse » immoralité. — Il est vrai qu'il prend » la nature sur le fait , et qu'il paie » le bonheur au comptant. — Oh ! j'étais » bien sûre de trouver en vous un de » ses ardents prosélytes. — J'aime , » j'en fais l'aveu , tout ce qui remue » le cœur et parle à la raison. — Jargon de nos philosophes du jour : » permettez-moi de vous le dire. Est-ce » donc parler à la raison que de » légitimer le mariage d'un homme

» de qualité avec une fille du peuple ?
 » — Qu'entendez-vous par peuple ,
 » madame la comtesse ? — Cette nom-
 » breuse population qui vit de son
 » travail. — Mais chacun travaille
 » dans la société, depuis le monarque
 » sur son trône, jusqu'à l'artisan dans
 » son humble atelier. — Vous avouerez,
 » j'espère, que l'homme de qualité se
 » borne aux occupations qui convien-
 » nent à son rang, et font respecter ses
 » droits. — Avouez à votre tour, qu'il
 » en est de cruels qui vont jusqu'à mé-
 » connaître ceux de la reconnaissance.
 » — Que voulez-vous dire ? — Il est une
 » moderne Nanine dont je voudrais,
 » au prix de mon sang, faire cesser
 » la souffrance. — Seriez-vous donc
 » son émissaire ? — C'est à son insu,
 » madame, que je m'établis ici son
 » défenseur... Mais ce n'est ni le lieu

» ni le moment de plaider une cause
» aussi importante ; daignez m'accor-
» der l'honneur de me présenter chez
» vous. — Demain dans toute la ma-
» tinée : à l'heure qu'il vous plaira.
» Mais n'espérez pas me convaincre ;
» jamais je ne transige avec l'hon-
» neur. — C'est lui seul, madame,
» qui me fait jeter devant vous le
» gage du combat. — Je l'accepte
» avec empressement, et vous attends :
» à demain donc ! — A demain ! »

Je me rendis à l'hôtel de la com-
tesse, que je trouvai seule au fond d'un
riche boudoir ; son œil étincelant et
sa figure animée annonçaient que le
combat serait opiniâtre et décisif. Je
disposai donc mes batteries de ma-
nière à faire un feu soutenu qui pût
me valoir la victoire ; je résolus, sans
balancer, d'attaquer l'ennemi de front.

« Avant tout, madame, lui dis-je, en
l'étudiant, « veuillez me répondre
» avec la noble franchise qui vous dis-
» tingue : aviez-vous remarqué la vive
» impression que faisait Élisabeth Melcour,
» sur votre fils encore adolescent ? —
» Rien peut-il échapper aux yeux clair-
» voyans d'une mère ? — Quel était
» donc votre dessein en conservant
» dans votre hôtel, au sein de votre
» famille, cette adorable créature ? —
» Celui de seconder les progrès que
» faisaient mes deux filles sous sa di-
» rection. — Allons, madame, épan-
» chez ici votre cœur tout entier :
» avouez que l'amour du jeune Arthur,
» pour cette femme angélique, vous
» offrait l'assurance de le sauver des
» dangers où nous entraînent souvent
» nos premières passions. Avouez que
» vous trouviez dans l'élévation des

» sentimens d'Élisa, cette sécurité de
» mœurs si précieuse et si rare, cet
» empire irrésistible de la vertu qui ne
» permet pas qu'on se dégrade; avouez
» enfin que vous approuviez l'inclina-
» tion naissante de votre fils; et que le
» profit que vous en retiriez, vous ren-
» dait alors moins scrupuleuse sur les
» distances que maintenant vous pré-
» tendez établir. — De pareilles dis-
» tances, monsieur, ne sauraient
» être rapprochées; et les défendre
» est un devoir sacré que m'impose
» ma naissance.—Un devoir! ah dites
» la plus injuste tyrannie. Eh quoi!
» une jeune orpheline douée de tout
» ce qui fait estimer et chérir, vous
» est confiée par sa mère adoptive
» pour élever vos enfans; vous l'ac-
» cueillez comme une seconde vous-
» même; vous l'impatronisez dans vos

» habitudes de foyer, dans vos secrets
» de famille ; vous lui reportez les
» éloges que vos filles recueillent par-
» tout où vous les présentez ; vous lui
» donnez la réputation d'une femme
» accomplie, et par cela même vous
» augmentez l'amour du jeune Arthur ;
» enfin, dans les épanchemens de vo-
» tre gratitude, vous lui décernez
» l'honorable surnom de votre fille
» aînée ; et lorsque le comte, enivré
» de cette espèce d'adoption, certain
» de votre consentement tacite, vous
» déclare qu'il l'a choisie pour épou-
» se, vous élevez entre eux la barrière
» des préjugés : vous faites payer à
» l'un son titre du bonheur de sa vie ;
» et vous croyez vous acquitter envers
» l'autre avec de l'or qu'elle refuse.
» — Ce refus d'Élisa Melcour m'a
» blessée : je ne puis le dissimuler. —

» C'est qu'il a contraint votre fierté,
» madame, à rester sa débitrice. —
» Monsieur.... — Pardon ! mon zèle
» m'emporte malgré moi... celle que je
» défends est si haut dans ma pensée !
» Je ne récapitulerai point ici ses ad-
» mirables qualités : qui les connaît
» mieux que vous ? Mais vous ignorez
» ce qui chez elle est le plus sublime
» effort de la vertu : sachez donc
» qu'elle aime en secret votre fils ;
» qu'elle n'a jamais aimé, qu'elle n'ai-
» mera jamais que lui... Eh bien, cet
» amour si légitime, cet amour, le
» charme de sa vie et son unique bien,
» elle n'a pas cessé de le combattre ;
» elle a refusé toute communication
» avec le comte ; jamais elle ne parle
» de lui qu'avec une indifférence étu-
» diée, pour éloigner jusqu'au moindre
» soupçon du secret de son cœur :

» elle renferme, en un mot, dans son
 » sein le trait qui le déchire, sans
 » laisser paraître la moindre souffran-
 » ce, sans laisser échapper le moindre
 » murmure. Privée de voir ses deux
 » charmantes élèves, elle ne s'en
 » venge qu'en faisant des vœux pour
 » leur bonheur..... Enfin, madame,
 » elle a porté l'héroïsme jusqu'à vous
 » rassurer vous-même en vous affir-
 » mant qu'elle n'épouserait jamais
 » votrefilssansvotreconsentement....
 » —Eh ! puis-je le donner, quand j'en-
 » tends mes ancêtres me crier du
 » fond de leur tombe : « Soutiens
 » l'honneur de notre race ! » —Eh bien,
 » madame, que ne leur répondez-
 » vous : « Mon fils est l'unique reje-
 » ton de cette race illustre ; elle s'é-
 » teindra bientôt, si je le condamne
 » au célibat. » — Cette pensée, je ne

» puis le dissimuler, fait le tourment
» de ma vie. — Et vous pouvez lui
» résister ! vous pouvez sacrifier à
» une vaine fumée l'inexprimable bon-
» heur de vous voir renaître dans vos
» petits enfans , de bercer sur vos
» bras le fils de votre fils !... Encore
» dans la force de l'âge, vous vous lais-
» sez éblouir par cet enivrant prestige
» d'un grand nom ; mais sitôt que les
» années qui s'accumulent si rapide-
» ment, auront détruit ces brillantes
» illusions ; lorsque la vieillesse vous
» fera sentir le besoin d'être entou-
» rée de votre famille , le comte alors
» se trouvera seul auprès de vous ; il
» aura le droit de vous dire : « Vous
» m'avez condamné au néant , ma
» mère ; il faut le partager »..... Vous
» changez de couleur, madame :....
» Ah ! j'ai donc raison de dire que la

» nature est plus puissante que les
» préjugés. — Ah ! pourquoi , me
répond la comtesse en tressaillant
malgré elle ; « pourquoi Élisabeth Mel-
» cour n'est-elle pas fille de qualité ?
» — Mais comme vous, elle est la
» fille d'un brave qui mourut au
» champ d'honneur, couvert de cic-
» trices. Le capitaine Melcour fut tué,
» m'a-t-on dit, à la bataille d'Eylau,
» presque au même instant où tomba
» le colonel votre époux : qui vous dit
» que leur sang ne s'est pas uni, con-
» fondu pour le salut de la patrie ?
» qui vous dit que Melcour n'a pas
» perdu la vie, en voulant sauver
» celle de son chef ? Ainsi donc lors-
» que l'honneur et le plus noble tré-
» pas les a nommés frères d'armes ;
» lorsque leurs ossemens enlacés par
» le laurier de la victoire, reposent

» sous cette masse de terre où tous
» les rangs, tous les titres disparaissent, leurs enfans qui s'aiment, seront séparés, la chaîne qui devait embellir leurs destinées, sera brisée... et tout cela pour quelques parchemins ! — Monsieur, si vous étiez gentilhomme, vous ne me tiendriez pas un pareil langage. — Je ne suis, en effet, madame, qu'un simple interprète de la nature... Si quelques-unes de mes atteintes ont pu vous blesser, j'ose en implorer le pardon : ne les attribuez, de grace, qu'au devoir que je me suis imposé de défendre toute jeune fille qui, comme Élisabeth Melcour, est à la fois le modèle et l'honneur de son sexe... Je vous le dis encore, c'est à son insu que je me suis fait son chevalier ; mon âge et mon dé-

» vouement à la cause des femmes ,
 » vous feront , j'ose le croire , excu-
 » ser ma témérité. Vous vous direz
 » sans doute : « C'est un vieux plé-
 » béien qui met au premier rang le
 » vrai mérite... » mais peut-être ajou-
 » terez-vous tout bas : « C'est un
 » scrutateur du cœur humain ; il a
 » fait vibrer le mien du tressaillement
 » maternel. »

Ici se termina le combat : je battis
 en retraite , laissant l'ennemi en proie
 à ses propres réflexions ; et j'allai le
 jour même instruire la vénérable cha-
 noinesse de tout ce qui s'était passé ,
 lui recommandant de ne rien révéler
 à sa fille adoptive , qui me parut plus
 intéressante et plus résignée que ja-
 mais. Il se passa quelque temps sans
 que j'entendisse parler de la comtesse.
 J'appris toutefois qu'elle avait fait

conduire ses deux filles par une dame de confiance , auprès de leur institutrice , pour lui rendre les devoirs que prescrivait la bienséance. L'heureuse Élixa ne savait à quoi devoir attribuer cette déférence inattendue. Elle épancha son ame avec Estelle et Blanche , sans proférer un seul mot qui eût rapport au comte Arthur ; et les deux charmantes créatures , imitant la délicatesse et la discrétion de celle dont elles étaient habituées à suivre les leçons , ne s'occupèrent qu'à lui prouver leur attachement et les regrets qu'elles éprouvaient d'en être séparées. Cette mutuelle discrétion dont la comtesse fut instruite , lui fit éprouver un nouveau degré d'estime pour mademoiselle Melcour , et peut-être renouvela les secrets combats dont elle était agitée.

Son fils vint passer auprès d'elle une partie de son nouveau semestre. Il lui parut plus sombre et plus souffrant que jamais. Dès que la comtesse, pour le distraire et l'éprouver, lui parlait de telle ou telle jeune demoiselle dont la naissance et la fortune pouvaient offrir une alliance honorable, l'officier du génie s'éloignait d'elle, en lui disant : « Ah ! du moins, » laissez-moi souffrir en silence ! » Dans les cercles qu'ils fréquentaient, la comtesse vantait-elle la beauté, la grace et les qualités d'une personne recherchée par les plus riches partis de la noblesse, Arthur ne répondait que par ces mots : « J'en connais une » bien plus noble encore. » Enfin, toutes les occasions que pouvait saisir le comte d'exprimer son constant amour, il le faisait avec cette expres-

sion pénétrante qui prouvait à sa mère qu'il ne changerait jamais.

Tant d'amour et de résignation firent naître à la comtesse une pensée qui vint achever de jeter dans son ame le trouble et le tourment. Elle s'imagina que son fils attendrait sa mort pour s'unir à celle qu'il aimait. « Ainsi » donc , se disait cette femme altière et despote , « on compte les jours et » les heures que j'existe ; ma vie est » un fardeau pour celui qui tient de » moi la sienne... Ah ! cette idée est » un supplice insupportable. Le vieux » conteur des femmes avait bien raison de dire qu'il faut souvent payer » cher les prérogatives de la naissance... Que résoudre et que faire? »

Un matin que j'étais occupé dans mon cabinet à écrire les premières anecdotes de ce recueil , paraît tout-

à-coup à mes regards , et sans se faire annoncer, la comtesse D***. L'altération de ses traits et la vivacité de ses mouvemens annonçaient qu'elle souffrait en secret , et que sa démarche auprès de moi n'avait pour motif qu'une importante résolution. « Ma » présence ici doit vous surprendre , » monsieur : » me dit-elle en m'abordant. — « Du tout , madame : je vous » attendais. — Comment ? — Je con- » nais trop bien le pouvoir de l'amour » maternel. — Je lui cède, monsieur, » et viens m'épancher avec vous... La » passion de mon fils pour Élis Mel- » cour est plus forte que jamais... Je » n'en murmure point : c'est mon ou- » vrage... M'opposer plus long-temps » à leur union , c'est faire deux mal- » heureux et m'entourer moi-même » de chagrins qui se renouvelleraient

» sans cesse. Je me sou mets donc à
» l'empire qu'exerce sur le comte ce
» modèle de toutes les vertus : Éli sa
» sera ma bru ; je lui sacrifie tous mes
» droits. — Vos droits sont sacrés sans
» doute ; mais les siens sont acquis.
» — J'en fais l'aveu. Vous pouvez
» donc , monsieur , l'instruire de ma
» détermination , et lui annoncer que
» sa place est marquée dans ma fa-
» mille. — Je remplirai cette mission
» honorable avec empressement ; mais
» Elisa Melcour ne croira point à ce
» retour inespéré , si vous ne daignez ,
» madame , l'en instruire vous-même.
» — Exigerait-elle donc que j'allasse
» me jeter à ses pieds ? — Elle vous
» en empêcherait en vous pressant
» dans ses bras. Je la connais , jamais
» elle ne fera les premiers pas : sa
» fierté égale au moins son amour. —

» Eh bien, quoi qu'il puisse m'en
 » coûter... je la préviendrai. — Il est
 » un moyen, madame, de tout con-
 » cilier, en conservant l'une et l'autre
 » la dignité qui vous appartient. Que
 » chacune de vous fasse la moitié du
 » chemin. Vous habitez le faubourg
 » Saint-Germain; Élisabeth demeure au
 » fond de la Chaussée-d'Antin; mon
 » habitation, rue Sainte-Anne, se
 » trouve justement au milieu de la
 » distance qui vous sépare... — Je
 » vous comprends et vous en remer-
 » cie, me répond la comtesse, désop-
 » pressée d'un poids accablant : « de-
 » main, vers midi, je reviens dans ce
 » cabinet où tant de bien s'est opéré
 » sous vos auspices, et j'espère y ren-
 » contrer celle que je reconnais digne
 » de m'appartenir. »

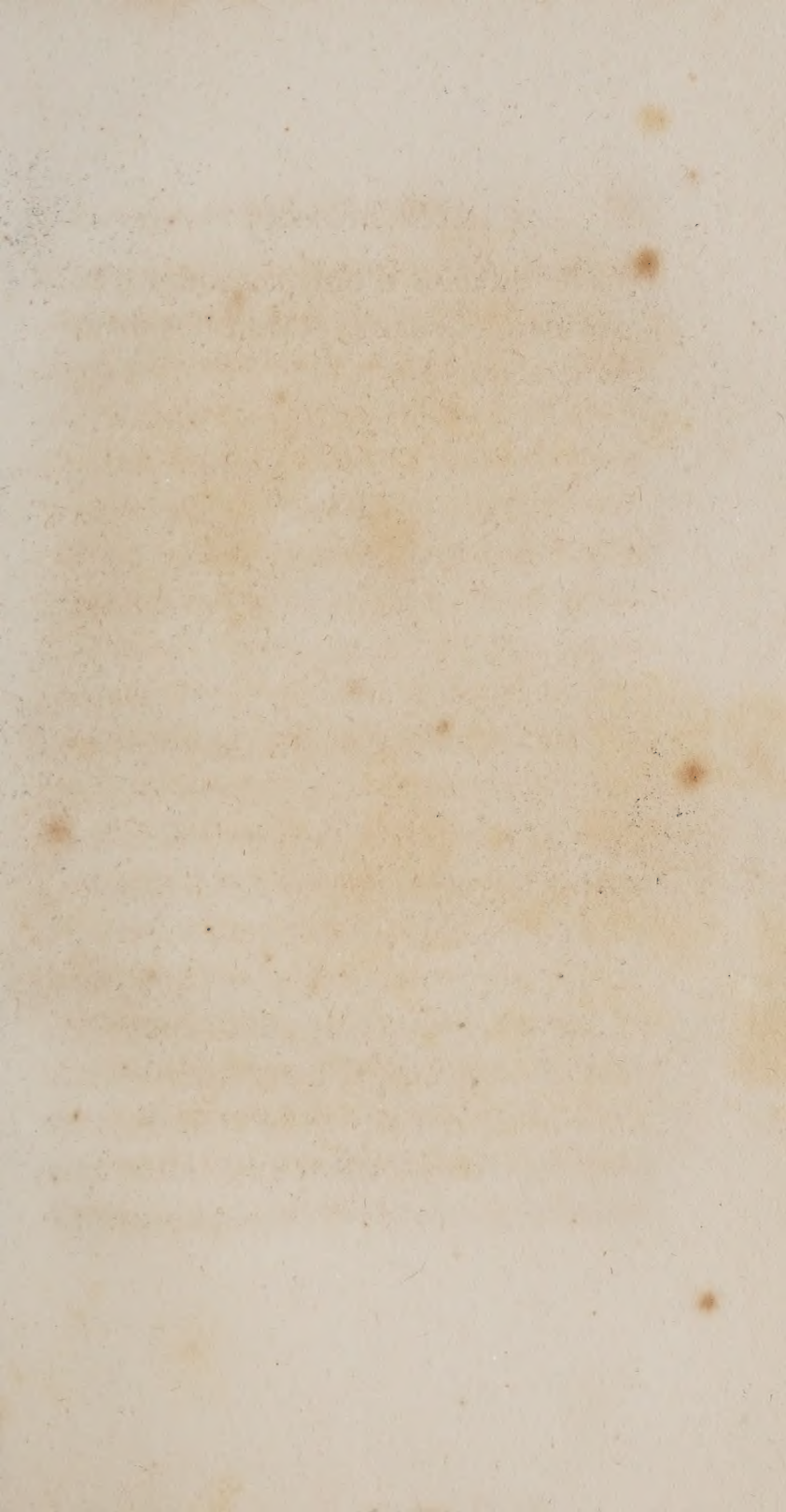
A l'heure dite, en effet, eut lieu la

mémorable entrevue que j'avais eu le bonheur de préparer. Élisabeth, qu'escortait l'ex-chanoinesse, arriva la première, et n'osait se livrer encore à l'idée de voir s'accomplir ses vœux les plus ardens. Une voiture se fait entendre dans ma cour ; cette adorable créature voulant donner une preuve de déférence à la dame qui l'avait tant fait souffrir, s'élance, descend l'escalier avec la rapidité de l'éclair, et se tient à l'entrée du vestibule, où saisissant une main de la comtesse, elle y dépose le baiser le plus respectueux et la mouille de ses larmes. Cet hommage produit tout l'effet qu'elle pouvait en attendre. La comtesse, la pressant sur son sein, lui dit avec une expression franche et maternelle :
» Ma fille, voilà désormais votre place.
» — Ah ! s'écrie Élisabeth, c'est la plus

» honorable et la plus chère que le
» ciel pût m'accorder. » Elles montent toutes les deux à mon appartement; et me désignant comme le moteur de cette réunion, source de tant de félicités, elles m'y associent d'avance par les plus honorables remerciemens. Paraissent tout-à-coup le comte Arthur et ses deux charmantes sœurs. Oh ! comment peindre ce tableau ravissant ! Estelle et Blanche retrouvent leur amie, leur institutrice, et peuvent lui donner enfin le tendre nom de sœur. Arthur, ivre d'amour et de joie, va de sa mère à sa fiancée, revient à moi, me serre les mains, et me nomme son ami, son Dieu tutélaire. La comtesse, entourée de ses enfans, avoue que les prérogatives du rang et de la fortune ne sauraient être comparées au bonheur qu'elle éprouve;

et profitant de cet aveu , je dis à mon
tour : « Puissent les mères de famille
» qui , comme vous , introduiront
» chez elles de jeunes et vertueuses
» personnes , dans le dessein d'en-
» chaîner les premières passions d'un
» fils chéri , et de le préserver de
» leurs dangers ; puissent ces mères
» qui ne croient être que prévoyan-
» tes , ne pas oublier qu'elles con-
» tractent , par cela même , un lien
» sacré avec les infortunées dont elles
» compromettent l'honneur , expo-
» sent la vertu ! que les expulser de
» chez elles , lorsque peut-être ces
» intéressantes victimes brûlent en
» secret pour celui dont elles ont
» conservé les mœurs , c'est un crime
» de lèse-société ; c'est une révol-
» tante et basse ingratitude envers

» celle qu'elles n'ont pas rougi d'as-
 » socier à leur sang, et dont les droits
 » sont acquis ! »





Drawn by E. T. Parris.

Engraved by H. L. Ryall.

Que faire ?

Satiété.

J'étais au fond de mon cabinet de travail, plongé dans les méditations que fait naître la lecture de Tacite, lorsqu'on vint m'annoncer qu'une jeune et brillante dame qui descendait de calèche, me demandait un entretien particulier. Je la fais introduire sur-le-champ, et j'aperçois une femme

de dix-neuf à vingt ans, d'une figure ravissante, aux manières pleines de grace et d'aisance, dont le regard vif et pénétrant m'étudie de la tête aux pieds ; et qui d'une voix franche, expressive, me demande si je ne suis pas l'auteur des *Contes à ma fille* et surtout des *Jeunes femmes*. « C'est » moi-même, madame. — En ce cas » veuillez m'entendre ! » Elle se jette aussitôt sur une causeuse, et d'un ton mi-sérieux, mi-léger, le nez au vent, et le sourire sur la bouche, elle ajoute : « Vous voyez, monsieur, la » femme la plus malheureuse de tout » Paris. — Vous madame ! il est difficile de le croire à votre aspect. — » Il ne faut pas toujours nous juger » sur l'apparence : vous savez cela » mieux que tout autre, vous qui » avez fait une étude approfondie du

» cœur des femmes. Ecoutez-moi !....
» Je suis fille unique d'une mère que
» j'adore. Mon père assez riche capi-
» taliste , voulut rivaliser avec les
» grands du jour ; et la funeste am-
» bition d'augmenter sa fortune, lui
» fit perdre à la Bourse tout ce que
» nous possédions. Dans son dépit ,
» il s'embarqua pour la Nouvelle-An-
» gleterre, où nous avons eu le mal-
» heur de le perdre. Ma mère et moi
» nous nous sommes vues réduites à
» la gêne, après avoir vécu toute no-
» tre vie dans les douceurs d'une
» grande aisance. Cette cruelle tran-
» sition ne m'affligeait pas autant que
» celle à qui je dois le jour ; et je me
» livrais déjà par la pensée, à l'inex-
» primable jouissance d'adoucir son
» sort, en utilisant quelques talens
» que j'avais reçus dans mon éduca-

» tion,.... Lorsqu'un ami de mon
» père, ancien officier de marine,
» veuf et sexagénaire, mais encore très
» bien pour son âge, et jouissant de
» soixante bonnes mille livres de
» rente, qui m'avait vue naître, croî-
» tre sous ses yeux, et connaissait
» mes penchans, mon caractère,
» proposa à ma mère de m'épouser,
» et de nous rendre une position so-
» ciale plus belle encore que celle que
» nous avions perdue... J'aurais pré-
» féré qu'il eût fixé son choix sur ma
» mère; mais elle avait quarante-sept
» ans, et je n'en avais que dix-sept;
» il me préféra : c'était tout naturel.
» En un mot, voilà quinze mois entiers
» que je suis sa femme, ou plutôt sa
» souveraine, sa divinité..... mais je
» m'ennuie. — Je conçois en effet,
» lui dis-je, que de dix-huit ans à

» soixante, c'est une distance.... —
» A perte de vue, mon cher mon-
» sieur : impossible de se retrouver...
» Aussi quelque dorée que soit la
» chaîne de l'hymen, elle est devenue
» pour moi d'une pesanteur assom-
» mante, insupportable. — Est-ce que
» monsieur votre mari vous ferait
» acheter l'opulence qu'il vous a ren-
» due, par son humeur, son despo-
» tisme? — Lui ! c'est bien le meil-
» leur, le plus prévenant de tous les
» hommes. — Il est peut-être d'une
» économie qui gêne vos désirs, con-
» trarie vos goûts? — Au contraire,
» il ne cesse d'approuver tout ce que
» résout ma volonté, tout ce qu'in-
» vente ma fantaisie. Il a porté ses
» égards pour moi, jusqu'à me re-
» mettre la clé de sa caisse : il ne
» s'occupe plus que des rentrées, et

» me laisse entièrement libre sur la
 » dépense. Aussi depuis quinze mois,
 » je suis à ma troisième voiture et à
 » mon quatrième attelage.... mais je
 » meurs d'ennui. — Je crains d'en
 » deviner la cause : jeune et char-
 » mante comme vous l'êtes, remar-
 » quée dans les cercles où vous pa-
 » raissez, vous y aurez sans doute
 » rencontré quelque brillant adora-
 » teur qui aura fait sur votre ame
 » une impression qu'elle ignorait
 » encore.—Du tout : ne me parlez pas
 » de vos jeunes gens à la mode, je
 » les déteste : avec leurs épaisses
 » moustaches, leur barbe de bouc, et
 » leur plate chevelure à la *Perrinet Le-*
 » *clerc*, ils me rappellent ces mignons
 » d'Henri III, espèce vile et corrom-
 » pue, dont les hauts faits consis-
 » taient à faire assaut de débauche,

» ou à déshonorer des femmes. Mon
» mari, malgré ses cheveux gris ,
» vaut mieux que tout cela.... mais
» il m'ennuie. — Est-ce qu'il aurait
» un regard sombre, des traits re-
» poussans ? — C'est bien la plus belle
» figure ! Des yeux à fleur de tête , la
» bouche fraîche, ornée de toutes ses
» dents, le sourire communicatif, le
» maintien noble , gracieux.... mais
» il m'ennuie. Enfin, monsieur, pour
» arriver au motif de ma démarche
» auprès de vous, je vous dirai donc,
» qu'hier encore, pour alléger le poids
» de ma triste existence, je relisais
» vos *Jeunes Femmes* ; et votre anec-
» dote qui a pour titre, *Distanced'âge*,
» m'a causé , je vous l'avoue, une
» impression si profonde ; les souf-
» frances de votre *Antonia* m'ont tel-
» lement effrayée sur mon avenir ,

» que je me suis dit : Celui qui peint
» les femmes avec tant de vérité ;
» celui dont le but constant fut de
» leur être utile, est le seul qui puisse
» me guider sûrement dans les dif-
» férentes résolutions qui s'offrent à
» ma pensée.—Je serais trop heureux,
» madame, de contribuer à vous ren-
» dre au bonheur ; je recevrai vos
» confidences avec tout l'intérêt que
» vous inspirez : je vous écoute.—Vous
» saurez donc que je balance entre
» deux projets qui puissent me tirer
» de cette véritable léthargie où je
» me trouve : et qui, je le sens, finirait
» par égarer tout-à-fait ma raison....
» Le premier c'est de me retirer avec
» ma mère, dans un couvent dont la
» supérieure est notre parente, et de
» renoncer au monde pour jamais.
» Le second serait de voyager pendant

» quelques années, et de me distraire,
» par l'étude des diverses nations de
» l'Europe, de cet ennui qui me pour-
» suit sans cesse, de ce dégoût d'une
» existence brillante en apparence, et
» dont je ne saurais plus supporter la
» monotonie... Mais pour exécuter l'un
» ou l'autre projet, il me faut l'assen-
» timent de mon mari; et c'est vous,
» monsieur, que j'ai choisi pour l'ob-
» tenir. Soyez donc mon arbitre, mon
» protecteur : prenez pitié de tout ce
» que je souffre; et tâchez de m'obte-
» nir une prompte séparation.... —
» La mission, madame, est délicate;
» et je ne m'en chargerais que sur votre
» affirmation d'honneur, que vous
» n'êtes entraînée dans une pareille
» démarche, par aucune inclination
» secrète, qui vous ferait trouver
» aussi pesante la chaîne de l'hymen.

» — Oh ! je vous le jure : j'ajouterai
 » même qu'être fidèle à mes devoirs,
 » c'est ma seule ressource, mon uni-
 » que consolation. — En ce cas,
 » j'accepte le titre de votre mandataire,
 » et j'ose croire que j'allégerai le far-
 » deau qui vous accable. Envoyez-moi
 » votre mari. — Dès demain il se pré-
 » sentera chez vous. Adieu, monsieur,
 » je mets en vous tout mon espoir.»

Elle me quitte à ces mots, en me gratifiant d'un serrement de main qui ne faisait qu'augmenter encore le désir que j'avais de servir cette brillante folle, et me fit attendre avec impatience l'entrevue du lendemain.

Arrive chez moi, dès neuf heures du matin, le plus beau sexagénaire et le meilleur des hommes, haletant et saisi de frayeur de ce que j'étais

chargé de lui révéler. Sa femme lui avait dit qu'elle m'avait choisi pour médiateur entre elle et lui; et qu'il était temps qu'il connût un grand secret dont elle m'avait fait dépositaire.

« Eh bon Dieu! me dit le pauvre mari, pâle et tremblant, que se passe-t-il de nouveau dans la tête de ma charmante étourdie? et quelle est la révélation que vous devez me faire? — Armez-vous de courage, monsieur! vous en avez besoin... Celle que vous comblez de vos adorations, à qui vous avez rendu l'opulence, et que vous faites repaître dans le monde plus brillante que jamais... est fatiguée du nœud qui l'unit à vous, et désire une séparation. — Se séparer de moi, grand Dieu!... Mais c'est me donner la mort... Et quel est donc le

» motif d'une pareille résolution ? Qui
» peut lui inspirer un aussi cruel, un
» aussi étrange délire ? — Qui ?...
» Vous seul. — Moi, dites-vous ! Et
» qu'ai-je donc fait ? — Vous l'avez
» rassasiée d'un bonheur qui lui de-
» vient insupportable. Vous entourez
» votre divinité de trop d'encens, de
» trop d'hommages ; vous ne lui laissez pas un seul désir à former, un
» seul caprice à satisfaire : plus d'ali-
» ment pour son ardente imagination ;
» plus de variété qui donne à son ame
» encore neuve, cette agilité de la
» jeunesse ; enfin vous avez fait d'une
» jeune étourdie, la dépositaire de
» votre fortune, de votre autorité ;
» vous l'avez élue votre souveraine...
» mais quel empire que celui de régner sur un esclave ? — Je l'ai com-
» blée, j'en conviens : je l'aime tant !...

» Concevez donc, monsieur, tout ce
» que doit un sexagénaire à une belle
» créature de dix-sept ans qui consent
» à se donner à lui. Il n'est occupé
» que de l'idée de s'acquitter avec
» elle; mais tout ce qu'il rêve, tout
» ce qu'il fait pour y parvenir, ne
» saurait l'empêcher de rester son dé-
» biteur... Non, non, il n'est pas
» possible que ma femme veuille rom-
» pre des liens qui me sont devenus
» si chers... — Il n'est qu'un seul
» moyen, monsieur, de prévenir ce
» grand malheur. — Lequel ? — C'est
» de reprendre votre dignité d'homme
» et l'empire qui vous appartient.
» Votre femme parle de se retirer
» avec sa mère dans un couvent. —
» Se pourrait-il ! — Il faut y consen-
» tir, et bientôt l'ennui vous la ramè-
» nera. Elle parle encore de voyager

» pendant quelques années : refus-
» sez l'argent nécessaire , et déclarez qu'on ne voyage qu'avec vous.
» — Mais si par malheur elle se dé-
» terminait à la retraite ! — C'est ce
» qui pourrait vous arriver de plus
» heureux. — Comment cela ? —
» D'abord vous ressaisissez la clé de
» votre caisse , et redevenez le maître
» chez vous. Tous vos gens repren-
» nent l'habitude si précieuse de n'o-
» béir qu'à vous seul. Vous n'aurez
» plus à payer , dans quinze mois de
» temps , trois voitures et quatre at-
» telages. En un mot, vous rétablissez
» l'ordre dans votre hôtel. — Et que
» voulez-vous que j'y devienne , si je
» suis privé de celle qui en faisait l'orne-
» ment et le charme ? — Eh mon Dieu,
» rassurez-vous : la belle recluse vous
» reviendra plus tôt que vous ne le pen-

» sez. On ne renonce point , à son
» âge , au plaisir de briller dans le
» monde.... C'est alors qu'il faudra
» vous armer de tout votre courage ,
» pour suivre le plan que vous aurez
» formé. Vous ne satisferez plus avec
» autant d'empressement le moindre
» désir qu'on vous exprimera ; vous
» vous souviendrez que la jouissance
» double par l'attente ; enfin vous ferez
» en sorte qu'on vous demande ; et
» bientôt on vous priera... Mais en
» même temps vous aurez soin de
» n'exercer votre autorité que par
» gradation et d'une manière presque
» insensible. Vous soumettrez , sans
» blesser la fierté ; vous ramènerez à
» vous , en faisant la moitié du che-
» min ; et je serais bien trompé si le
» bel enfant gâté , ne s'empressait pas
» de faire l'autre moitié. — Eh bien ,

» je suivrai vos avis ; me dit le sexagénnaire ; oui , j'essaierai de réparer
» mes torts , et je vous laisse l'autorisation nécessaire pour que ma femme
» exécute son projet de retraite. » L'aimable vieillard me quitte à ces mots, comme animé d'un courage dont il sentait toute la nécessité ; et quelques heures après son départ, arrive chez moi la charmante folle pour savoir l'issue de la mission dont elle m'avait chargé. « Votre mari, lui dis-je,
» a cédé sans effort à mes instances ; il
» consent à ce que vous vous retiriez
» dans un couvent avec madame votre
» mère. — Ah ! il y consent ? reprit-elle avec trouble et surprise : « cela
» m'étonne , car il se passe difficilement de ma présence. — Quel que soit
» le charme qu'il y trouve , il ne saurait, madame, s'exposer au malheur

» de vous ennuyer. — C'est très pru-
» dent, sans doute; et puisqu'il me
» rend libre, je vais en profiter. »
Elle sort aussitôt, laissant paraître sur
sa charmante figure soit le dépit de se
voir aussi peu regrettée, soit peut-
être le repentir d'avoir provoqué une
séparation qui l'obligeait à s'enfermer
dans un cloître. Dès le soir même elle
s'y rendit avec sa mère; et deux mois
entiers s'écoulèrent sans qu'elle donnât
le moindre signe d'existence. Son excel-
lent mari se reprochait de son côté,
d'avoir consenti trop facilement à sa
retraite : il ne cessait de venir m'ex-
primer ses tourmens et ses craintes.
« Si vous saviez, me disait-il, tout ce
» que me fait souffrir son absence :
» oh! quel vide affreux dans mon hô-
» tel ! Ma femme l'animait par son
» activité, l'embellissait par sa grace;

» et c'est bien en ce moment que je
» sens à quel point elle m'est chère.
» — Mais elle s'ennuyait, lui répon-
dais-je, et elle n'a pas vingt ans: l'ennui
» chez une femme jeune et jolie, la
» conduit tôt ou tard à l'oubli de ses
» devoirs : laissez donc la vôtre s'en-
» nuyer quelque temps, mais sans dan-
» ger, loin de vous ; et songez que de la
» fermeté que vous montrerez dans
» cette circonstance délicate, dépend
» le bonheur du reste de votre vie.—
» Mais, ajoutait le vieillard, depuis
» deux mois entiers, elle semble
» avoir fait au monde un éternel
» adieu. — Pure grimace ; simple en-
» têtement de l'amour-propre qui
» veut soutenir la gageure à ses ris-
» ques et périls. — Cependant elle
» refuse de me voir. — Voulez-vous
» qu'elle s'expose à paraître devant

» vous, confuse et repentante? —
» Ah! si je le croyais, j'irais à l'instant
» même... — Vous jeter à ses pieds,
» n'est-ce pas; et lui demander par-
» don de l'injure qu'elle vous a faite?
» Je vous le dis encore; ou conservez
» votre dignité d'homme, ou celle que
» vous idolâtrez, est à jamais perdue
» pour vous. »

Le faible et timide mari suivit mes conseils, et s'en trouva bien. La jeune recluse ne tarda pas à s'apercevoir du vide affreux dont l'entourait le parti qu'elle avait pris, et par dépit et par étourderie. Mais trop fière pour en sortir, elle chercha les moyens de se distraire de sa retraite, par des lectures attachantes, par la culture de quelques talens qu'elle possédait, enfin par une liaison intime avec celles des religieuses qui lui paraissaient les plus

dignes de sa confiance et de son attachement... Mais hélas ! tout s'évanouissait comme une ombre légère : l'ennui seul restait ; cet insupportable ennui, fardeau si pesant pour une jeune et belle femme , habituée au tourbillon du grand monde. Aussi plus d'une fois le coude appuyé sur le livre qu'elle avait essayé de lire , ou bien rêveuse , immobile près de son piano , répétait-elle ces mots , habitués à sortir de sa bouche expressive : « Oh ! que je m'en- » nuie !... Que résoudre et que faire ? » Alors elle récapitulait toutes les jouissances qu'elle avait abandonnées ; toutes les preuves de patience et d'amour qu'elle avait reçues de son mari : jetait des regards tristes autour d'elle en répétant encore : « Oh ! que je m'en- » nuie ! Mais revenir la première ! m'humilier devant celui que je gouvernais

» à mon gré ! lui donner le droit de
» me gouverner à son tour !.. Jamais !
» plutôt mourir !... Mais, grand Dieu,
» que je m'ennuie ! Quel parti prendre,
» et que faire ? » La fraîcheur de son teint
s'altéra par degrés : ses yeux ordinairement d'une expression vive et ardente, devinrent sombres, inquiets ; sa physionomie en un mot perdait chaque jour de son reflet si ravissant, sa grace de son charme, son maintien de son élégance ; et quand, par malheur, elle s'apercevait, en passant devant sa psyché, elle poussait un cri déchirant, et se disait : « Je ne suis plus
» que l'ombre de moi-même... Je me
» suis enterrée vivante... A qui recou-
» rir ? et que faire ? »

Je ne tardai pas à recevoir une visite de la mère de notre belle recluse. Elle m'annonça, mais sous le plus

grand secret, que la santé de sa fille s'altérerait dans la retraite qu'elle avait choisie ; que cette vie solitaire dont elle espérait tirer un grand profit , tant pour se livrer à l'étude, que pour se débarrasser de tous ces devoirs de société qui lui pesaient ; que cette solitude enfin ne pouvait convenir à sa vivacité naturelle , à la fougue de son imagination ; et qu'elle me priait de préparer son retour dans la maison conjugale , sans toutefois compromettre sa dignité de femme et ses droits sacrés d'épouse. Je répondis que je me chargeais de tout , et que je voyais avec un grand plaisir qu'elle reprenait son rang dans l'opinion publique, en revenant auprès du meilleur des hommes. Je m'empressai d'aller porter cette heureuse nouvelle à l'impatient sexagénaire, qui sur-le-champ

donne l'ordre qu'on fasse avancer sa voiture, pour aller chercher lui-même la cénobite et la ramener en triomphe. « Voulez-vous, lui dis-je, en » croire mon expérience ? n'allez » point au-devant de celle qui s'est » si légèrement séparée de vous, et » laissez-la revenir avec l'humiliation » qu'elle a si bien méritée : seulement » gardez-vous du moindre reproche, » de la moindre atteinte à sa fierté. » Gardez-vous surtout de paraître » avoir remporté sur elle une vic- » toire ; affectez même un redouble- » ment de confiance, d'attachement » et de considération... mais en même » temps restez maître et conservez » votre autorité. Que tout dans votre » hôtel ne se fasse que par votre or- » dre ! ne vous relâchez jamais sur les » droits que l'absence de votre femme

» vous a fait ressaisir ; et je serais bien
» trompé si ce jeune coursier, si fou-
» gueux , ne revenait pas , après ses
» escapades , se soumettre au frein
» que vous saurez tenir avec pru-
» dence , délicatesse , et pour ainsi
» dire, sans qu'il s'en aperçoive.— Je
» sens parfaitement toutes vos rai-
» sons , me dit l'ancien marin ; et
» dans le fait , puisque j'ai repris le
» gouvernail , il faut le conserver...
» Si pourtant il survenait un orage
» trop violent , je crains bien , tout
» vieux marin que je sois , de ne pou-
» voir le braver. Jamais on n'aima
» comme j'aime ; et plutôt que de me
» séparer encore de ma femme... —
» Vous laisseriez voguer le vaisseau
» selon son caprice ; et par cela même
» l'exposeriez au naufrage !... Je vous
» le dis encore , si vous ne gouvernez

» d'une main ferme, assurée, votre
» femme, en reprenant toute l'auto-
» rité, ne tardera pas à s'ennuyer de
» nouveau, à vous faire éprouver tous
» les caprices de la satiété... Vous le
» voyez, son sort et le vôtre sont dans
» vos mains. »

Quelques jours s'écoulèrent sans que je fusse informé de ce qui se passait entre les deux époux, lorsqu'un matin je vois entrer brusquement dans mon cabinet de travail la jeune dame, l'œil étincelant et le sourcil froncé. Elle jette sur moi le regard le plus sévère, et m'accuse d'avoir trahi sa confiance, d'avoir fourni des armes pour la combattre. « Mon mari, me dit-elle, n'est plus reconnaissable :
» on dirait qu'il veut régner en maître et prendre une attitude à la-
» quelle il est encore gauche et no-

» vice, mais qu'il paraît avoir résolu
» de conserver. Rien ne se fait plus
» dans l'hôtel que par son ordre.
» Comment donc ! il ose pousser l'in-
» convenance jusqu'à parler écono-
» mie, à déclarer qu'aucun nouvel
» attelage n'entrera dans les écuries,
» sans sa permission : c'est, en un
» mot, du despotisme, que vous ap-
» pelez, vous autres, de l'autorité
» conjugale... Un aussi grand chan-
» gement ne peut être que le fruit de
» vos sages conseils, monsieur : jouis-
» sez de votre ouvrage. — Si vous
» saviez, lui répondis-je, combien
» vous me ravissez par ces reproches
» qui me donnent la plus douce ré-
» compense que je pusse ambition-
» ner !... Quoi ! votre digne mari a
» donc eu la force de ressaisir son
» autorité, de braver cet humiliant

» empire que vous exerciez sur lui !...
» Ce ne sera donc plus sur un vil es-
» clave que vous règnerez ; mais sur
» l'honorable compagnon de vos des-
» tinées dont vous lui devez l'éclat
» et le bonheur... Vous aurez donc
» enfin le droit d'exprimer un désir ,
» de réclamer une obligeance , de
» combattre une volonté ! Votre
» existence ne sera plus cette satiété
» monotone et fatigante qui rétrécit
» le cœur , assombrit l'imagination ,
» détruit le charme de la vie , et ne
» fait d'une femme richement dotée
» par la nature , qu'une despote in-
» supportable qu'on redoute , qu'on
» évite , qui jamais ne pourra comp-
» ter un ami , et dont l'avenir n'offre
» que l'isolement le plus affreux , que
» l'abandon le plus justement mé-
» rité... » A ces mots , la jeune dame

se lève, me lance un dernier regard dont il m'est impossible d'interpréter l'expression, et me quitte furtivement, sans proférer une parole.

Je fus troublé tout le reste du jour, par l'idée d'avoir exaspéré cette jeune tête, et peut-être d'avoir excité quelque orage, précurseur d'une désunion que je désirais de pouvoir éviter. Je craignais d'avoir nui, quoique innocemment, aux premiers efforts de mon sexagénaire qui m'intéressait si vivement. J'avais à cœur surtout de dissiper les soupçons qu'avait exprimés la jeune dame sur mon manque de foi, sur ma prétendue trahison ; et j'écrivis au mari pour qu'il m'instruisît de tout ce qui se passait. Il me répondit avec ce riant espoir d'un ancien marin qui croit apercevoir terre sur l'horizon : « Nous sommes au fort

» de la tempête : le vaisseau , battu
» par les flots en fureur , est entraîné
» dans les courans ; mais je tiens le
» gouvernail d'une main ferme , et
» j'espère arriver au port. »

Peu de jours après , au moment même où je m'occupais à me procurer des renseignemens sur les effets de *la tempête* , entrent chez moi les deux navigateurs , la figure épanouie et se tenant par la main comme deux pauvres naufragés qui viennent d'échapper à un grand péril. Le sexagénaire me presse dans ses bras , et la jeune dame me gratifie de ces mots qui pénètrent jusqu'au fond de mon cœur : « Oh ! que vous êtes bien l'ami
» des femmes !... le guide éclairé des
» bons ménages !... » Ils m'apprennent aussitôt que l'orage est entièrement dissipé ; que le vaisseau vogue

dans le calme le plus parfait, et que le jeune pilote qui l'avait jeté sur les rescifs, a lui-même avoué sa faute et reconnu l'autorité du capitaine. « Vous » me l'aviez bien dit, s'écriait l'heureux mari, qu'avec du courage et de » la patience, je retrouverais mon » cher trésor. — Vous aviez bien raison, ajoutait la charmante convertie, de m'annoncer un règne plus » flatteur, une puissance plus réelle. » J'ai retrouvé mon maître, mon » guide, mon véritable ami... Ah ! » que ne vous dois-je pas ! — Il semble, reprenait le sexagénaire, que » cette heureuse épreuve me rajeunisse de vingt ans. — Et me donne » à moi le double de mon âge, dit la jeune dame, tant elle m'a fait réfléchir. — En ce cas, lui répondis-je en souriant et pressant ses mains dans

les miennes, « il ne sera plus entre
» vous de *distance... à perte de vue...*
» et vous pourrez *vous retrouver.* »

Quelque sincère que m'ait paru le rapprochement des deux époux, et quelle que soit la félicité que je leur souhaite, j'en reviens toujours à cette vérité d'un écrivain moraliste : « *Plus*
» *de sympathie, plus d'abandon dans*
» *l'union conjugale, sitôt que le bai-*
» *ser reçu ne vaut pas le baiser donné...*
» *Quelque parfumés que soient des che-*
» *veux gris, ils ne peuvent, sans bles-*
» *ser les yeux, s'unir à des cheveux*
» *d'or ou d'ébène.* »

Honneur et Maternité.

Il est de ces positions dans la vie , où notre ame est coupée en deux parties égales ; où le double sentiment qui l'agite , la tourmente , l'entraîne , l'empêche de prendre un parti nécessaire , et la plonge dans une irrésolution pire que le malheur même. Ce sont surtout les femmes bonnes et confiantes dont on a trahi la foi donnée , qui conservent un ressentiment que

le cri puissant de la nature ne saurait vaincre. Tant est vrai ce passage de Térence, en parlant d'une beauté célèbre ne voulant jamais revoir l'ingrat qui l'avait trompée : « La haine d'une » femme de bien, causée par la honte, » est implacable. »

Euphémie Denneville, jeune orpheline, et née d'honorables parens, avait été recueillie par la femme d'un peintre de genre, nommé Blondel, qui lui donna place dans son atelier très renommé. Elle ne tarda pas à s'y faire distinguer par son aptitude au travail et les plus heureuses dispositions. Elle comptait à peine dix-sept ans, qu'elle copiait avec un talent remarquable les tableaux de cet artiste ; et contribuait par ses succès, à l'honnête aisance de la maison dont elle était devenue la fille adoptive.

Mais bientôt son généreux guide mourut dans la force de l'âge , et laissa pour unique ressource à sa veuve , les pinceaux d'Euphémie. Celle-ci redoubla d'ardeur au travail ; et trouva dans le bel art qu'elle exerçait avec avantage, l'inexprimable jouissance de reporter à la femme de son bienfaiteur, tout ce qu'elle avait reçu de lui. Jamais la fille la plus tendre et la plus soumise, n'eut pour sa propre mère, plus d'égards et de soins , que n'en montra la jeune artiste pour l'honorable madame Blondel. Ce noble et généreux dévouement donnait à mademoiselle Denneville une considération qui ne faisait qu'augmenter sa renommée. Tout s'enregistre dans le noble empire des arts ; et les traits d'une vertu remarquable, n'y sont jamais sans récompense.

Mademoiselle Denneville était donc à vingt ans, citée par son mérite, autant que par la grace de sa personne et la ravissante expression de sa figure. On la remarquait dans les réunions des artistes les plus distingués, où chacun est apprécié pour ce qu'il vaut, où le talent quel qu'il soit, trouve des rivaux et des modèles. Ces brillantes réunions sont ordinairement très recherchées par les élégans du jour, et même par ceux à qui leur naissance ou leur rang, pourraient faire accroire qu'ils sont au-dessus de ce qu'ils appellent en se gourmant, *le peuple artiste*. Parmi les jeunes officiers de la garde de Napoléon, était Hector de Méran, unique rejeton d'une famille illustre ruinée dans la révolution; et qui, protégée par un beau nom, autant que par ses qualités personnelles,

était devenu un des officiers d'ordonnance de l'empereur. M. de Méran, d'une figure expressive et caractérisée, d'une taille élevée et du plus noble maintien, réunissait tout ce qui fait réussir dans le monde. Il s'aperçut aisément qu'il produisait sur la charmante Euphémie une impression qu'il est impossible de cacher : « Oh ! qu'elle » est douce et puissante, nous dit une femme célèbre, « cette première » rêverie du cœur ! » La jeune Denneville ne tarda pas de son côté, à remarquer le vif intérêt qu'elle inspirait à l'officier d'ordonnance ; et cette délicieuse sympathie de deux cœurs qui se devinent, s'établit entre eux à ce point, que toutes personnes qui composaient leur société habituelle, furent convaincues que ce qui semblait uni d'avance par une parfaite confor-

mité de sentimens , de goûts , et de caractère , ne tarderait pas à l'être par les nœuds sacrés de l'hymen. De Méran ne put en effet différer plus longtemps ce qu'il regardait comme l'assurance du bonheur de sa vie , et demanda la main d'Euphémie à celle qui depuis plusieurs années lui tenait lieu de mère. La vénérable madame Blondel connaissant le noble penchant de sa fille adoptive , répondit favorablement à la demande du jeune protégé de Napoléon , dont il était sûr d'avance d'obtenir le consentement , d'après le portrait fidèle qu'il lui avait fait des qualités personnelles et du talent de sa charmante prétendue. Sans fortune tous les deux , ils n'avaient aucuns droits particuliers à faire régler ; ils résolurent donc de se donner l'un à l'autre sans faste et sans éclat. L'hôtel

de l'hymen en pareil cas , n'a pas besoin d'ornement ; et l'heureux jour fut arrêté pour prononcer les sermens religieux que d'avance avait exaucés l'amour mutuel et le plus sincère. Deux peintres célèbres devaient assister comme témoins à ce mariage si bien assorti ; et deux officiers de la garde impériale avaient été choisis par de Méran pour être ses garans.

Mais les projets les mieux conçus et la certitude d'un bonheur fondé sur tout ce qui en constitue la durée , sont quelquefois détruits par le caprice , ou la volonté de la suprême puissance : la surveillance du jour le plus beau , le plus ardemment attendu , l'officier d'ordonnance de Napoléon reçut de sa bouche habituée à être obéie , l'ordre de partir le lendemain pour Varsovie , afin d'y préparer sa marche

dans le nord de l'Europe , dont il voulait faire un seul empire soumis à son pouvoir. De Méran, quelque empressé qu'il fût à exécuter les volontés de son maître , pâlit et tressaillit au point que l'empereur s'en aperçut , et se contenta de lui dire avec ce regard d'aigle qui ne permettait pas la moindre observation : « Demain , au le-
» ver du jour , vous aurez quitté
» Paris. »

De Méran comprit à cet ordre rigoureux, impératif, que Napoléon tenait à ce que tous les militaires attachés à sa personne , fissent un mariage qui les mît à même de soutenir leur rang avec éclat ; et qu'il n'approuvait pas l'union d'un de ses officiers d'ordonnance , avec une jeune artiste n'ayant pour dot que ses pinceaux. Il fallut donc se disposer à obéir ; il fal-

lut surtout aller annoncer cette fatale nouvelle à la charmante Euphémie, déjà tout occupée des préparatifs pour le plus beau jour de sa vie.

Il serait difficile de peindre la douleur et les regrets des deux amans : jamais Hector n'avait exprimé plus d'amour : jamais il n'avait paru à la jeune Denneville plus séduisant et plus tendre. Que de protestations mutuelles d'attachement et de fidélité ! que de vœux ardens pour un prompt retour !... Une grande partie de la nuit se passa, qu'Hector et Euphémie renouvelaient encore et leurs sermens, et les délicieux épanchemens de deux cœurs embrasés des mêmes feux.... Mais l'aurore commençant à paraître, de Méran dont le dévouement à Napoléon était sans bornes, se sépara de sa fiancée, et parcourut avec la ra-

pidité de l'éclair, la route qui conduit en Pologne.

Plusieurs mois s'écoulèrent : il ne se passait pas de semaine sans qu'Euphémie ne reçût des nouvelles de son cher Hector ; mais cet allègement à sa douleur, ne pouvait dissiper la sombre mélancolie où elle était plongée. Ses pinceaux, pour ainsi dire abandonnés, ne retraçaient plus sur la toile, que des esquisses imparfaites, que des sujets d'un amour malheureux. De Méran soumis aux volontés du grand conquérant, allait partager ses périls, sa fortune et sa gloire : sa vie serait souvent exposée dans le poste honorable qu'il occupait ; peut-être ne reverrait-il jamais la France ; peut-être Euphémie ne le presserait-elle plus son cœur. Ces craintes qu'elle exprimait sans cesse, étaient accompagnées

de soupirs douloureux, et de paroles qui peignaient le grand trouble d'une ame n'osant s'épancher tout entière. Enfin l'époque arriva bientôt, où la jeune fiancée ne put cacher le mystère important qui faisait à la fois sa honte et son tourment, sa joie et son espoir. Elle confia, non sans un pénible effort, à la bonne madame Blondel, qu'elle portait dans son sein le fruit d'un amour, que semblait rendre légitime la certitude d'un hymen différé. L'excellente femme ne répondit à cet aveu qu'en rougissant et baissant les yeux; puis prenant une main d'Euphémie, qu'elle mouilla de ses larmes, elle lui dit : « Infortunée, que je te » plains ! voilà donc ta destinée sou- » mise aux rêves d'un conquérant am- » bitieux !.. J'espère du moins que tu » sauras la supporter avec courage. —

» N'en doutez pas : répondit la fière
Denneville ; ma destinée est main-
» tenant attachée à celle d'Hector de
» Méran , l'amour et la nature m'ont
» nommée sa compagne fidèle : j'en
» saurai remplir tous les devoirs. »

A partir de ce moment, Euphémie prit, en effet, l'attitude et la dignité d'une femme séparée de celui dont elle avait reçu secrètement la main , pour ne pas déplaire à son protecteur et son maître ; et bientôt elle donna le jour à un enfant qui semblait , sous la forme d'un ange , être descendu du ciel , pour offrir à sa mère la force et les consolations dont elle avait besoin. C'était une fille , qui fut nommée *Hectorine* ; mais que l'état civil ne put enregistrer que comme l'enfant d'un père inconnu ; la loi ne transigeant jamais sur les droits sacrés de

la légitimité. Euphémie voulut elle-même allaiter sa fille, qui chaque jour lui devenait plus chère, en lui offrant les traits et l'image fidèle de l'auteur de ses jours. Hectorine joignit bientôt à la plus charmante figure, les indices d'un heureux naturel et d'une rare intelligence. Son enfance s'écoula comme par enchantement; tout ce que la maternité peut offrir de récompense, de charmes, de délices, Euphémie les éprouva : chaque sourire de son enfant, chaque mot que proféraient ses lèvres de roses, devenaient une jouissance nouvelle qui semblait lui faire oublier qu'il manquait la sanction de la loi au lien dont elle était si fière.

Hector de Méran, qu'Euphémie avait instruit de la naissance de leur fille, ne cessait, dans sa correspondance,

d'exprimer tout l'enivrement que lui faisait éprouver le titre de père , et d'invoquer les faveurs du ciel pour la conservation de son enfant qu'il se proposait de venir légitimer aussitôt que son service auprès de Napoléon lui permettrait de se rendre à Paris, et de confirmer au pied des autels l'union d'honneur qui l'unissait à mademoiselle de Renneville. Mais l'illustre vainqueur des puissances du Nord poursuivait sa glorieuse carrière, et paraissait ne vouloir arrêter ses conquêtes que lorsqu'il se serait fait couronner empereur d'Orient. Il fallait donc se résoudre mutuellement à une longue séparation ; et cette absence , qu'une femme d'esprit appelle *une demi-mort* , cette cruelle absence faisait éprouver à Euphémie un tourment insupportable. Quoiqu'elle n'eût

pas osé prendre le nom de madame de Méran , elle était reçue et traitée dans le monde artiste , comme la femme d'un officier d'ordonnance de l'empereur ; et à ce titre elle se voyait environnée d'une véritable considération. Mais cela ne pouvait suffire à la dignité de son caractère ; et bien qu'elle ne doutât point de la fidélité d'Hector , elle attendait son retour avec impatience , pour donner à sa fille un nom légitime ; et pour occuper dans la société le rang qu'elle croyait devoir lui appartenir.

Mais elle ne tarda pas à voir s'évanouir ses plus chères espérances , et à reconnaître que souvent l'amour le plus tendre et l'union formée par l'honneur , sont soumis à l'empire de l'ambition. Hector de Méran, dans un combat sanglant où la Pologne s'était

unie à la France , eut l'honneur de sauver , par une action d'éclat , la vie à un général polonais. Blessé lui-même dans ce dévouement héroïque, il avait été transporté au palais de ce dernier , où tout ce que peut inspirer la reconnaissance lui avait été prodigué par la femme du général, encore à la fleur de l'âge et d'une beauté remarquable. Au bout de quelques mois, ce seigneur polonais mourut des suites de ses blessures , laissant à sa veuve une grande fortune qu'elle offrit avec sa main au séduisant Hector, qui d'abord la refusa , tout en cachant les nœuds secrets qui l'attachaient en France. Il crut même de son devoir d'en instruire Euphémie, tant pour la rassurer, que pour lui devenir plus cher encore, s'il était possible, par le sacrifice qu'il lui faisait. Oh ! quel

trouble affreux cette confiance jeta dans l'ame dévorante de mademoiselle de Renneville ! Hector, qui ne possédait rien au monde que la protection de l'empereur ; Hector , habitué à cet éclat des grandeurs , à ce prestige éblouissant de la puissance , aura-t-il le courage de résister à tant de séductions ? aura-t-il surtout la force de désobéir à son maître, qui, sans doute, favoriserait ce mariage, puisqu'il donnerait l'opulence à son protégé ?... Hélas ! toutes ces craintes n'étaient que trop bien fondées : Euphémie ne tarda pas à s'apercevoir que M. de Méran , dans sa correspondance avec elle , n'avait plus ces tendres épanchemens d'amour et de constance , n'exprimait plus avec la même chaleur , le bonheur d'être père. On eût dit qu'il voulait préparer par degrés à

une rupture l'infortunée qu'il avait séduite sous la foi conjugale. Quelques mois après, en effet, les journaux annoncèrent que le comte Hector de Méran, officier d'ordonnance de l'empereur, venait d'épouser la veuve d'un des plus illustres seigneurs polonais; et que Napoléon avait honoré ce mariage de sa munificence et de son approbation.

Comment peindre le désespoir de la victime? Foi trahie, amour dédaigné, espérance évanouie, voile de l'honneur déchiré, avenir perdu, néant éternel, titre de mère devenu honte et souffrance... oh! que de coups à la fois viennent frapper l'imagination la plus ardente, et déchirer le plus noble cœur!... Cependant les lèvres frémissantes d'Euphémie ne laissaient échapper aucun murmure : un silence

effrayant semble augmenter encore le tourment qui la dévore. Ses grands yeux noirs fixés vers la terre, ne se lèvent que pour s'arrêter sur sa fille, qu'elle prend dans ses bras, mais sans répandre une seule larme ; et alors ces touchantes paroles s'exhalent de son sein : « Tu n'as plus de père ; mais je » veux vivre pour t'aimer et te protég-
» ger. »

Le mariage de M. de Méran publié dans les journaux, détruisait la croyance qu'Euphémie était mariée secrètement avec lui. C'était pour cette infortunée, le plus grand supplice qu'elle pût éprouver. On ne la voyait plus paraître dans les réunions d'artistes où elle était si recherchée. Retirée dans son modeste asile, où l'inépuisable bonté de sa mère adoptive la consolait, où souvent un sourire, une ca-

resse de son enfant , lui faisaient éprouver à la fois un charme irrésistible , une torture inexprimable , elle fut quelque temps comme anéantie , et ne put reprendre ses pinceaux. Son atelier naguère si fréquenté par des personnes d'un haut rang , était devenu désert. Convaincue désormais , qu'on lirait sur son front sa honte et sa douleur , elle se déroba à tous les regards , et se promit de ne plus se montrer dans le monde. « Oh ! s'écriait-elle alors en poussant un soupir qui s'exhalait de l'ame la plus aimante et la plus fière ; » oh ! si la jeune fille qui s'abandonne aux illusions de la foi jurée , » pouvait savoir tout ce que lui coûtera son erreur !... » A ces mots elle chargeait sa palette et préparait ses pinceaux , les rejetait , les reprenait tour-à-tour , et parvenait à former

quelques esquisses qui prouvaient le sentiment dont elle était agitée. Tantôt c'était Ariane abandonnée dans l'île de Naxos ; tantôt la superbe reine de Carthage, regardant la flotte d'Énée s'éloigner, et faisant préparer le bûcher qui devait la recevoir expirante ; tantôt enfin , c'était elle-même regardant son enfant endormi sur ses genoux, et paraissant proférer ces paroles déchirantes : « Si du moins tu » ne m'offrais pas sa ressemblance ! » Ce qui, peu de mois auparavant, faisait la plus ravissante impression sur l'heureuse mère, cette ressemblance frappante d'Hectorine avec l'auteur de ses jours , devenait pour Euphémie une souffrance de tous les instans , un reproche de l'honneur, qu'elle ne pouvait vaincre, un désenchantement de l'amour maternel.

Cependant toutes les personnes de sa société, qu'elle rencontrait par hasard dans les diverses sorties qu'elle était obligée de faire, l'abordaient avec ce touchant intérêt et ce généreux empressement qu'on doit à l'affligé. C'étaient les mêmes égards, les mêmes serremens de main; c'était, en un mot, cette communication charmante qui existe entre les artistes. Oh! combien Euphémie en fut touchée! « Eh quoi! se disait-elle alors, ne pouvant retenir ses larmes, « on » me plaint donc plus qu'on ne me » méprise? On croit donc bien réellement que je ne suis qu'une victime de la foi mutuellement jurée; » que mon ame ardente ne fut égarée » que par l'idée d'un nœud légitime; » qu'en un mot, l'amour, pour me » perdre, avait caché ses traits sous

» les fleurs qui composent la chaîne
» de l'hymen !... Oh ! si je pouvais
» renaître , non à l'estime publique ,
» je l'ai perdue pour jamais ; mais du
» moins à cette assurance que ma
» conduite pourra me soustraire au
» mépris ; ah ! je sens que je suppor-
» terais mon malheur avec résigna-
» tion ; je sens que j'élèverais ma fille
» dans des principes qui la mettraient
» à l'abri de l'erreur où je fus entraî-
» née , et des tourmens inexprima-
» bles qu'elle me fait éprouver. »

Hectorine, quoique bien jeune encore, annonçait une ame noble et fière ; et sa beauté qui , chaque jour , se développait comme par enchantement, la faisait remarquer de tous ceux qui fréquentaient l'atelier renommé de madame de Renneville. Ce que celle-ci admirait le plus dans cette

adorable enfant, c'était une discrétion à toute épreuve. Soit qu'elle eût été frappée du silence d'Euphémie, qui ne prononçait jamais le nom d'Hector de Méran ; soit que la vénérable madame Blondel, que la jeune fille chérissait comme son aïeule, l'eût habituée à respecter les chagrins de sa mère, jamais elle ne parlait de l'auteur de ses jours, n'exprimait le moindre désir de le voir, d'être pressée dans ses bras. Cet instinct de délicatesse et de discrétion était pour Euphémie le plus grand allègement à ses peines secrètes ; et le temps, qui cicatrise toutes les plaies, acheva de rendre à cette infortunée la souffrance plus supportable, et cette indulgence pour soi-même, qui conduit insensiblement à la paix du cœur.

Cependant Hector de Méran pour-

suivait ses brillantes destinées, qui, constamment unies à celles de Napoléon, en éprouvèrent les vicissitudes, après en avoir partagé la gloire. La défaite de Moscou, qui retentit dans l'Europe entière, et prouve aux grands conquérans qu'il est un terme où il faut s'arrêter; cette mémorable défaite força l'officier d'ordonnance de se séparer de son maître, qui venait de rompre avec la Pologne; de renoncer aux armes pour jamais, et de se retirer dans les vastes possessions de la belle veuve qu'il avait épousée. Mais au milieu des grandeurs et des prestiges de l'opulence, il se reportait souvent par la pensée, auprès d'Euphémie et de son enfant : jamais la nature ne perd ses droits; et quoique, par de fidèles affidés, M. de Méran fût instruit de la résignation de sa vic-

time, il ne put résister au besoin de lui écrire et de lui proposer une forte pension qui pût la mettre à même de donner à sa fille une éducation digne du sort brillant qu'il lui réservait. Au bout de quinze jours, il reçut sous enveloppe, la lettre qu'il avait adressée à mademoiselle de Renneville, sans un seul mot de sa part; si ce n'est cette courte inscription tout au haut de l'enveloppe : « Une seconde lettre » ne serait pas reçue. » Hector sentit, non sans un grand battement de cœur, l'humiliation qu'il recevait, et se promit de ne plus s'y exposer. Ce refus toutefois lui donnait une juste idée de celle qu'il avait séduite; et cette noble fierté ne fit qu'accroître les remords dont il était tourmenté. Il est un cri de la conscience que rien ne saurait apaiser.

Seize ans s'étaient écoulés depuis qu'Hector avait quitté mademoiselle de Renneville. Celle-ci, par la ressource que lui offraient ses pinceaux, était parvenue à se créer une existence honorable, indépendante. Déjà plusieurs économies placées sur l'état, formaient un commencement de dot pour Hectorine, dont la grace et l'heureux naturel faisaient éprouver à sa mère mille jouissances qui se renouvelaient sans cesse. Le charme de sa figure, de son maintien, de ses manières; son talent en peinture, qui faisait de rapides progrès; enfin ce touchant intérêt qu'inspire une jeune et jolie personne privée de l'appui de l'auteur de ses jours : tout semblait se réunir pour entourer Hectorine des hommages les plus séduisants; mais aucun n'avait pu toucher

son cœur. Dirigée par un guide surveillant , expérimenté ; instruite par la bonne madame Blondel , de tout ce qu'avait souffert celle dont elle était le seul bien , l'unique consolation , elle se montrait peu dans le monde ; et quand elle était forcée d'y paraître , une modeste retenue , une gracieuse timidité , en un mot , cet embarras si naturel d'une naissance illégitime , étaient empreints sur son front plein de candeur ; et par cela même attiraient sur elle tous les regards. Le moyen de refuser une tendre commiseration à l'innocente victime des préjugés , que semble venger la nature ! Aussi , la jeune Hectorine , à peine âgée de seize ans , commençait-elle à prendre rang parmi les artistes , et recevait-elle déjà des propositions de mariage. « Surtout , chère enfant , lui

disait sa mère, « garde-toi d'écouter
» les gens de cour, et ne t'attache
» qu'à celui qui sera libre de ses des-
» tinées. L'ambition rompt souvent
» la chaîne la mieux assortie ; et dès
» qu'elle vient à mesurer les distan-
» ces, il ne nous reste plus que les
» regrets et le repentir. »

Hectorine, qui savait que sa tendre mère avait fait la cruelle épreuve des maux dont elle lui retraçait l'image, ne répondait qu'en se jetant dans ses bras, et n'osant proférer une seule parole qui pût rouvrir ses blessures. Euphémie la comprenait, et la pressant avec ivresse sur son sein, elle ajoutait d'une voix altérée : « Prends
» exemple sur moi ! »

La mère et la fille vivaient dans cette délicieuse intelligence de deux cœurs si nécessaires l'un à l'autre, et

goûtaient ensemble ce bonheur inexprimable que produisent le travail et les succès dans les arts : déjà même Euphémie avait repris sa gaité, ce noble élan d'une ame élevée, ce calme d'une conscience pure, et pour ainsi dire l'oubli de ses malheurs, lorsqu'elle fut mise à une nouvelle épreuve qui, tout en réveillant ses douleurs, la jeta dans la position la plus critique où elle se fût trouvée de sa vie. Un matin qu'elle était occupée à peindre dans son atelier, et qu'elle dirigeait sa fille dans un tableau de genre, vendu d'avance à un ambassadeur, on vient lui annoncer qu'un chasseur richement vêtu demandait à lui remettre une lettre de son maître. Euphémie le fait introduire, et reçoit un écrit dont elle ne reconnaît point l'écriture. Elle rompt aus-

sitôt le cachet , et pâlit en reconnaissant la main d'Hector de Méran , arrivant de Varsovie. Il annonçait que veuf depuis trois mois de la dame qui lui avait légué toute sa fortune , il était accouru pour réparer des torts qui , bien que produits par des circonstances impérieuses , ne lui laissaient plus un seul moment de repos ; qu'espérant que le ressentiment le plus légitime cèderait au pouvoir de la nature , il suppliait celle... dont il n'avait pas la force de prononcer le nom , de lui accorder un entretien , d'où dépendaient leur sort mutuel et celui de leur enfant ; qu'instruit enfin que cette enfant était l'image vivante du coupable à qui elle devait le jour , ce coupable osait réclamer la permission de la reconnaître , de la légitimer , en déposant aux pieds de sa digne

mère une grande fortune et le titre de son époux.

» Eh mon Dieu , comme tu pâlis ;
» et quelle altération sur tes traits !
» de qui donc est cet écrit ? » dit Hectorine partageant le trouble de sa mère. — « Lis, chère enfant ! » lui répond celle-ci, en lui remettant la lettre. « Veuillez passer dans la première » pièce , dit-elle au chasseur ; et » sous cinq minutes vous aurez ma » réponse. » Elle s'élance aussitôt à son secrétaire , pendant que sa fille parcourt la lettre ; et trace à la hâte , d'une main tremblante, les mots ci-après, dont l'énergie et le laconisme exprimaient à la fois la dignité de l'ame et la plus inébranlable résolution. « Eh bien, mon Hectorine, que » penses-tu de la proposition que me » fait ton père ? » La jeune fille à ce

nom sacré, tressaille involontairement et ne sait que dire. « Eh bien, ajoute » Euphémie, voilà ce que viennent » de me dicter l'honneur et l'amour » outragé; écoute!... *« Si vous reveniez du champ d'honneur, atteint de nobles blessures, je ne pourrais résister à vous prodiguer mes soins.... Mais vous revenez souillé d'une grande fortune que vous devez à la plus insigne trahison... Vous recevoir!... Jamais! »* — Bien, mère! » s'écrie Hectorine, en se jetant dans ses bras; » je n'attendais pas moins de toi... » Ce titre de père qui pour la première fois retentit à mon oreille, » m'a vivement émue, je ne puis te » le cacher; ton outrage n'est pas de ceux qu'on pardonne, et je dois en » partager le ressentiment. » La réponse fut remise au chasseur, qui

s'empressa de la porter à son maître.

On présume aisément quelles furent la surprise et l'humiliation du comte de Méran. Il relut trois fois de suite ce billet fatal, où son orgueil blessé, ne pouvait empêcher sa raison de reconnaître la mâle fierté du noble cœur qu'il avait déchiré. Dans son premier mouvement de dépit et de colère, il se promit de ne plus faire auprès d'Euphémie une seule démarche; et voulut quitter Paris à l'instant même....

Mais il était père : une voix plus puissante que celle de l'amour-propre, le retenait malgré lui. Il se détermina donc à rester, espérant parvenir à force de démarches et d'instances, à fléchir la mère de son enfant, à qui tôt ou tard, se disait-il, l'amour maternel serait contraint de donner un nom légitime.

Il apprit que j'avais l'honneur de

rencontrer souvent madame Denneville et sa charmante fille, dans les réunions qui se formaient tous les jeudis chez un de nos littérateurs les plus célèbres, dont la femme aussi distinguée par le charme de son esprit, que par la grace de sa personne, était liée d'une intime amitié avec celle dont il espérait vaincre le ressentiment. Il vint donc me solliciter de le servir, et de le seconder à replacer sa chère Hectorine dans le rang social, où l'attendaient un beau nom, la tendresse d'un père et une grande opulence. Il mit dans ses sollicitations un élan si touchant de l'amour paternel et d'un profond repentir ; il m'enlaça sivement comme conteur moraliste, comme protecteur né des jeunes filles qui ont besoin d'appui ; que je fus entraîné par l'idée de rendre à la plus

adorable créature une existence légitime ; et je promis de tout tenter pour y parvenir. Mais l'entreprise était délicate : j'approuvais, j'admirais la conduite et le caractère de la femme outragée : le seul trésor qui restait à cette infortunée , c'était le cœur de sa fille ; ce cœur et si pur et si tendre , avait seul adouci ses chagrins et fermé ses blessures , dont la cicatrice pouvait se rouvrir au premier choc. Les droits d'une mère sont sacrés, et ceux de madame Denneville surtout imposaient à la fois tant d'égards et de ménagemens ! Il est de ces endroits sombres où le moindre rayon de lumière, ne peut pénétrer, sans y réveiller de douloureux souvenirs. Je ne savais comment je pourrais m'acquitter de mon message , lorsqu'un heureux hasard me servit au-delà de mes espé-

rances. On jouait au Théâtre-Français la *Femme Jalouse*, de Desforges, ouvrage plein d'ame et de vérité. J'étais au fond d'une loge, avec la femme de l'homme de lettres qu'accompagnaient madame Denneville et sa chère Hectorine. A la troisième scène du cinquième acte, où la jeune Clémence, qui jamais n'avait connu son père, se trouve pour la première fois pressée dans ses bras, exprime ce saisissement, exhale ce cri perçant de la nature, Hectorine tombe suffoquée sur le sein de sa mère. Celle-ci, pâle et tremblante, ne peut elle-même cacher la terrible émotion qu'elle éprouve; et laisse échapper ces mots d'une expression remarquable : « Je le retrouvai donc partout ! » Nous nous empressâmes son amie et moi, de calmer son agitation, ainsi que celle de

sa fille ; et je crus devoir saisir cette occasion pour hasarder quelques paroles interprétatives de la délicate mission dont j'étais chargé. Madame Denneville attache aussitôt sur moi ses grands yeux noirs flamboyans , et me dit en m'étudiant : « Est-ce que vous » blâmeriez ma conduite, vous le fidèle » ami des femmes ? — Moi , vous blâ- » mer ! oh ! vous honorez trop votre » sexe.... Mais je ne puis m'empêcher » de plaindre un père privé de son » enfant. — Il vous a vu ; il a recla- » mé votre appui. — Je suis trop » franc pour le nier. — Eh bien , » monsieur , remplissez votre mission. » Mais n'espérez pas me fléchir. — » Ce n'est pas ici , madame , ce n'est » point en présence de votre enfant , » dont le tressaillement filial me don- » nerait de si puissantes armes , que

» je dois m'expliquer. — Demain ,
» monsieur , demain dans la matinée ,
» mon amie et moi nous serons chez
» vous. » Le spectacle fini , je conduis ces dames à une voiture de place , et en aidant la jeune Hectorine à s'y placer , je reçois d'elle un regard et un serrement de main qui m'indiquaient clairement qu'en plaident la cause de son père , je plaiderais aussi la sienne.

Dès le lendemain , vers dix heures , les deux dames se rendirent chez moi ; Euphémie était morne , abattue : de toute la nuit , l'infortunée n'avait pu trouver un instant de sommeil. Ses grands yeux , d'où jaillissait une flamme dévorante , se portaient sur moi , comme sur le complice de l'artisan de ses malheurs. Vainement sa digne amie essayait de la rassurer ; elle ne lui répondait que par ces mots

déchirans : « Ce n'est donc pas assez
» de m'avoir ravi l'honneur et le re-
» pos de toute ma vie !... cet être fa-
» tal veut encore m'aliéner les cœurs
» où j'espérais trouver un appui. »
Elle me regarde alors avec une expres-
sion si touchante, que mes yeux se
mouillent de larmes ; je saisis une de
ses mains que je presse avec force, et
je lui dis : « Croyez qu'il n'est pas de
» puissance au monde qui puisse ja-
» mais vous aliéner le respectueux
» dévouement que je vous porte. Ah !
» je suis trop fier du titre de votre
» ami, pour en méconnaître les de-
» voirs ; et j'admire trop les femmes
» d'un caractère tel que le vôtre ,
» pour compromettre leurs intérêts...
» Vous refusez la main de l'homme
» qui vous a trompée , et chacun vous
» approuve ; vous dédaignez son rang,

» et ses richesses, et vous faites bien :
» vous vous êtes élevée si haut au-
» dessus de lui ! Je ne vous parlerai
» donc point de ses regrets , de ses
» remords , de son humiliation ; je
» ne vois en ce moment que son crime ;
» il est impardonnable... Mais , le
» malheureux ! il est père : la nature
» vous a vengée de lui, en faisant naître
» un ange doté de ses traits et de
» votre ame , qu'il ne peut voir , en-
» tendre, caresser et bénir.. Ah croyez-
» moi son supplice égale au moins ce-
» lui qu'il vous a fait subir. — Eh !
» comment pourrais-je le calmer ? lui
» confier mon enfant !... Tous les pres-
» tiges dont il l'environnerait, me ra-
» viraient la moitié de sa tendresse ;
» et c'est le seul bien que je possède.
» Qui me dira que malgré tout l'amour
» que me porte ma fille , elle ne serait

» pas éblouie des dons que lui pro-
» diguerait son père, des grandeurs
» dont il l'environnerait? Qui me di-
» ra que cet aspect d'un homme de
» cour, que cette grace chevaleres-
» que et cette urbanité qui distin-
» guent M. de Méran, ne séduiraient
» pas une jeune artiste habituée à la
» vie simple et paisible de sa profes-
» sion? Qui me dira enfin que cette
» irrésistible voix d'un père nommant
» son enfant enlacé dans ses bras,
» laisserait à ma chère Hectorine
» la force de revenir dans les miens!...
» Ainsi donc, après avoir souffert
» pendant dix-sept ans, tout ce que
» peuvent endurer l'orgueil irrité, la
» confiance trahie et l'amour outragé;
» après avoir su réunir toutes mes
» affections, toutes mes espérances
» sur cette même tête qui me coûta

» tant de sacrifices , je m'exposerais
» à la perdre , à me jeter dans le
» néant!... Ne croyez pas que j'y con-
» sente. L'auteur de mes maux souffre ; eh bien , qu'il m'imité , et qu'il
» souffre en silence !... Il endure des
» privations paternelles ; il doit s'y
» résigner et reconnaître enfin qu'il
» est une éternelle justice. »

Je me gardai bien de rien répliquer à cet épanchement de l'amour maternel et de l'honneur irrité. Je me bornai donc à faire une demande , ou plutôt à implorer une dernière grâce que réclamait M. de Méran : c'était de voir sa fille une seule fois , sans qu'elle pût s'en douter , et sans lui-même se faire connaître. L'amie de madame Denneville déclara qu'il y aurait de la barbarie à le refuser ; et s'offrit de conduire Hectorine dans une réunion

nombreuse, où de mon côté je servais de guide et je serais le garant du comte. Euphémie hésita quelque temps ; mais , sûre de notre prudence et de notre dévouement , elle consentit , sous la promesse que la jeune personne ignorerait cette secrète entrevue.

Tout s'exécuta comme il avait été convenu. Un bal eut lieu chez un médecin célèbre , ami de l'homme de lettres dont la digne compagne me secondait si bien : elle s'y rendit avec sa jeune amie , simplement vêtue ; mais avec un goût tout particulier qui semblait lui donner un charme de plus ; car , nous le dit un ancien poète : « Trop de parure nuit aux graces. » Jamais Hectorine ne s'était montrée plus charmante et en même temps plus modeste. Être sans prétention ,

lorsqu'on est jolie, c'est posséder la plus vraie et la plus délicate. Aussi la jeune artiste recevait-elle, sous les auspices de son aimable guide, les hommages de toute l'assemblée. Elle était justement placée en face de la porte d'entrée où nous nous présentâmes le comte et moi. Sa haute stature, sa physionomie expressive et l'aisance de ses manières, attiraient sur lui les regards de toutes les femmes ; et les yeux d'Hectorine s'arrêtèrent un instant sur le noble inconnu, par un simple motif de curiosité. Celui-ci la devina sans peine à sa ressemblance avec lui. Son cœur bat avec violence ; tout son corps tressaille ; il pâlit et rougit tour-à-tour ; sa vue se trouble, et dans l'égarement où il est, il me saisit le bras, en me disant à l'oreille : « Emmenez-moi !... je n'y ré-

» sisterais pas. » Je le conduis dans une pièce adjacente où, se jetant éperdu sur un canapé, il fond en larmes, en prononçant d'une voix étouffée, ces paroles pénétrantes : « Ne plus la revoir !... renoncer à la » presser sur mon sein !... Ah ! plutôt » mille fois la mort ! » Je le calme le mieux qu'il m'est possible ; et pour le faire jouir de nouveau de l'aspect ravissant de sa fille, je l'invite à recueillir ses forces, à s'armer de tout son courage. Il se ranime alors par degrés, et nous regagnons l'entrée de la salle de danse. Hectorine heureusement nous tournait le dos ; mais en exécutant les figures variées d'un galop, elle passait et repassait à chaque instant devant nous, sans nous apercevoir, et faisait, à son insu, tressaillir son père de la plus déli-

cieuse ivresse , tant par la grace de sa personne , que par cette gaîté naïve et cette angélique pudeur d'une jeune fille qui se livre aux plaisirs de son âge. Le comte de Méran , planté comme une statue à la porte d'entrée , savourait à longs traits le bonheur d'être père ; et sans moi peut-être , il se fût oublié au point de manquer à la promesse qu'il avait faite de rester inconnu , lorsque je le forçai de regagner sa voiture , qui nous conduisit à son hôtel. Là , se livrant à toute la fougue paternelle , il me prend les mains , en me nommant son bienfaiteur , son Dieu tutélaire ; me presse ensuite dans ses bras , en s'écriant avec cet accent qui s'échappe du cœur : « Vous » achèverez votre ouvrage , n'est-ce » pas ? ... Vous m'obtiendrez la per- » mission d'embrasser ma fille , de la

» combler de mes dons, de la voir
» tressaillir à son tour en me nom-
» mant son père, et d'invoquer sur
» sa tête charmante toutes les béné-
» dictions du ciel. » Je promis de
faire tout ce qui dépendrait de moi
pour seconder ses vœux, sans lui dis-
simuler toutefois les obstacles que
nous aurions à vaincre.

Quelques jours s'écoulèrent : Eu-
phémie avait été instruite par son
amie de la fidélité du comte à remplir
sa promesse, et de tous les efforts qu'il
avait faits pour braver l'élan de la na-
ture. Je sus bientôt, par cette dame
si dévouée, les dispositions favora-
bles où semblait être la mère d'Hec-
torine ; j'allai la remercier de la con-
fiance qu'elle avait eue en nous, et je
fis tomber la conversation sur l'amour
paternel... Hélas ! je ne pouvais en

parler que par souvenir!... mais ce souvenir est tellement empreint dans mon ame , qu'il m'inspira tout ce qui pouvait servir la cause de mon protégé; et secondé par madame D***, je soutins qu'on ne pouvait, sans manquer à l'impérieuse voix de l'humanité, refuser au comte de Méran la consolation de presser sa fille dans ses bras. « Je vous comprends , s'écrie aussitôt Euphémie ; « la cause de mon » persécuteur vous est plus chère que » la mienne : rien ne pourra donc » faire cesser les cruels combats que » cet homme fatal me fait éprouver ! » — C'est pour y mettre un terme, lui répondis-je , que je vous offre le » seul moyen de vous mettre , aux » yeux du public , à l'abri de tout reproche , comme vous l'avez été jusqu'à ce jour dans votre admirable

» conduite... Non, vous ne pouvez
» refuser à votre fille de recevoir la
» bénédiction de son père : la reli-
» gion , la nature , le devoir social ,
» tout l'ordonne ; et moi je vous en
» supplie. — Mais comment et en
» quel endroit sûr ? me dit la pauvre
mère, hésitant encore, « pourrait avoir
» lieu cette entrevue ? — Chez moi ,
» en ma présence ; et je vous promets
» de ne pas quitter votre chère Hec-
» torine un seul instant. Elle y sera
» conduite par votre digne amie, dont
» l'égide est un abri si salulaire, et
» j'ose vous prédire d'avance que vous
» n'aurez point à vous repentir de
» cette généreuse condescendance.
» — Vous le voulez tous les deux :
» peut - être m'en coûtera - t-il le
» repos du reste de ma vie ; mais
» hélas ! elle est si tourmentée ,

» que je m'abandonne au torrent. »

Je cours à l'instant même instruire le comte de Méran du succès que madame D*** et moi nous venions d'obtenir, et je m'empresse de convenir avec lui du jour où il pourrait recevoir chez moi le premier baiser filial.

« Demain ! oh ! dès demain ! » me

» répond-il suffoqué de surprise et

» de joie. » Ange adoré ! ô mon sang !

» ô ma fille ! je pourrai donc te par-

» ler et t'entendre ! je pourrai te cou-

» vrir de mes caresses, te combler de

» mes dons !... — Voulez-vous m'en

» croire ? lui dis-je : n'éblouissez point

» votre enfant, par le faste, dans la

» crainte de lui faire découvrir au

» foyer maternel des privations qu'elle

» ignore. Gardez-vous, surtout, de

» déprécier à ses yeux son admira-

» ble mère, en donnant à sa fille

» des jouissances qu'elle ne pourrait
 » lui procurer. Vous n'avez besoin
 » d'aucun effort , d'aucune munifi-
 » cence pour enchanter Hectorine et
 » vous en faire aimer. Croyez-moi,
 » la nature est plus puissante que
 » tous les prestiges que vous pourriez
 » employer : votre seul aspect , votre
 » tendre regard, votre voix paternelle
 » et vos bras carressans : voilà les trésors
 » les plus précieux qui raviront
 » votre enfant. »

Le lendemain matin , à l'heure indiquée , le comte de Méran s'était rendu chez moi, seul, à pied et sous les plus simples vêtemens. Jamais sa belle figure n'avait été plus rayonnante de joie et de bonheur. On annonce madame D***. Il entre aussitôt dans ma bibliothèque pour ne pas se montrer trop inopinément aux yeux de sa fille. Celle-ci,

portant ses regards avides autour de mon appartement , semble deviner que son père est là qui l'attend : j'ouvre bientôt la porte qui nous sépare , et le comte épanoui reçoit dans ses bras son enfant , qui s'y précipite en s'écriant d'une voix que rien ne pourrait imiter : » Oh mon Dieu qu'il est doux , » le premier regard d'un père ! » S'enlacer de nouveau ; se séparer de quelques pas pour s'étudier et s'admirer ; s'enlacer encore et rester confondus , anéantis par l'émotion qu'ils éprouvent , telle fut pendant quelques instans la scène pantomime et ravissante dont madame D*** et moi, nous fûmes les témoins. Enfin, la bouche devint l'interprète du cœur , et ce ne fut bientôt plus qu'un échange de ces paroles pleines d'expression : » C'est » donc vous à qui je dois la vie. —

» C'est donc toi qui vas embellir la
» mienne ! — Je sens près de vous un
» nouvel être. — Je croyais exister :
» je sommeillais. — Mon père ! —
» Mon Hectorine !... » Et ils retom-
baient dans les bras l'un de l'autre...
» Écoute ma fille , reprenait le comte :
» tu ne peux douter du bonheur que
» j'aurais à te combler de mes dons ;
» mais je craindrais d'inquiéter, d'hu-
» milier ta mère... Et je l'ai tant fait
» souffrir ! du moins j'ose croire qu'elle
» te permettra de porter à ton col ,
» cette chaîne d'or que j'avais reçue
» d'elle à l'époque de nos fiançailles ; et
» au bas de laquelle j'ai suspendu
» mon portrait , dans ce médaillon ,
» tel que j'étais il y a dix-huit ans. »
Ah ! s'écrie Hectorine en contemplant
le portrait : » Que ma pauvre mère a
» dû vous aimer ! » Elle porte aussitôt

à ses lèvres cette image chérie, et jure de ne l'offrir jamais aux regards de celle dont elle rouvrirait la blessure. Le comte l'approuve, la félicite de son tendre attachement pour celle qui la fit naître, et la lui recommande avec cet accent d'un coupable qui sait respecter sa victime... Enfin après avoir épuisé tout ce que cette entrevue offrait de douces émotions, de tendres enlacements, le comte s'écrie, la tête de sa fille appuyée sur son sein : « O mon dieu ! s'il me fallait ne plus » la revoir, je vous demanderais de » m'ôter à l'instant la vie. » Il sort à ces mots les yeux attachés sur sa fille, j'usqu'à ce qu'il eût tout-à-fait disparu.

Nous reconduisîmes la jeune Hectorine auprès de sa mère, à laquelle sa bouche naïve rapporta fidèlement le trait de délicatesse de son père,

qui s'était abstenu de la combler de présens ; et surtout les touchantes , les nobles recommandations qu'il lui avait faites d'entourer de son amour et de ses soins celle *qu'il avait tant fait souffrir.* » Ce sont ces propres expressions : ajouta la jeune fille ; ô ma mère ! qu'il me sera doux de lui obéir ! » Euphémie ne put s'empêcher d'être touchée de la conduite du comte ; et chargea sa fille de l'en remercier , à sa première entrevue avec lui. — » Tu me permettras donc de le voir encore ? s'écria aussitôt cette charmante créature : » Je n'aurais jamais osé te le demander. — Moi , t'imposer les plus dures privations qui soient dans la nature ? Elles ne doivent être que pour moi , ma fille : j'y suis condamnée depuis long-temps ; mais toi , si jeune encore , habituée

» aux doux épanchemens du cœur,
» tu ne dois connaître que le charme
» d'aimer et d'être aimée.... Il m'en
» coûtera, je le sais, la moitié de ta
» tendresse; mais je suis résolue à
» n'avoir aucun tort que puisse me
» reprocher l'artisan de tous mes
» maux... Ce que j'ose attendre de
» mon Hectorine, c'est que chaque
» fois qu'elle sera pressée dans les
» bras... de M. de Méran, elle n'ou-
» blie pas que sa malheureuse mère
» souffre, l'attend.... et qu'elle n'a
» plus que sa fille pour son appui,
» pour sa consolation. »

Le comte fut instruit par Hectorine elle-même de la nouvelle condescendance de sa mère; et tous les huit jours, soit chez moi, soit chez madame D***, le père et la fille se réunissaient. On conçoit aisément que ces

réunions leurs inspirèrent le besoin de se voir et de s'entendre. Il est si puissant et si doux le lien sacré de la nature ! mais quelque ravissant qu'il fût d'un côté pour Hectorine , il n'était pas moins impérieux de l'autre. Plus d'une fois on la vit heureuse et fière, dans les bras du comte , s'en arracher tout-à-coup, et s'éloigner en répétant ces paroles gravées si profondément dans son ame aimante et si pure : « Ma » mère souffre... Ma mère m'attend.»

Quelque temps s'écoula dans ce partage de tendresse que faisait Hectorine entre son père et sa mère, lorsqu'elle-même fut remarquée par un avocat , dont elle avait fait le portrait : soit que le jeune légiste en posant modèle , eût attaché sur le peintre des regards expressifs ; soit que la charmante Hectorine alors âgée de dix-sept

ans , ouvrit son ame aux premières impressions de l'amour , elle ne put cacher son secret. Édouard Melville , ne doutant plus qu'il ne fût payé d'un juste retour , rechercha la main de celle qu'il aimait ; et se fit présenter chez madame Denneville , par son père , ancien jurisconsulte sans fortune et de mœurs austères. Euphémie consentit à ce mariage avec d'autant plus d'empressement , qu'il maintiendrait sa fille dans une médiocrité de fortune qui la forcerait à cultiver le bel art , qu'elle exerçait avec succès , et la sauverait des dangers d'une grande opulence. Mais le comte de Méran instruit de ces projets d'union , s'empressa de se faire connaître à l'honorable M. Melville , comme le père de la jeune prétendue qu'il voulait doter d'une partie de ce qu'il possédait , et désirant lui

assurer l'autre après sa mort. L'austère jurisconsulte , quoique réduit à une modique existence , à laquelle il était accoutumé, et ne pouvant doter son fils, tant il avait exercé sa noble carrière avec désintéressement, ne fut point ébloui des offres du comte ; mais sévère sur les bienséances sociales, habitué dans son honorable profession, à maintenir la légitimité des familles, il déclara que s'il avait consenti au mariage de son fils avec une fille naturelle dont il croyait que le père n'existait plus, les principes qu'il professait et que tant de fois il avait défendus, ne lui permettaient pas de méconnaître les droits sacrés de ce père qui se présentait ; et qu'en conséquence il ne consentirait point à l'union de son fils Édouard, avec sa charmante fiancée que déjà son cœur adoptait

pour sa fille, sans qu'elle ne fût légitimée par un premier mariage que réclamaient à la fois l'honneur, la nature et les lois.

Oh ! quel coup de foudre pour la malheureuse Euphémie ! Elle crut, dans son premier mouvement de crise, que c'était le comte de Méran qui s'était entendu secrètement avec le père d'Édouard, pour la contraindre à recevoir la main de son suborneur ; mais elle apprit par M. de Melville dont la franchise égalait l'austérité, que le comte n'était pour rien dans ce qu'il exigeait ; et qu'il offrait même de ne point paraître au contrat où l'on déclarerait que la dot qu'on y stipulerait, provenait d'une main qui désirait rester inconnue. Euphémie toutefois déclara, à son tour, qu'elle préférerait la mort, à se trouver en face du

comte de Méran ; et qu'à l'instant même où sa main toucherait la sienne, elle sucomberait à la secousse humiliante et terrible que lui ferait éprouver un semblable rapprochement. « Eh » bien, mère, s'écriait alors Hectarine, avec l'accent de la piété filiale ; » « Eh bien, je renonce pour jamais » à la main d'Édouard Melville... » et pourtant je l'aime autant que » tu aimas mon père... Non, non, je » ne veux point d'un bonheur qui te » coûterait aussi cher. » En achevant ces mots, la jeune fille s'élançait dans le sein d'Euphémie, pour lui cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux. La tendre mère alors immobile et comme anéantie, luttait entre l'idée d'appartenir au comte de Méran, et celle non moins affreuse, de priver son enfant d'être honorablement placée dans

le monde. Les combats qui se passaient dans cette ame si noble, ne pourraient se décrire; et ces mots entrecoupés par des sanglots, s'échappaient de ses lèvres frémissantes : « Honneur!.... » Maternité!... Que faut-il croire?... » à qui faut-il céder? »

Dès le lendemain l'infortunée vint me confier la cruelle situation où la mettait M. Melleville. Détruire le bonheur de sa chère Hectorine, la faire renoncer à un hymen honorable, aux délicieux épanchemens d'un premier amour, c'était se préparer un supplice qui se renouvellerait à chaque instant du reste de sa vie.... Mais d'un autre côté recevoir au pied des autels, les nouveaux sermens de celui qui avait trahi les premiers.... ouvrir ses bras au suborneur qui avait flétri sa jeunesse... Euphémie était à la fois

trop fière et trop ferme dans ses résolutions, pour consentir à cet avilissement qui l'eût déshonorée à ses propres yeux. « Je vous plains autant que » vous admire ; » lui disais-je, en cherchant à calmer cette imagination dévorante, et soutenant sur mon bras cette tête expressive où le désordre du cœur était peint sous des couleurs si touchantes... « Mais il est peut-être » un moyen de faire cesser tant de » pénibles combats et de surmonter » tant d'obstacles : » ajoutai-je, comme frappé tout-à-coup d'une idée qu'en ce moment le ciel semblait m'inspirer... « Il faut accepter la main » du comte. — Qu'osez-vous dire ? — » Ecoutez-moi !... Vous devez à la religion, aux mœurs, à la société de » donner à votre fille un nom légitime » qu'elle attend. — C'est mon arrêt

» de mort que vous prononcez. —
» Dites plutôt le repos de l'ame que
» je vous propose. — Du repos ! hélas !
» il n'en est plus pour moi. — Il faut,
» je vous le répète, accepter la main
» du comte, mais à ces conditions...
» Minuit sonnant, je vous conduis à
» une chapelle où vous trouverez un
» digne pasteur, mon ami d'enfance :
» je me charge de tout préparer.
» L'acte civil, rédigé d'avance, vous
» sera présenté par le maire de votre
» arrondissement qui vous porte un
» respectueux intérêt, et dont je me
» fais fort. Vous le signez avec vos
» témoins, ainsi que l'acte religieux...
» Vous vous approchez de l'autel cou-
» verte d'un voile épais : s'avance en
» tremblant plus que vous, peut-être,
» le père d'Hectorine, conduit par
» son enfant... A peine les mots sa-

» cramentels sont-ils prononcés et
» bénis par le prêtre... le comte de
» Méran vous remet sa fille alors de-
» venue légitime : gagne escorté de
» ses témoins et des vôtres, sa voi-
» ture de poste qui l'attend à la porte
» du temple, et part à l'instant même
» pour Varsovie, d'où il s'engage,
» sur l'honneur, de ne revenir à Paris,
» que lorsqu'il en aura reçu par écrit
» votre consentement... Par là vous
» acquittez un devoir sacré; par là vous
» donnez à votre fille le rang social
» qui lui appartient, le bonheur dont
» elle est digne; enfin par là vous
» conservez cette dignité de caractère
» qui vous a fait tant d'admirateurs,
» en leur prouvant qu'on peut céder
» à la nécessité, tout en observant les
» lois sacrées de l'honneur. »

Euphémie resta quelques instans

sans me répondre : une sueur froide se mêlait à des larmes qui s'échappaient malgré elle : sa bouche n'osait encore proférer le consentement que réclamait la nature ; mais tout-à-coup , reprenant son courage, et comme inspirée par une influence céleste , elle se lève ; et me serrant la main , elle me dit d'une voix ferme , expressive :

» Eh bien disposez tout ; je m'en rap-
» porte à vous , comme à mon guide
» tutélaire... Je doute néanmoins que
» le comte de Méran consente à se
» séparer de sa fille , à contracter un
» engagement qui le condamne à
» l'exil... — Il fera tout pour légitimer son enfant... Disposez-vous à
» remplir, sous peu de temps, ce grand
» acte d'héroïsme qui ne vous rendra
» que plus chère encore à vos nombreux amis ; et je cours instruire le

» comte et de l'heureuse idée que le
» ciel m'a suggérée, et de votre as-
» sentiment que j'ai le bonheur d'ob-
» tenir. » Je la laisse plongée dans
une profonde rêverie, et je vais remplir
mon message auprès du plus tendre
des pères, qui souscrivit avec empres-
sment à toutes les conditions impo-
sées. « Le point essentiel, lui disais-
je, « c'est de nommer votre enfant;
» et ce cruel exil auquel on vous
» oblige, ne sera peut-être pas aussi
» long que vous le craignez. Euphé-
» mie, tout en conservant contre vous
» un juste ressentiment, n'a pu s'em-
» pêcher de rendre justice à votre
» prudence, à vos égards pour elle,
» à votre délicatesse : espérons qu'elle
» ne contraindra pas sa fille à rester
» séparée d'un père qui l'adore. —
» Ah! sans cet espoir, s'écrie M. de

» Méran, je n'aurais jamais eu la
» force de consentir à d'aussi dures
» privations ; mais la nature parle et
» l'honneur commande : j'obéirai. »

Tout s'exécuta ponctuellement ,
ainsi qu'il avait été convenu. La réu-
nion eut lieu dans une chapelle suc-
cursale du faubourg Saint-Germain.
Euphémie voilée de manière à ce
qu'on ne pût apercevoir l'altération
et la pâleur de sa figure , s'avança es-
cortée d'un grand nombre d'invités ,
appuyée sur mon bras. Ce qu'elle re-
doutait le plus dans cette imposante
cérémonie, c'était l'instant où sa main
devait être jointe par le prêtre à celle
du comte de Méran. « Oh ! soutenez-moi
» bien ! » m'avait-t-elle dit d'avance ;
« car je pourrais perdre l'usage de mes
» sens et tomber à vos pieds... » Mais
quelle fut sa surprise , quelle fut

peut-être son émotion, en s'apercevant que le comte, profitant de l'obscurité qui régnait dans la chapelle faiblement éclairée, et prévoyant lui-même qu'un serrement de main avec l'infortunée qu'il avait trahie, lui causerait un mal affreux, ne fit que toucher de ses doigts tremblans ceux de l'honorable victime!.. Ce dernier trait de délicatesse et de bonté pénétra si avant dans le cœur d'Euphémie, qu'on vit des larmes s'échapper sous le voile épais qui la couvrait, et couler sur sa robe nuptiale.

Enfin les sermens sont prononcés et bénis. Tout-à-coup Euphémie relève son voile, prend l'attitude la plus imposante, et plaçant Hectorine entre elle et le comte, elle dit d'une voix pénétrante : « Chère enfant; ce que » je viens de faire pour toi, me donne

» de nouveaux droits à ta confiance :
» Ecoute-moi!... Je n'ai à t'offrir que
» l'humble demeure et la modeste
» existence d'une artiste : le père que
» je te rends devant Dieu et les hom-
» mes, est opulent et titré : près de
» lui tu jouiras des avantages d'une
» grande fortune et d'un haut rang...
» Je te laisse entièrement libre, ma
» fille : placée entre nous deux, choi-
» sis qui tu veux suivre, à qui tu pré-
» fères d'appartenir. — Ah! s'écrie
Hectorine, « ma place est dans les bras
» qui m'ont bercée, est sur le sein qui
» m'a nourrie. » Elle s'attache à ces
mots, si fortement à sa mère, que
celle-ci tressaille, chancelle et avoue
qu'elle a reçu le prix de toutes ses souf-
frances. « Je l'approuve, dit le comte;
» Et ce dernier trait me la rend plus
» chère encore... » Il la presse à son
tour dans ses bras, dépose sur son

front le baiser le plus expressif, et lui dit bas à l'oreille : « Adieu !... je pars ;
» mais non sans espoir de fléchir ta
» mère... Je laisse un ange entre
» nous deux. » Il s'éloigne aussitôt : Euphémie le suit des yeux, pousse un profond soupir, et laissant voir à tous ceux qui l'entourent la douloureuse émotion qu'elle éprouve, elle dit :
« Oh ! si vous saviez tout ce qui se
» passe en ce moment dans ce cœur
» éperdu !... Vous, jeunes gens , qui
» vous faites un jeu de séduire et de
» tromper... vous , surtout , jeunes
» filles, qui vous laissez égarer par la
» foi jurée et l'honorable assurance
» d'un nœud légitime, voyez tout ce
» que je souffre, tout ce que je dois
» souffrir encore... Ah ! puissiez-vous
» ignorer les douloureux combats de
» *l'honneur* et de *la maternité* ! »

TABLE.



	Pages.
Monomanie.	1
Un tiers en ménage.	71
Vogue, mais aborde	115
Effort salulaire.	177
Droits acquis	209
Satiété	265
Honneur et maternité	295

THE HISTORY OF THE

PROGRESS OF THE

ART OF PRINTING

IN GREAT BRITAIN

FROM THE FIRST

INVENTION OF THE

ART TO THE PRESENT

STATE OF THE

ART

IN GREAT BRITAIN

FROM THE FIRST

INVENTION OF THE

ART TO THE PRESENT

STATE OF THE

ART



